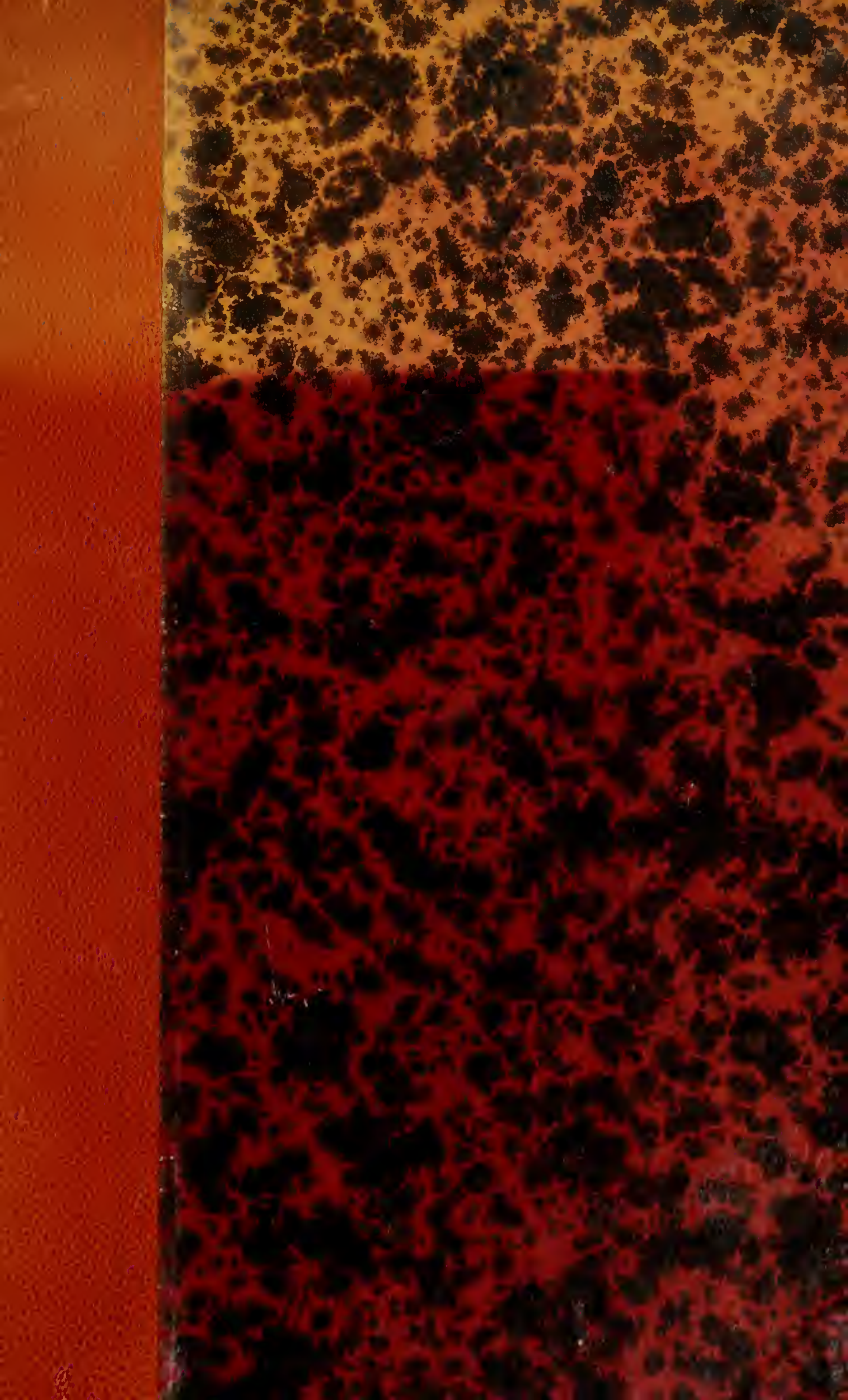
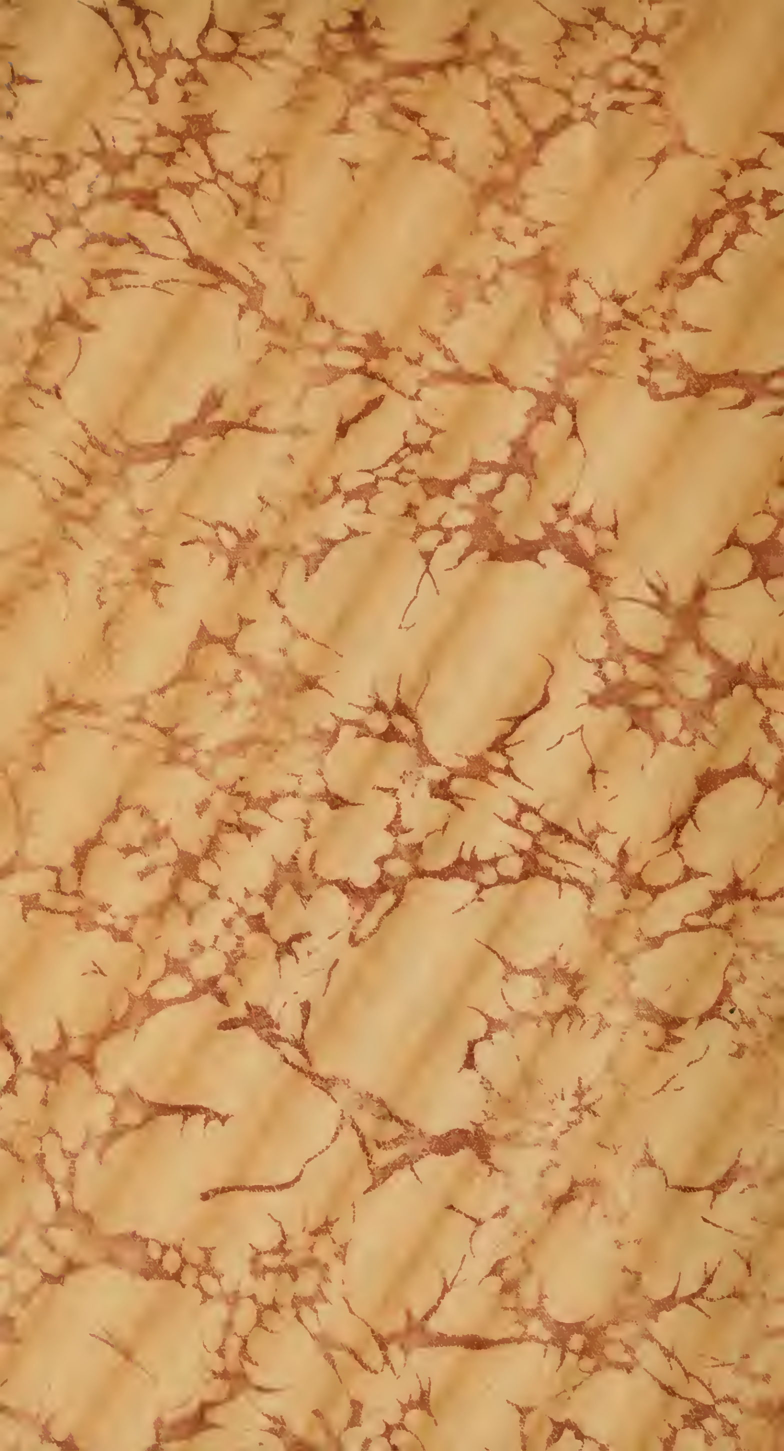
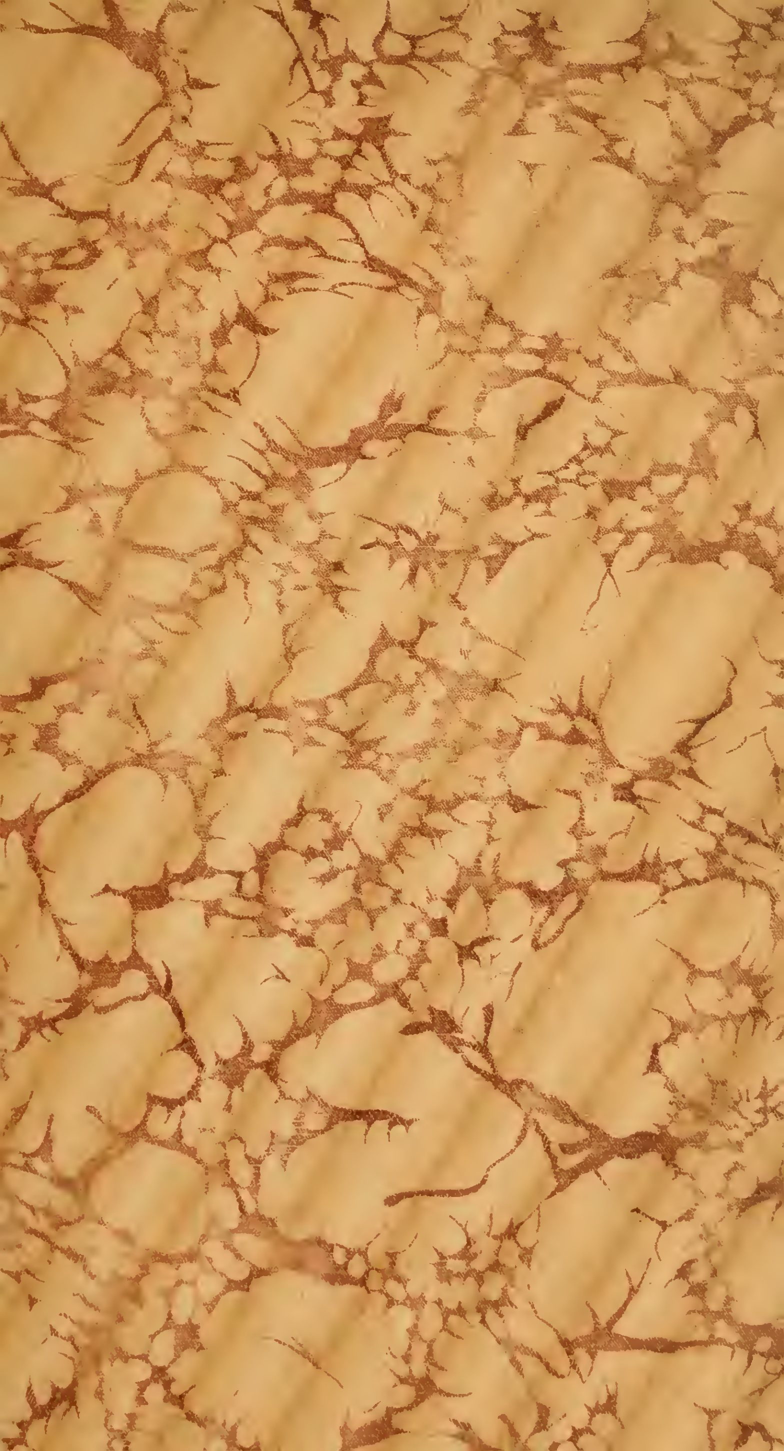






HISTOIRE

DE

DEUX SŒURS.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
16, rue Notre-Dame-des-Victoires.

HISTOIRE

DE

DEUX SOEURS

PAR

JULES CHABOT DE BOUIN,

AUTEUR D'ELIE TOBIAS.

Tome second.

PARIS.

ALLARDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1835

CHAPITRE I.

—

PAUVRE CLAIRE !

> Hélas, jeune fille! tu as épuisé maintenant tout ce que ton existence pouvait contenir de joie; tu as revêtu ta robe blanche la première.
>
> ALPH. BROT.

> Et puis l'on n'entendit plus rien....
> Ah! c'était un affreux silence!
>
> E. de VAULABELLE.

— C'EST bien, Antoine, c'est bien! Maintenant que mon appartement est fait, vous pouvez descendre. Ah! un instant; quand *on* viendra, — et celui qui parlait ainsi appuya sur la particule d'une façon singu-

lière ; — quand *on* viendra tout à l'heure, vous laisserez passer sans rien dire, entendez-vous. Avec votre manie de toujours demander où l'on va, vous faites peur aux gens, et c'est ce qui est arrivé l'autre jour. Retournez à votre loge. D'ailleurs vous verrez bien que c'est pour moi, car *on* passera par le petit escalier.

Le portier valet-de-chambre sourit d'un air d'intelligence, s'inclina en signe de soumission aux ordres qui venaient de lui être donnés, et sortit. Sans doute, le locataire attendait ce départ avec impatience, car dès qu'il se trouva seul, il quitta les vêtemens qu'il avait pris au saut du lit, et passant dans un petit cabinet attenant à la pièce principale de l'appartement, il procéda à une élégante toilette du matin : coquetterie étrange dans un homme de cet âge! Ensuite, après s'être miré dans une large psyché, il endossa une robe de chambre à fleurs vertes sur fond blanc, couleurs qui ne laissaient pas de s'harmoniser parfaitement avec le teint de sa pâle figure, et s'étendit dans une bergère. La joie d'une attente qu'il savait ne pas être vaine rayonnait dans ses yeux.

L'appartement était décoré sinon avec luxe, du moins avec un goût exquis; les tentures aux nuances

tendres et habilement mélangées y laissaient pénétrer une sorte de demi-jour voluptueux. Tout autour on voyait suspendus aux murailles de jolis tableaux de genre gracieusement encadrés, et presque tous ces tableaux étaient des portraits de belles jeunes femmes; on eût dit que le propriétaire de ce boudoir voulait appeler au secours d'un physique éteint l'excitation des images, tant il y avait d'art dans la disposition de ces gravures, tant aussi l'on respirait en ce lieu cet air doux et comme imprégné de mystère, qui invite si bien à l'enivrement des sens.

Cependant les minutes s'écoulaient et le vieil amant restait assis, hâtant de tous ses vœux l'heure qui allait sonner, car à cette heure il ne devait plus être seul, et suivant de l'œil l'aiguille de la pendule en face de laquelle il s'était placé; puis il rêvait de plaisir et de tendresse, de plaisir surtout. Ses rêveries furent tout à coup interrompues par le tintement plusieurs fois répété de la pendule.

— Déjà! — s'écria-t-il, se levant brusquement, réveillé comme en sursaut; — déjà! *Elle* devrait être ici et *elle* ne vient pas! — Alors sa physionomie révéla une sorte de doute et d'inquiétude; il se mit à parcou-

rir la chambre à grands pas, en proie à une agitation extraordinaire, allant d'une fenêtre qui donnait sur la cour, par laquelle il regardait, à la porte du petit escalier où il prêtait l'oreille, et répétant à chacune de ces courtes stations : — Rien ! personne ! — Au bout d'un quart d'heure ainsi passé en allées et venues inutiles, il marcha plus vite, avec impatience d'abord, puis avec humeur, enfin presque avec colère. Des exclamations confuses, des murmures de malédiction sortaient de sa bouche, parmi lesquels il n'y avait d'intelligible ques ces mots qui revenaient sans cesse comme un refrain à ses pensées : — *Elle* ne vient pas ! Qui peut la retenir ? — Deux ou trois fois il avait essayé de commander aux mouvemens soulevés en lui par l'attente et la contrariété ; il avait voulu s'asseoir, s'astreindre au repos, s'étourdir en un mot sur la course du temps maintenant si rapide ; mais ne pouvant tenir en place, il ne s'efforçait plus de cacher ce qu'il éprouvait. A la fin pourtant une réflexion s'offrit à lui, et il s'arrêta court au milieu de sa promenade précipitée.

— Si *elle* ne venait pas, pensa-t-il, si elle se lassait de mes retards, de mes délais ! Ah ! s'il en était ainsi !

— A ce moment un sourire indéfinissable glissa sur ses lèvres, un de ces sourires qui dénotent une perfidie calculée, une sorte de pitié dédaigneuse, et en même temps quelque chose qui ressemble à du regret. — Mais cela n'est pas possible, se dit-il un instant après; non cela ne se peut pas; j'ai su inspirer une confiance absolue, et certainement ce n'est pas la tante qui ne sait rien... Allons, je m'effraie à tort : attendons encore. Eh bien! n'ai-je pas cru entendre?.... Je ne me trompe pas....

En effet, quelqu'un montait : il s'élança vers la porte...

Il était sept heures du matin. Enveloppée d'un grand schal qui lui cachait la taille, la tête recouverte d'un voile au travers duquel on ne pouvait distinguer ses traits, une jeune fille descendait par une des rues qui tombent sur les boulevards intérieurs du haut du faubourg Poissonniere. D'abord la marche de cette jeune fille avait été lente et mesurée; mais au bout de la rue, après avoir jeté autour d'elle un regard craintif, elle pressa le pas, gagna lestement le boulevard qu'elle suivit dans toute sa longueur, en ayant soin toutefois de s'arrêter de temps en temps pour voir sans doute

si on la suivait ; et rassurée sur ce point elle continua sa route.

A la voir ainsi tantôt courant presque, tantôt ralentissant sa marche, on eût deviné qu'elle tremblait, et à ses temps d'arrêt, à l'anxiété qui alors se révélait dans toute son attitude, que le but de cette promenade matinale était un mystère qu'elle n'eût pas voulu laisser pénétrer au prix de sa vie, un rendez-vous peut-être. A coup sûr aussi la promeneuse était jolie; du moins on pouvait le soupçonner, à en juger par ce qui paraissait de sa taille, par son pied petit et délicat et par le bas de sa jambe dont sa robe relevée permettait d'admirer la finesse.

Où donc allait-elle de si bonne heure, la jeune fille qui semblait avoir peur d'être remarquée, et qui se cachait si bien à tous les regards indiscrets ? Qui le sait, ou pour mieux dire qui ne le sait pas ? Quel est celui, si déshérité qu'il soit des joies de la terre, qui n'a pas eu aussi sa jolie promeneuse courant le matin sur les pavés de la grande ville et arrivant, toute rouge et palpitante, dans la chambre où il l'attendait ? Qui n'a pas de ces souvenirs qui font vibrer le cœur alors que le cœur s'éteint sous la main glaciale de l'âge, ce-

lui-là, en vérité, ne peut pas dire qu'il a vécu. — Donc la jeune fille de notre histoire va où l'amour l'attend.

Et cependant, il y en a d'autres, des jeunes femmes, des anges voulons-nous dire, qui se réveillent avec le jour, qui sortent de leurs opulentes demeures, à pied pour n'être point reconnues, et qui vont porter à l'indigence des secours et des consolations : à celles-là aussi amour et respect ! — Alors ne vous hâtez pas d'interpréter à mal l'empressement de notre jeune fille.

Il y en a d'autres encore qui, après avoir passé la nuit à coudre ou à broder, courent chercher le chétif salaire de leur travail ; celles-là aussi tremblent : la misère n'a-t-elle pas son amour-propre ? Elles sont à plaindre, les malheureuses, elles souffrent : pitié sur elles !

Quoi qu'il en soit, arrivée au point de jonction des boulevards Poissonnière et Montmartre, l'inconnue s'arrêta de nouveau ; de nouveau elle interrogea l'espace qu'elle venait de parcourir, et ne voyant sans doute aucun sujet de frayeur, elle traversa la chaussée, entra dans la rue en face, et, après être restée l'es-

pace de cinq minutes sous la porte d'une maison de bains dans le faubourg Montmartre, elle revint sur ses pas ; à l'aide de détours adroitement combinés, de maintes contre-marches habiles et en même temps exécutées avec tant de rapidité qu'il eut été difficile de la suivre à la piste, elle se trouva à peu de distance de son point de départ. Cette fois, elle ne se donna pas la peine de faire une nouvelle halte pour examiner autour d'elle : en effet, elle n'en avait pas besoin ; les curieux, s'il y en avait eu, ne pouvaient manquer d'avoir été complètement déroutés. Une porte cochère était devant elle, elle frappa aussitôt, et le portier de la maison, qui après lui avoir ouvert s'était remis à balayer dans la cour, se dit en la voyant entrer :

— Ah! la voilà enfin! M. Morissot doit être d'une impatience!.... Oui, c'est elle ; elle va droit à l'escalier dérobé. Et dire qu'on ne peut pas savoir si elle est jolie; mais ça ne peut pas être autrement. Est-il heureux, le vieux scélérat!

En montant l'escalier, l'émotion de la jeune fille redoubla ; à deux ou trois reprises, elle fut obligée de s'arrêter ; elle était venue vîte, craignant de manquer l'heure et de se trouver en retard, et maintenant qu'elle

touchait au terme de sa route, elle tremblait; les battemens précipités de son cœur la tenaient comme clouée à sa place, elle n'osait avancer. Ce n'était certainement pas la première fois qu'elle venait dans cette maison, qu'elle passait par ce petit escalier, et jamais peut-être elle n'avait éprouvé un tel saisissement. C'est qu'autrefois elle arrivait heureuse et confiante dans les promesses de l'homme qui l'attendait, et qu'aujourd'hui peut-être elle avait un de ces pressentimens que le ciel nous envoie, soit pour nous prémunir contre un piége, soit afin de nous punir d'une faute : hélas! pour la pauvre fille la sauvegarde venait bien tard ou le châtiment bien tôt! Après avoir essayé de se remettre, sans pouvoir y parvenir, après avoir appelé vainement à son aide le courage qui semblait l'abandonner, poussée par une main invisible plus forte qu'elle, et aussi peut-être excitée par une voix intérieure qui lui disait qu'elle avait tort de craindre, elle s'arma de résolution, gravit tout d'une haleine les dernières marches, et frappa trois coups. Au même instant, une porte s'ouvrit, et, brisée par les combats qui se sont livrés dans son ame depuis quelques minutes bien plus que par la fatigue de sa course rapide, la jeune fille se laissa tomber dans les bras d'un vieillard à cheveux gris,

vêtu d'une robe de chambre blanche à fleurs vertes : celui-ci prit sans doute ce mouvement pour une caresse, car il lui dit d'un ton où il y avait plus de douceur que de reproche :

— Vous venez bien tard aujourd'hui, mon ange : je n'espérais plus vous voir. Pourquoi donc m'avoir fait attendre ainsi ?.... Je ne vous en veux pourtant pas, et puisque vous voilà, tout est oublié.... Allons, donnez-moi ce schal et ce vilain voile qui vous cache à mes yeux.

Mais comme elle n'avait pas la force de faire ce qu'il demandait, il fut obligé de la débarrasser lui-même de ce qui alors était du superflu dans sa toilette, et la voyant pâle et immobile, le regard fixe, l'attitude chancelante, il ajouta avec l'accent d'un profond intérêt :

— Qu'avez-vous, Claire ? Que vous est-il arrivé ? Voyons, asseyez-vous et tâchez de vous rassurer ; je ne vous ai jamais vue ainsi : il faut qu'il soit survenu quelque malheur.

Et avec le zèle empressé d'un jeune amant, il courut chercher des essences qu'il fit respirer à la belle malade ; puis, tout en suivant d'un air inquiet d'a-

bord, joyeux ensuite, le retour progressif des couleurs sur son visage, il lui prit les mains et les couvrit de baisers et de caresses. Il s'était placé près d'elle et la regardait tendrement.

—Je suis mieux,—dit-elle après un silence,—je suis tout à fait bien. Ce que j'avais, je ne le sais pas moi-même, mon ami : un étourdissement, une crainte ridicule qui m'a saisi le cœur en montant, nous en parlerons tout à l'heure.

Le vieux monsieur ne dit rien, mais ses yeux disaient assez qu'il devinait la cause de cette crainte.

— Auparavant, reprit elle, je veux m'excuser : si je me suis fait attendre, ce n'est pas ma faute, je vous le jure.

— Je le crois, mon ange.

— Imaginez-vous que j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir de ma tante la permission de sortir. J'ignore ce qu'elle avait ce matin : dès hier je lui avais pourtant dit que je voulais aller au bain; elle voulait venir avec moi. Heureusement il n'en a rien été, et, grace à ce mensonge me voilà; car j'ai menti, et c'est mal, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas moi qui répondrai oui, je ne puis que vous en savoir gré ; merci, Claire, merci ! Mais dites-moi, croyez-vous que votre tante se doute de quelque chose ?

— Non, oh ! non, je ne le pense pas. Il ne manquerait plus que cela. Elle qui m'aime tant, que deviendrait-elle si elle soupçonnait seulement ?... Ah ! j'en suis sûre, elle en mourait de chagrin.

A ces mots, un sourire d'incrédulité se dessina sur les lèvres de Morissot. Claire ne le vit pas, et continua :

— Et moi-même que deviendrais-je alors ? Je suis assez coupable déjà, je le suis trop, et je croirais l'être encore davantage ; mais ce malheur n'arrivera pas, vous me l'avez promis ; bientôt....

Elle fixait sur lui un regard interrogateur et suppliant à la fois : le vieillard se détourna et fit un geste qui pouvait se traduire ainsi : « Encore ! vous savez bien que cela m'ennuie ! » Elle le comprit.

— Ce sujet vous déplaît, mon ami, poursuivit-elle d'une voix douce ; je vous fatigue toujours des mêmes demandes : c'est que mon bonheur est là tout entier, voyez-vous.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, Claire, vous pouvez m'en croire ; mais, mon Dieu, que craignez-vous ? N'êtes-vous pas sûre que je tiendrai ma parole ?

— Oui, je l'espère, oui, j'en suis sûre, reprit-elle avec énergie, sans cela je serais morte dès le premier jour. Mais il y a des momens où malgré moi.... Et tenez, je veux être franche, je veux que vous n'ignoriez rien de ce qui se passe en moi : tout à l'heure, en venant ici, je tremblais, un doute affreux, un doute sur vous, sur vos promesses, m'a traversé la tête, car je l'ai repoussé bien vite : il me faisait trop mal à moi, et trop injure à vous. « S'il me trompait ! » pensais-je. Oh ! pardonnez-le-moi, je ne suis pas maîtresse de mes pensées ; tout ce que je puis faire c'est de les bannir aussitôt qu'elles viennent, et c'est ce que j'ai fait, mon ami. Pardonnez-moi !

— A merveille ! répondit-il, accueillant avec froideur et même avec une espèce de dureté ironique cet épanchement naïf ; — à merveille ! Oui, ma chère amie, je vous pardonne de grand cœur, et il paraît que j'ai beaucoup à vous pardonner. — Puis changeant de ton : — Eh quoi ! Claire, toujours vos idées

bizarres, toujours vos chimériques terreurs! Que faire donc pour les bannir de votre esprit? Il semble que vous preniez à tâche de vous rendre malheureuse. En vérité, ne vaudrait-il pas mieux jouir du bonheur qui nous est accordé sans chercher à nous en faire un autre? Je sais qu'il est troublé, — se hâta-t-il d'ajouter, car la jeune fille pâlissait, — je sais qu'il n'est pas aussi complet que nous le désirons tous les deux, mais enfin, c'est du bonheur. Non, au lieu de cela, vous vous forgez des monstres, vous vous tourmentez à plaisir, et c'est moi que vous accusez ensuite, tandis qu'il n'y a pas en moi un vœu, une pensée qui ne vous ait pour objet et pour but.

— Je ne vous accuse pas, vous vous trompez, je n'ai pas ce droit là, et si je l'avais, je n'en userais pas, le ciel m'en est témoin! Et de quoi vous accuserais-je? De m'aimer : j'en suis si contente! De vouloir.... non, je ne veux pas répéter ce mot-là, mais vous me comprenez. Eh bien! je ne le crois pas, je suis certaine du contraire, je suis certaine que bientôt, aussitôt que vous pourrez....

— A la bonne heure!

— D'ailleurs, vous le voyez bien, je m'arrête si

peu à ces craintes chimériques comme vous les appelez, oui, et avec raison!... A quoi vais-je songer? c'est de l'extravagance. Allons, je ne vous en parlerai plus, mais elles sont involontaires; d'ailleurs, je les chasse si promptement qu'elles ne m'empêchent pas de venir vous voir, puisque je suis là. Elles ne m'ont pas empêché non plus ce jour, vous vous en souvenez.... ce jour.... ou j'ai été folle....

— Folle! ah! Claire, le mot n'est pas aimable pour moi....

Elle avait, toute confuse, caché sa tête dans ses mains en cessant de parler; lorsqu'elle la releva, sa rougeur n'avait pas disparu, mais ce n'était plus celle de la pudeur; et il y eut un mélange d'affliction et de dépit dans l'accent avec lequel elle répartit :

— Oh! se peut-il que vous me supposiez l'intention.... Oui, folle, je le répète : cela prouve du moins que j'ai agi sans arrière-pensée, avec une confiance entière dans vos sermens.

— Cher ange! A mon tour c'est moi qui vous prie de me pardonner mes reproches de tout à l'heure, — et l'attirant à lui : — Je n'ai rien oublié non plus,

poursuivit-il,—ni ce jour de bonheur, ni mes sermens solennels ; alors je promis de vous épouser, Claire, et vous m'avez cru : votre confiance ne sera pas trompée, je vous le jure. Ah ! s'il ne tenait qu'à moi, si ma volonté seule pouvait suffire, nous serions unis dès longtemps ; mais vous le savez, il y a des formalités à remplir : quoique j'habite Paris depuis bien des années, je n'y suis pas né ; pour un mariage on a besoin de papiers, d'actes indispensables, vous savez tout cela ; j'ai écrit dans mon pays afin de les avoir, et on me fait attendre, on ne me répond pas. Attendre, comme si j'en avais le temps ! Claire, vous souffrez de ces retards, mais je vous atteste qu'il est quelqu'un qui en souffre autant que vous, plus que vous peut-être, — oui, plus que vous, bien certainement, — et ce quelqu'un, c'est moi.

— Ainsi, pas encore de nouvelles ?

— Non. Je ne sais en vérité à quoi ils pensent là-bas, je ne puis comprendre la cause de ce retard : ce que j'ai demandé, ce qui m'est nécessaire est pourtant la chose du monde la plus facile : quelques pages d'écriture, voilà tout. C'est fait exprès pour moi : au moment où je touche à une félicité qui doit durer au-

tant que ma vie, au moment où, comblant mes vœux les plus ardens, je pourrais satisfaire aux vôtres!.... Ah! c'est un cruel supplice que l'attente en ce moment; je bous d'impatience, et rien, rien!.... Et ce qui augmente encore les tourmens de mon supplice, c'est que vous le subissez en même temps, c'est que je vous apporte, quoique involontairement, des peines en échange de votre amour, de votre abandon généreux; c'est que vous êtes bonne, tendre et dévouée, Claire, et que malgré vous, cependant, vous me soupçonnez, et que ces soupçons sont pour vous une souffrance de plus : voilà le plus horrible. Si j'étais seul à souffrir, du moins, je ne me plaindrais pas.... Non, je saurais renfermer en moi-même et ma douleur et mon anxiété; mais vous voir, vous.... cela me brise le cœur.

Il parlait avec tant de bonne foi, sa voix était si triste, il paraissait si péniblement affecté du mauvais succès de sa démarche, que la jeune fille, mettant de côté ses propres chagrins pour ne songer qu'à ceux de son vieil ami et croyant lui devoir des consolations, répliqua vivement :

— Il ne faut pas vous désespérer à cause de moi;

je suis désolée maintenant de vous avoir parlé de mes craintes ridicules ; je n'avais pas attendu l'expression de vos regrets et de votre impatience pour les bannir, croyez-le bien ; elles ne reviendront plus, mon ami, je vous le promets. Quant à cette réponse que l'on tarde tant à vous faire, eh bien ! ayons un peu de patience, puisqu'elle finira par venir. A quoi bon nous tourmenter comme si c'était un mal irréparable ? Tenez, moi, je ne veux plus y penser, afin que le bonheur soit plus grand quand il arrivera. Ce n'est que quelques jours à attendre d'ailleurs, et les jours passent si vite. Allons, faites comme moi ; vous me blâmiez il n'y a qu'un instant : faut-il donc qu'à mon tour je vous donne des leçons de courage ?

Elle souriait, le vieillard parut embarrassé ; mais son trouble ne dura qu'un moment, et à l'accent calme et pénétré avec lequel il répondit, sa consolatrice put se croire certaine que sa leçon n'était pas perdue.

— Du courage ! dit-il, vous réussiriez à m'en inspirer lors même que tout espoir me serait enlevé, à plus forte raison aujourd'hui que nous sommes loin de là. Vous partagez mon sort, vous prenez la moitié

de mon ennui : comment pourrais-je vous résister, et m'abandonner à l'accablement quand vous me dites d'avoir du courage ? Oui, j'en aurai, il le faut bien ; mais je n'en maudis pas moins ces lenteurs inconcevables qui reculent ainsi la réalisation de ma promesse sacrée : moi qui ne demande qu'une chose à présent, votre tranquillité d'ame, car elle seule me manque, mais c'est un vol qu'ils me font ! Pourtant, Claire, c'est de la folie, n'est-ce pas, de s'inquiéter de leur silence ?

— Sans doute, mon ami. Qui sait à quoi il tient ? A une bagatelle, à rien, peut-être ? et dût-il durer longtemps encore, moi, je ne m'en effraierais pas. Rassurez-vous donc pour ce qui me regarde puisque je serai votre femme quoi qu'il arrive.

— C'est cela, nous voilà si bien ! Après tout, il est dur d'être forcé d'avoir recours aux autres pour être heureux, quand on pourrait s'en passer.... si l'on voulait.... — Mais s'apercevant que Claire changeait de visage à cette insinuation indirecte, il poursuivit avec un grand sang-froid : — C'est une réflexion qui m'a traversé la tête et que je n'applique nullement à nous,

ma chère petite : vous serez ma femme, je vous le promets de nouveau.

A cette protestation exprimée du ton de la sincérité, Claire poussa un long soupir comme si un poids énorme venait d'être enlevé subitement de dessus sa poitrine qu'il oppressait, et recouvra le calme doux, presque joyeux, que la tentative imprudente de Morissot lui avait fait perdre.

— Ah ! j'y pense, s'écria tout à coup celui-ci, je devine pourquoi l'on ne m'a pas répondu, pourquoi l'on ne me répondra pas peut-être.

— Qu'est-ce donc? — demanda-t-elle, toutes ses craintes se réveillant à l'idée d'un malheur, non moins qu'à l'aspect du sombre nuage qui couvrait le front du vieillard. — Qu'est-ce donc? Parlez, parlez, je vous en supplie, mon ami....

— Ce n'est qu'un soupçon, Claire, un simple soupçon, et comme je ne veux rien vous cacher je vais tout vous dire; mais cela ne se peut pas... Enfin voici : là-bas, dans mon pays, j'ai des parens, des nièces, des neveux, des collatéraux avides en un mot, qui comptent sur ma fortune; vous devez penser qu'en

leur qualité d'héritiers, et qui dit héritier d'un vieux garçon dit ce qu'il y a de plus exécrable au monde, vous devez donc penser qu'ils sont au courant de mes affaires aussi bien que moi-même, qu'ils me font suivre, épier....

— Se pourrait-il?

— J'ai de bonnes raisons pour parler ainsi..... Et s'ils ont eu connaissance de mes projets, je ne trouverais pas du tout extraordinaire qu'ils eussent recours à tous les moyens pour empêcher un mariage qui les priverait de mes dépouilles; rien d'étonnant non plus à ce qu'ils s'unissent dans le danger commun et qu'ils usent de toute leur influence afin qu'on ne m'envoie pas les papiers qu'il nous faut. Les misérables!

— Vous les accusez peut-être à tort, mon ami.

— C'est possible, mais ils sont capables de tout. Si je le savais, si j'en étais sûr, ils me paieraient cher cette marque d'amitié. Tenez, Claire, nous pouvons bientôt savoir à quoi nous en tenir; dans tous les cas, c'est la meilleure manière de sortir d'inquiétude: le voulez-vous? Dites un mot, et je pars. A la vérité,

le voyage est long, cela me fatiguera.... N'importe! j'aurai du plaisir à faire cesser vos doutes et aussi à traiter mes chers neveux comme ils le méritent. Dès demain je pars, et dans huit jours vous me reverrez. Le voulez-vous?

— Oh! non, ne partez pas, ne me quittez pas!... — Elle se tut, comme si elle eût craint que la vivacité de sa réponse et l'accent de sa voix ne trahissent sa véritable pensée; Morissot, tout entier à sa colère, n'eut pas l'air d'y prendre garde. — Mon ami, continua-t-elle, je ne pourrais pas supporter une absence même de la plus courte durée; et si par hasard vous veniez à être retenu en route, jugez de mes alarmes, de mes angoisses : ce serait une torture au-dessus de mes forces. Et vous-même, si vous tombiez malade, je ne me le pardonnerais pas : restez plutôt, écrivez encore pour presser cet envoi. J'attendrai, oui, j'attendrai : vous serez là du moins.

— Il n'est rien que je ne fasse pour vous satisfaire, — dit-il, adoptant sur-le-champ cette idée; — je ne partirai pas, Claire, puisque vous le désirez j'écrirai.

— Dès aujourd'hui, si vous voulez être aimable.

— Dès aujourd'hui, je ne demande pas mieux, et

ma lettre sera conçue en termes si positifs qu'il faudra bien qu'on ne recule pas davantage. Vous avez raison : ce parti est le meilleur. Je n'écoutais que mon ressentiment, que mon envie de vous plaire ; mais à présent j'éprouve que j'aurais eu bien de la peine à me séparer de tout ce que j'aime pour huit jours seulement. Vous le voyez, je suis prêt à vous obéir ; il en sera toujours ainsi.

A partir de ce moment, la conversation changea de ton et de caractère ; si la jeune fille se trouvait tranquillisée par suite de la résolution qui venait d'être prise, le vieil amant de son côté paraissait aussi délivré d'une grande inquiétude. Rassurés donc tous les deux et débarrassés d'un sujet d'entretien qui renouvelait les doutes de l'une et qui n'était pas moins importun à l'autre, ils se mirent à causer d'objets plus en harmonie avec leur situation mutuelle, et parlèrent de l'avenir. En s'élançant dans ces projets de tendresse et de félicité si doux à l'oreille d'une femme comme Claire, le vieillard était sûr de calmer complètement les appréhensions de sa belle maîtresse ; aussi se laissa-t-elle aller, ingénue et confiante, à des paroles qui lui montraient dans un temps peu éloigné la réalisation de ses

plus chères espérances ; et, le cou tendu, le visage illuminé de charmantes couleurs, son ame tout entière respirant dans son regard, elle écoutait avidement.

— Nous aurons, disait-il, un appartement sur le boulevard : j'en ai un en vue que nous irons occuper aussitôt après notre mariage. Là, Claire, nous recevrons peu de monde, mais une société que je choisirai selon vos goûts, des artistes, des gens dont l'éducation sera en rapport avec vos idées ; vous serez la maîtresse, vous ferez les honneurs de la maison. Ne craignez pas de rencontrer sans cesse en moi un obstacle à vos plaisirs, un de ces maris jaloux et maussades qui s'étudient à contrarier leurs femmes ; non, c'est vous qui réglerez l'emploi de votre temps, et le soir, si vous ne voulez pas rester à lire ou à faire de la musique, vous n'aurez qu'à parler, je serai là pour vous conduire au spectacle que vous aimerez le mieux.

— Et ma tante ?

— Votre tante viendra avec nous, si vous le désirez et que cela lui convienne ; et puis nous aurons un cabriolet, non pas pour moi, je m'en suis passé jusqu'ici, mais pour vous.

— Il ne faut pourtant pas vous ruiner pour moi, mon ami.

— Non, non, je puis faire cette dépense, et d'ailleurs en économisant d'un autre côté, sur ce qui me regarde personnellement, par exemple. Avant tout la santé de ma femme, et la laisser sortir à pied par la pluie, en hiver, pour qu'elle s'enrhume!... Non pas... C'est décidé, un joli cabriolet.... Quelle est la couleur que vous préférez?

— Cela m'est égal.

— Mais j'y tiens, moi. Il faut une couleur qui fasse encore ressortir cette belle tête que j'aime tant: sur cela je vous avertis que je serai inexorable.

— Que vous êtes bon!

— Pas du tout: je serai si content de vous voir gaie et charmante! Ainsi, mon ange, un peu de patience, et l'avenir vous paiera des peines du présent. Quant à moi, si alors mon bonheur devra s'accroître de la pensée que vous n'aurez plus rien à désirer, du moins dans ce temps-là ne vous aimerai-je pas plus que je ne fais maintenant; ce sera impossible, car voyez-vous, Claire, il y a autre chose que de l'amour dans le senti-

ment que j'éprouve pour vous, il y a de la reconnaissance, oui, une reconnaissance bien forte et qui ne périra jamais dans mon ame. Vous êtes jeune et belle, moi je suis vieux, non par le cœur certes, mais par les années; enfin j'ai presque trois fois votre âge, et cependant vous m'avez accordé tout ce que vous pouviez donner.... Pourquoi rougir d'avoir cédé à l'impulsion qui vous entraînait? Je sais bien que, lorsque la raison revient, une jeune fille, quoique ses idées la placent au-dessus du vulgaire, a quelquefois du repentir, du regret même de son abandon et je ne vous en veux pas; encore bien moins suis-je capable de faire tourner lâchement cet abandon contre vous. Mais moi j'en suis fier; d'autres appelleraient mon orgueil du nom d'égoïsme; pour ma part je n'accepte pas cette accusation. Non, c'était de la crainte; je me défiais de moi-même, de mes cheveux gris; je me disais: « En l'épousant, je ne devrai qu'au devoir ce que je voudrais obtenir de son amour. » Il faut me pardonner cette pensée ambitieuse, ma chère petite, et le doute qu'elle renferme; je ne pouvais vous connaître comme je vous connais aujourd'hui. Etre aimé de vous eût été pour moi un si grand bonheur, qu'il me semblait que le désir seul était une folie, un rêve. Concevez donc ma joie, mon

ivresse, aujourd'hui que je suis certain de votre affection désintéressée.

— Oh ! oui, s'écria-t-elle, vous savez me comprendre, vous, mon ami ; vous me jugez bien et j'ai foi en vous comme vous en moi. Je ne me repens pas, je ne regrette rien, soyez-en sûr. Je suis heureuse : je le serais du moins si parfois je n'avais honte de moi-même.

— De la honte pour avoir été bonne, pour avoir eu pitié d'un vieillard ! Ah ! Claire, ne dites pas cela. Vous affirmiez tout à l'heure que vous aviez agi sans arrière-pensée, avec une confiance absolue.

— Et rien n'est plus vrai.

— Alors cette abnégation devrait vous rassurer. C'est le calcul qui fait la honte : il n'y en a point dans l'entraînement, il ne saurait y en avoir même aux yeux du juge le plus sévère, lorsqu'on n'a fait qu'obéir à son cœur. Qu'est-ce donc à mes yeux, à moi qui puise dans cet abandon tant d'amour et de bonheur ? De la honte pour vous ! Oh ! non, non, chère enfant ; repoussez ces vilaines idées. Ce serait moi plutôt qui devrais être honteux de n'avoir pas su, par mes soins,

par mes sermens, remplir assez votre cœur pour qu'elles n'y puissent trouver de place.... Si vous m'aimiez, Claire, vous ne parleriez pas ainsi...

— Je ne vous aime pas? dit-elle.

— Pas autant que je le croyais du moins, puisque vous rougissez des preuves de tendresse que vous m'avez données; mais non, il vaut mieux penser que c'est un sentiment involontaire.

— Oui! bien involontaire, je vous jure.

— Et moi j'en suis plus fier encore s'il en est ainsi; car ces craintes naïves, cette pudeur ingénue, doublent le prix du trésor qui m'appartient. Pourtant je ne veux pas être égoïste et je donnerais la moitié des jours qui me restent, à la condition que vous ne verriez comme moi dans le lien qui nous unit que des motifs d'orgueil et de félicité sans nuages.

—Je désirerais aussi n'y voir que cela,—répliqua-t-elle avec le ton d'une exquise sensibilité;—j'y ferai tous mes efforts, je vous le promets : seulement il faudra que vous m'aidiez.

— J'y consens, et de toute mon ame!.... Pour cela,

s'il ne faut que vous prouver par toutes mes paroles, par toutes mes actions combien je vous aime, que je n'aime que vous en ce monde, que vous seule pouvez me rendre heureux ou malheureux à tout jamais par votre amour ou par votre froideur, oh ! s'il ne faut que cela, Claire, soyez en sûre, je réussirai à dissiper ces alarmes qui viennent, en dépit de vous, troubler la sérénité de votre ame : oui, si vous me croyez toujours comme vous me croyez aujourd'hui, j'y parviendrai.

Alors il renouvela ses protestations, ses promesses, ses tableaux de bonheur pour l'avenir ; il s'anima, il devint éloquent ; ses yeux brillaient, ses gestes, ses paroles, l'accent de sa voix, respiraient la franchise et l'enthousiasme.

Il ne faut pas tant s'étonner si quelques femmes, jeunes et jolies, éprouvent une véritable affection pour des vieillards, tandis qu'un jeune homme les trouvera sourdes à ses déclarations, indifférente à l'expression vraie ou feinte de ses tourmens. Cette préférence qui au premier abord semble hors nature est facile à expliquer : la passion du vieillard est plus calme, plus profonde, plus intime, et promet une plus longue

durée ; or, quelle est la femme qui n'est pas flattée dans son amour-propre, ce compagnon inséparable de l'amour, par la perspective d'une domination qu'elle seule pourra briser, d'une domination entière, absolue, à laquelle l'âge de l'amant ne lui permettra pas même de songer à se soustraire. Ajoutez à cela, et nous devons l'avouer à la honte de la jeunesse, le vieillard est plus aimable, plus attentif, plus délicat dans les soins qu'il rend à l'objet de sa tendresse ; comme il a des rides et des cheveux grisonnans à se faire pardonner, il s'étudie à plaire au moyen de son esprit, et si l'esprit lui manque, de son dévoûment. Un homme de cinquante ans qui aime bien est toujours un peu Allemand de cœur : s'il ne se réduit pas au platonisme pur et simple, du moins y a-t-il dans ses jouissances quelque chose de contemplatif pour ainsi dire ; et combien de femmes, de jeunes filles surtout, dont l'ame rêveuse s'accommode à merveille de cette liaison tranquille, effrayées qu'elles seraient de la fougueuse ardeur d'un amoureux de vingt-cinq ans ! Et puis il faut bien aussi en convenir : c'est un grand triomphe pour la vanité de réveiller du feu dans un cœur que l'âge et l'expérience devraient avoir éteint. La rareté fait le prix des choses et des hommes : une

jeune fille a dix adorateurs : on peut parier à coup sûr que tous les dix sont jeunes comme elle, et que par hasard peut-être il s'en trouve un qui a le triple de son âge ; jugez si celui-là n'a pas du mérite ! D'ailleurs, à défaut d'autre preuve, il est reconnu depuis que le monde est monde que les extrêmes se touchent, et parmi les êtres de la création nul n'est plus porté que la femme à démontrer la vérité de cet aphorisme providentiel.

Toutes les terreurs de Claire avaient disparu, emportées par les discours persuasifs de son amant; elle s'endormit dans une douce sécurité. Oh! dans ce moment elle était heureuse! et les heures passaient.... Tout à coup cependant elle jeta un coup d'œil sur la pendule et s'écria :

— Ah! mon Dieu! déjà si tard! Que dira ma tante? Il faut que je m'en aille. Adieu!

Mais lui, la retenant :

—Pas encore, mon ange, pas encore, dit-il.

Et l'attirant dans ses bras, il la força de tomber sur ses genoux; leurs lèvres se rencontrèrent... C'était un

hideux contraste que celui offert par ces deux têtes : l'une jeune, avec une chevelure brune et soyeuse, avec un visage si frais et si beau ! l'autre couverte de cheveux gris, et là-dessous une figure pâle avec des rides, une tête de vieillard.

— Adieu ! Claire, mais pas pour long-temps ; j'irai vous voir aujourd'hui, et si la bonne madame Féret est fâchée de votre longue absence, je sais le moyen de lui faire oublier sa mauvaise humeur.

— Comment ?

— Je lui offrirai de vous conduire toutes deux à l'opéra ce soir ; ainsi nous serons ensemble presque tout le jour.

—Ah ! tant mieux ! Vous direz qu'on vous a donné des billets ?

— Sans doute, sans doute, comptez sur moi. Il ne faut pas qu'elle soupçonne... Au revoir ! Préparez votre toilette ; je ne vous dis pas de vous faire belle, vous n'en avez pas besoin. Adieu, adieu, chérie ! Aime-moi bien.... comme je t'aime.

Un dernier baiser suivit ces paroles. La jeune fille rougit, mais en même temps elle souriait.

Pauvre Claire!

—

CHAPITRE II.

—

LA BONNE NOUVELLE.

> Vous savez bien que votre sœur va tous tous les jours chez des peintres, qu'elle reste là debout, devant eux, une heure, deux heures, leur prêtant son front, sa figure, ses épaules, son corps, et que quand ils ont fini, ils la renvoient! Hé bien, voilà ce que vous étiez pour moi, vous avez posé, la séance est finie, laissez-moi. — Je vous comprends, répondit Annunciata.
>
> E. LEGOUVÉ.

> Hélas! que j'en ai vu!...
>
> V. HUGO.

« CHÉR SOEUR,

» Je suis bien contante, va! Imagine toi que depuis que nous nous some vus, il sais fait un gran changement dans ma pausition; je ne suis plus en

chambre, je suis bocou mieux... Mais non, je ne veu pas t'en dir davantage : c'est une surprise que je te réserve. Vien don me voir le plutôt possible, et je te conterai tou. Tu me trouvera dans mon ansien âtelié de la rue St Jâques. Adieu, n'y manque pas. Je t'attan. Ta bonne sœur qui t'aime,

» FANNY. »

— Dieu! quelle orthographe! — s'écrie d'un air méprisant madame Féret qui lit par-dessus l'épaule de Claire la lettre de la petite, lettre que nous avons conservée telle qu'elle a été écrite par l'ouvrière; — Quel griffonnage! Il faut que ce soit toi pour le déchiffrer.

— Oh! j'y suis accoutumée. A la vérité, Fanny n'a pas une trop jolie écriture, mais ce n'est pas étonnant, elle s'est appris presque toute seule.

— Il y paraît, — réplique la vieille rancuneuse; — l'écolière est digne du maître; et puis, que peut-elle avoir à te dire? Quelque niaiserie encore probablement; c'est bien intéressant, ma foi. Si j'étais à ta place, je sais bien que je ne me dérangerais certainement pas pour cela.

— Vous, ma tante, je le conçois : vous n'aimez pas ma sœur, et j'en suis fâchée autant pour vous que pour elle ; moi, c'est différent....

— Tu feras ce que tu voudras, ma chère amie ; mais te faire trotter là-bas à propos de rien, j'en suis sûre, une course abominable ! comme si elle ne pouvait pas venir elle-même t'apprendre ce qui lui est arrivé de si heureux. Mademoiselle ne veut pas se fatiguer et en attendant la corvée retombe sur toi.

— Je parierais qu'il lui a été impossible de quitter son atelier ; sans cela, au lieu de sa lettre, c'est elle que nous aurions vue aujourd'hui.

— Oui, oui, excuse-la ! Tu es trop bonne, Claire, et pour qui? Pour une ingrate qui finira par te jouer un mauvais tour, je t'en préviens : ce ne sera toujours pas faute d'être avertie....

— Encore vos préventions ! Que vous a-t-elle fait qui puisse vous faire penser aussi mal d'elle ?

— Préventions, tant que tu voudras, mais c'est plus fort que moi : l'idée que cette petite pimbêche te causera quelque malheur tôt ou tard ne peut me sortir de la tête. Ce qu'elle m'a fait, elle a tout le

caractère de sa mère, et sa mère était une hypocrite qui m'a.... Enfin, toutes mes paroles n'aboutiraient à rien : crois à son amitié, aies-en pour elle puisque je ne peux pas t'en empêcher; mais un jour viendra où tu auras à t'en plaindre, j'en mettrais ma main au feu; alors tu te souviendras que je ne t'ai pas épargné les prédictions; alors il ne sera plus temps.

— Si vous disiez vrai, ma tante, — répondit la jeune fille avec émotion, — si Fanny se montrait jamais ingrate et méchante envers moi, j'aurais du moins pour consolation la pensée que je n'ai rien fait pour mériter une pareille conduite. Mais non, — ajouta-t-elle en souriant, pardonnez-moi si je crois que vos présages prennent leur source dans votre aversion pour ma sœur et nullement dans la vérité, dans quoi que ce soit même qui ait l'apparence de la vérité. Quant à sa prière de me rendre près d'elle, c'est une nouvelle preuve de sa tendresse. Elle est heureuse, elle veut me faire partager son bonheur et je lui en sais gré. M'accompagnerez-vous, ma bonne tante?

— Où cela? rue Saint-Jacques? Non certainement.... Qu'irais-je y voir? Cela ne me regarde pas.

— En ce cas, j'irai seule. Aujourd'hui il est trop tard; j'attendrai à demain....

Madame Féret garda le silence; elle voyait qu'elle ne ferait que d'inutiles efforts pour détacher sa nièce d'un sentiment que celle-ci gardait au fond de son cœur comme un dépôt sacré. Claire aimait sa tante, mais pas au point d'épouser, pour lui plaire, sa haine injuste pour la pauvre Fanny; et peut-être la jeune fille tenait-elle d'autant plus à son amitié de sœur, que cette amitié pure et innocente lui semblait aux yeux de Dieu comme une compensation à cet autre sentiment, cet autre amour qui avait trouvé accès dans son ame, et que, malgré ses raisonnemens, malgré son désir d'étouffer la voix de sa conscience, elle était parfois, dans la solitude, forcée de trouver coupable.

Ainsi que l'a fait malignement observer madame Féret, la course est longue du faubourg Poissonnière à la rue Saint-Jacques, et le lendemain matin, Claire sortie de bonne heure de chez elle, hâte sa marche pour arriver plus tôt : il lui tarde de savoir la bonne nouvelle que sa sœur doit lui apprendre, et puis elle n'a pas beaucoup de temps à rester auprès d'elle, car

elle a promis à sa tante d'être de retour à l'heure ordinaire de leur déjeûner. « — Cette pauvre Fanny, — se dit-elle en pressant le pas, — que ma tante a tort de l'accuser de mauvais desseins contre moi ! Chère petite, je ne lui ferai pas l'injure de la croire capable d'une telle perfidie ; ma tante aura beau dire et beau faire, je l'aimerai toujours : il m'en coûterait trop d'avoir à me défier d'elle. Je me reproche même de m'arrêter si long-temps à des soupçons que rien ne peut justifier. » — Au bout de trois quarts d'heure de marche, joyeuse, et un peu de curiosité se mêlant à sa joie, elle entre dans le magasin.

C'est madame Mollier qui vient la recevoir.

— Vous venez voir notre chère Fanny, dit la maîtresse ; vous allez la trouver bien contente, sans compter que je le suis autant qu'elle ; mais il faut que je vous conduise : ayez la bonté de me suivre.

Et lui faisant traverser le magasin, puis le corridor qui mène à l'atelier, elles sont bientôt à la porte de cette dernière pièce. Claire se dispose à pénétrer dans l'appartement lorsque madame Mollier la saisissant par le bras, lui dit bas à l'oreille :

— Non, pas encore, mais regardez, Mademoiselle, regardez : la voyez-vous?

Claire s'arrêta en effet à ces paroles : la porte de l'atelier est entr'ouverte, et l'œil peut apercevoir les ouvrières occupées de leurs travaux. Au milieu d'elles, sur un siége plus élevé que ceux de ses compagnes, Fanny est assise, la figure radieuse, s'efforçant de prendre un petit air de dignité que le manque d'habitude et le bonheur qui l'oppresse ne lui permettent pas de garder long-temps. Parfois elle élève la voix, soit pour recommander le silence, soit pour diriger les moins habiles dans la confection de leur tâche, mais c'est avec une timidité enfantine qui n'impose pas beaucoup de respect aux récalcitrantes.

— Elle s'y fera, — dit encore madame Mollier; — d'ailleurs je suis là pour la soutenir.

Et comme Claire va lui demander l'explication de ce qu'elle voit, la digne dame renforçant le volume de son organe :

— Silence, mesdemoiselles, s'écrie-t-elle.

Puis s'avançant dans l'atelier, elle ajoute :

— Fanny, c'est votre sœur qui demande à vous parler.

Oh! alors, dignité, travail, Fanny oublie tout pour s'élancer vers Claire et vient tomber dans ses bras. Après l'avoir embrassée à plusieurs reprises sans trouver la forcer de prononcer un mot, pleurant presque et souriant tout à la fois, elle l'entraîne un peu à l'écart; là, son cœur déborde; cependant elle conserve assez d'empire sur elle-même pour ne faire qu'à voix basse la confidence promise par sa lettre:

— Je suis première demoiselle, ma chère amie, dit-elle enfin; première demoiselle! Conçois-tu? Je gagne gros à présent, je pourrai m'acquitter avec sœur Louise, faire des économies. Que je suis donc contente; mais ce qui me rend heureuse surtout, c'est de voir que ma nouvelle te cause tant de plaisir, bonne Claire!

Celle-ci, en effet, témoigne par ses caresses combien l'avancement de sa sœur lui donne de satisfaction; de douces larmes mouillent ses paupières; Fanny les essuie avec ses baisers.

— Et ce bonheur m'est arrivé, continue l'ouvrière,

au moment où je m'y attendais le moins. Avant-hier Madame m'a demandé si je voulais.... Certainement que je ne pouvais refuser et le même jour j'ai été installée ; oh ! ça n'a pas été long. Madame est bien bonne, va ! elle a joliment changé. Et puis je n'ai plus trouvé ici les méchantes qui m'en voulaient.

Pendant cet entretien en phrases entrecoupées, les plus espiègles de l'atelier ne levaient pas la tête de dessus leur ouvrage : la présence de la maîtresse les intimidait. Claire n'a plus rien à apprendre, Fanny a tout dit, tout raconté, et se prépare à regagner sa place.

—Eh bien ! —dit alors madame Mollier en s'adressant à Claire, — vous savez ?... Elle est bien jeune mais j'ai passé sur son âge parce qu'elle travaille comme si elle avait quinze ans de plus, parce qu'elle a de l'ordre et que mes meilleures pratiques ne veulent que ce qui sort de ses mains ; et puis, — ici le ton de la respectable matrone devient sec et impératif, et elle se tourne vers les ouvrières, — parce que ça me convient, et quand je me trouve bien de ce que j'ai fait, je ne vois pas pourquoi dans ma maison il y aurait des personnes qui s'en trouveraient plus

mal que moi : s'il y en a, celles-là peuvent aller chercher mieux ailleurs ; voilà tout ce que j'ai à leur dire. Oui, Mademoiselle, je suis enchantée de notre chère petite, et je veux que tout le monde le sache.

Après cet avis indirect donné à son monde, la lingère voyant que Claire se dispose à partir :

— Fanny, continue-t-elle, si vous voulez rester quelques instans de plus avec votre sœur, vous pouvez la reconduire.

Profitant de la permission si gracieusement accordée, l'ouvrière passe son bras sous celui de Claire, l'emmène hors de l'atelier, s'arrête avec elle dans le corridor, et recommence le récit de l'heureux événement qui a tant amélioré sa position, s'étendant longuement sur les avantages qu'elle compte en retirer, sur ses espérances, sur son désir de tout faire pour mériter la confiance dont elle est l'objet : toutes paroles prononcées dans un transport de joie naïve mêlée néanmoins d'un peu de fierté. Mais s'apercevant que le temps s'écoule et que madame Moïlier pourrait bien s'impatienter, elle reprend tout à coup:

— Allons, il faut que je retourne à mon poste ;

je suis si contente que j'ai oublié quelque chose, bien sûr : je m'en souviendrai aussitôt que tu m'auras quittée. J'irai te voir un de ces dimanches, et alors je te raconterai cela tout au long..... si ça ne t'ennuie pas....

— Oh ! jamais, Fanny, jamais je ne me lasserai de t'entendre, quand tu as tant de plaisir à parler.

— C'est que tout cela ne doit pas avoir beaucoup d'importance pour toi.... Tu m'embrasses pour me prouver le contraire. Bonne Claire, moi aussi, va, s'il t'arrive quelque chose d'heureux, tu verras comme j'y prendrai part! Ah ! je veux te dire encore.... j'espère que tu ne me refuseras pas ?

— Qu'as-tu à me demander ? Je te le promets d'avance. Voyons, qu'est-ce ?

La petite était devenue grave ; il semblait qu'elle n'osât pas ; elle hésitait, balbutiait et se taisait ; à la fin cependant, encouragée par la promesse de sa sœur, elle lui passa les bras autour du cou, et lui dit à l'oreille :

— Je serais si heureuse de travailler pour toi !

Claire sourit, accepte l'offre faite avec tant de grace et d'amitié; Fanny est aux anges.

— Que je te remercie! dit-elle. Oh! j'y mettrai tout mon talent : tu seras satisfaite. Un joli bonnet, tu verras; tu voudras bien le mettre?

— Tout de suite, aussitôt qu'il sera fait.

— Malgré ta tante qui me déteste, je ne sais pas pourquoi?

— Sur ce point-là je suis la maîtresse : sois sans inquiétude.

— Tant mieux! tant mieux!

Un dernier baiser est échangé par les deux sœurs; Claire a dit encore une fois adieu à Fanny : — Au revoir! a répété celle-ci, au revoir dès que je pourrai! — Claire sort du magasin et reprend sa route de la matinée, repassant en elle-même ce qu'elle vient de voir et d'apprendre, ne songeant d'abord qu'à la gaîté de l'ouvrière, gaîté qu'elle ne peut, quoiqu'elle la comprenne et la partage, s'empêcher de trouver exagérée pour un si petit bonheur; mais peu à peu ses idées se rembrunissent; elle est triste; une singulière mélan-

colie s'empare de son esprit ; elle marche au hasard, étrangère à ce qui se passe autour d'elle, solitaire dans la foule qui se presse en tous sens à ses côtés, indifférente aux objets qui se croisent devant ses yeux.

En se rendant il y a quelques heures au rendez-vous donné par une sœur chérie, Claire était heureuse ; auprès de cette sœur, elle n'a pas eu une pensée qui ne fût pour elle ; en la quittant, elle bénissait Dieu d'avoir comblé ses vœux et toute sa modeste ambition ; et maintenant, en dépit de ses efforts, ce tableau si frais, si animé, que ses regards ont contemplé avec l'abnégation d'une tendresse dévouée, ce tableau de contentement et d'espérance lui suggère de pénibles réflexions. Ce n'est certes pas la jalousie qui vient de s'éveiller dans son cœur et qui le ronge ; non, Claire n'est point envieuse : le pourrait-elle être d'une candide créature qu'elle aime et qui l'aime ? Si un pareil sentiment, né à son insu dans son ame, lui apparaissait en ce moment, elle le repousserait avec indignation comme une pensée criminelle. Cette sensation étrange qui tient ses lèvres serrées, ce n'est pas non plus du mépris pour l'honnête médiocrité que l'ouvrière accepte comme une richesse : les rêves ambitieux qui la

bercent ne la rendent pas du moins dédaigneuse envers les autres ; mais elle a fait une comparaison et malgré elle, cette comparaison lui fait ouvrir les yeux sur sa propre destinée.

Malgré elle, avons-nous dit, car elle lutte avec force contre les terreurs qui l'assiégent ; malgré elle, car elle donnerait beaucoup pour pouvoir se dire que ces terreurs sont chimériques, car son cœur se brise sous le poids d'un doute funeste : elle a beau le chasser, le doute revient, et plus elle le creuse, plus elle l'examine sous toutes ses faces, plus il lui semble revêtir la forme d'une affreuse et impitoyable réalité ; plus elle veut s'étourdir et croire que tout cela n'est qu'un jeu de son imagination ingénieuse à se créer des fantômes, plus elle retrouve une horrible anxiété dans ses pensées, au fond de son cœur, dans tout son être. Elle tremble, elle frémit involontairement, comme si un grand malheur allait l'atteindre, comme si elle voyait un abîme s'ouvrir sous ses pas.

C'est que les jours, que les semaines s'écoulent, et que Morissot, tout en continuant de faire de charmans projets qu'il exécutera lorsque Claire sera sa femme, semble reculer devant celui qui doit précéder tous les

autres, celui qu'une promesse solennelle a consacré, celui enfin dont la jeune fille a payé si cher l'espérance, leur mariage. Toujours des obstacles, de nouveaux délais, sont mis en avant par le vieillard ; on n'a pas encore répondu, a-t-il dit, à la seconde lettre où il demandait les actes nécessaires à l'accomplissement de ce qu'il désire le plus au monde. A la vérité il paraît extrêmement affligé de cet inconcevable silence ; de nouveau il a proposé à la jeune fille de partir, résolution que celle-ci a combattue avec plus de force que la première fois, alarmée des suites que peut avoir cette séparation.

Du reste, le vieil amant continue ses visites de chaque jour chez madame Féret qui ne se doute de rien et qui voit dans cette assiduité un acheminement à quelque chose de mieux ; de son côté aussi, Claire n'a pas manqué un seul des rendez-vous qu'il lui assigne. Dans ces entrevues secrètes, le vieillard paraît toujours aussi épris qu'au commencement de leur liaison; mais comme rien de positif n'arrive, comme rien ne se décide, à mesure que le temps passe les craintes de la jeune fille augmentent, et bien souvent elle s'est répété avec un cruel serrement de cœur ces mots qui

d'abord ne sortaient de sa pensée que pour en être bannis sur-le-champ comme l'expression d'une injustice : « S'il me trompait ! » Maintenant, ces mots, elle les accueille comme une certitude de malheur, elle s'y arrête, elle met à les redire une sorte d'acharnement, celui du désespoir ; son sort, son avenir tout entier est contenu dans ces quatre syllabes : car il y a des momens où c'est comme si elle disait : « Il me trompe ! » Un jour qu'elle faisait entendre à Morissot ses plaintes ordinaires, elle a surpris dans ses yeux un de ces regards qui vous montrent une ame à nu, un de ces regards qui échappent aux plus habiles dans les circonstances les plus décisives, et dans lesquels se lit une révélation tout entière. Claire ne s'y est pas méprise, elle y a vu de la fausseté, une impatience mal déguisée, un commencement de satiété peut-être.

A dater de cet instant, la confiance est morte dans le cœur de la jeune fille et avec la confiance son amour a disparu, son amour, si l'on peut appeler de ce nom le sentiment qui l'a rendue coupable, la fascination étrange qui l'a mise au pouvoir de cet homme qui la fera sa victime : elle le pressent, elle le sait.

Pourtant elle veut le savoir mieux encore ; il faut

que pour elle il n'y ait plus d'espoir contre la certitude de l'abandon ; elle souffre trop pour consentir à demeurer dans cette indécision pire que le malheur. Sa résolution est bien arrêtée : le matin du jour suivant doit la voir chez Morissot ; eh bien ! ce rendez-vous sera décisif; elle forcera le vieillard à s'expliquer; elle ne le quittera pas que leur sort à tous deux ne soit fixé d'une manière irrévocable. Elle n'a pas de passion : l'entraînement n'existe plus ; elle aura tout son sang-froid, toute sa pénétration de femme qui a la conscience de son erreur. Il aura beau faire, il aura beau se couvrir du masque de l'amour ou de la douleur hypocrite, pour elle le masque sera transparent. Elle étudiera si attentivement l'attitude et les jeux de sa physionomie, elle scrutera si profondément ses gestes, ses paroles, son regard, jusqu'à son silence, que l'amant, tout expérimenté qu'il soit, ne pourra lui cacher la vérité; alors, si elle découvre en lui le moindre embarras, la plus légère hésitation, alors cette entrevue sera la dernière, tout sera fini entre eux ; elle renoncera à ses espérances de mariage, seule réparation possible de sa faute, premier motif de sa faute. Après cela que fera-t-elle ? Elle l'ignore. Pour cet homme du mépris, de l'oubli, pour elle du

malheur : elle ne voit rien au-delà. A demain donc !

En proie à ces souvenirs poignans, à ces pensées amères, qui lui font le présent si triste et l'avenir plus triste encore, la sœur de l'ouvrière poursuit son chemin, tantôt vite et presque en courant, tantôt d'un pas lent et tranquille, obéissant tour à tour au mouvement plus ou moins rapide des réflexions qui viennent assaillir son esprit. Déjà elle est parvenue à la moitié de sa longue route, lorsqu'au détour d'une rue elle aperçoit.... Elle ne se trompe pas, non, c'est lui, c'est bien lui !....

C'est Morissot ! il n'est pas seul : une femme l'accompagne. Une femme ! Claire ne la voit que par derrière, elle ne peut donc savoir si elle est jeune ou vieille, laide ou jolie ; mais un coup l'a frappée au cœur, et rien qu'à l'aspect de cette femme elle s'est dit : « Ce ne peut être qu'une rivale ! » Et puis, un bras passé sous celui du vieillard, cette femme se penche nonchalamment vers lui, ils causent à voix basse, l'entretien paraît fort animé ; elle rit, cette femme. « Oh ! bien certainement c'est une rivale ! »

Guidée par cet instinct secret qui trompe si rare-

ment, Claire s'engage dans la rue étroite et à peu près déserte où ils sont entrés; elle ne veut plus les perdre de vue, si cela lui est possible. Rabattant son voile sur sa figure, s'enveloppant dans son schall de manière à éviter d'être reconnue, elle les suit à quelque distance, bien décidée à connaître pourquoi Morissot se trouve à cette heure, dans ce quartier éloigné, avec une femme. Par bonheur ou par malheur, — qui pourrait le décider? — son désir est exaucé plus tôt qu'elle ne l'espérait elle-même. Arrivés au milieu de la rue, les objets de son investigation s'arrêtent : Claire reste immobile, regarde et prête l'oreille. La compagne de Morissot se retourne; elle est jolie, Claire l'a vue.

— A demain. — dit-elle alors en élevant la voix, et Claire peut l'entendre; — à demain matin: J'irai chez vous!

— Non, — répond vivement Morissot, —pas le matin, je n'y serais pas.

— Bien vrai? Hum! ou plutôt vous seriez en compagnie peut-être? Si je le savais!....

Ces mots font monter le rouge de la honte au vi-

sage de la jeune fille qui, dans son trouble, perd la réponse du vieux séducteur.

— Allons, il faut bien vous croire, — reprend l'autre à demi-persuadée ;—j'irai le soir puisque vous le voulez.

— Je compte sur vous : je vous attendrai.

— Adieu, méchant !

Claire a tout entendu : tout ce qu'elle désirait savoir elle le sait ! Les adieux de Morissot à sa nouvelle conquête sont terminés ; celle-ci entre dans la maison en face de laquelle a eu lieu le court dialogue qui précède ; il revient sur ses pas en se frottant les mains. Alors Claire marche à sa rencontre, et se plaçant devant lui en même temps qu'elle rejette son voile en arrière, elle s'efforce de parler, mais son agitation ne le lui permet pas ; seulement ses yeux parlent à défaut de sa bouche, ses yeux qui appuient sur ceux de Morissot des regards flamboyans, incisifs, capables de terrifier tout autre moins expert que lui en semblables incidens.

— Par quel heureux hasard ? — balbutie-t-il néan-

moins d'un ton où il affecte de ne laisser percer que la surprise, je ne m'attendais certes pas....

Claire a recouvré l'usage de la parole.

— Monsieur, — lui dit-elle avec l'accent du mépris le plus écrasant, — monsieur, vous êtes un lâche qui m'avez trompée.

Lui aussi s'est remis, et il réplique aussitôt :

— Vous êtes dans l'erreur.... Ah! je vois ce que c'est.... mais je vous jure que vous êtes dans une erreur complète.

— Cette excuse est une preuve de plus, monsieur. — Et comme il cherche à se justifier, la priant de l'écouter un instant, un seul instant : — Assez, assez, continue-t-elle. J'ai été coupable, mais ma faute est bien plus à vous qu'à moi. Vous écouter! vous voir! oh! non, car c'est alors que je me regarderais comme déshonorée.... Assez, vous dis-je, et je vous défends de vous présenter devant moi désormais : souvenez-vous-en.

Puis, laissant le vieillard stupéfait de cette brusque déclaration et peut-être, — qui sait? — enchanté au

fond de la rupture, elle s'enfuit. Pour lui, en la voyant s'éloigner à grands pas : « Comme elle est belle pourtant ! » se dit-il. Et il se retourne vers la demeure de sa nouvelle conquête; après un soupir qui peut bien ne pas être interprété en faveur de cette dernière, il sort de cette rue où un amour vient de se rompre et un autre aussi de se nouer : pour lui, compensation toute trouvée; deux bonheurs en une matinée peut-être !

Claire est déjà loin ; sous le coup de cette énergie fiévreuse qui l'a élevée à la hauteur d'une noble indignation, elle va, elle va machinalement, sans but fixe : tant d'idées confuses s'agitent dans sa tête ! Mais au sein même de ce chaos qui tourbillonne en elle, autour d'elle, sa bouche laisse échapper des mots qui, sans qu'elle y attache aucun sens, n'en résument pas moins toute l'horreur de sa situation, ces deux mots : « plus d'espoir ! » dernière perception que son égarement lui ait gardée de son malheur.

Plus d'espoir en effet; car son ame est fière, car maintenant elle verrait son infidèle ami à ses pieds lui demandant pardon, lui disant qu'il est prêt à tenir sa promesse, elle verrait maintenant tous les préparatifs

d'un mariage à la célébration duquel son consentement seul manquerait, qu'après ce qui s'est passé elle repousserait tout, et les prières et les offres d'union. Elle a eu foi en cet homme, il a trahi sa confiance; elle a cru à ses promesses, et ces promesses, qui étaient un lien sacré pour elle, il vient de les fouler aux pieds : il n'est plus digne d'elle. Maintenant épouser cet homme, mais ce serait se condamner à un épouvantable supplice, celui de vivre avec un être qu'on méprise. Plus d'espoir donc pour la pauvre jeune fille! Mais ces paroles, qu'elle finit par comprendre à force de les répéter, ne font qu'attiser sa douleur. C'est que, lorsqu'elle se disait, quelques minutes avant la rencontre de Morissot, qu'il n'y avait plus pour elle d'espérance, la malheureuse au fond du cœur espérait encore.

Alors, du moment que sa position lui apparaît dans toute son horreur, alors le courage de folle qui lui a prêté des forces l'abandonne; elle pleure, et ses pleurs redoublent en raison du désir qu'elle aurait de les cacher à la curiosité toujours maligne des passans : elle se sent défaillir. Où est-elle? Où va-t-elle? Peu lui importe. La seule chose qu'elle sache bien, c'est

qu'elle voudrait être seule afin de pouvoir sangloter en liberté. Et puis, il n'y a rien de tel que le malheur pour forcer un coupable à regarder dans son ame ; le remords est fils de l'infortune et c'est à cette heure de l'infortune, d'une infortune sans ressource, que Claire comprend toute l'étendue de sa faute. Elle qui vient de prodiguer le mépris et la haine à son complice, elle sent à présent qu'elle aussi mérite du mépris ; elle a honte d'elle-même : il lui semble que chacun en la voyant peut lire dans sa démarche, sur toute sa personne, et ce qu'elle a fait et quelles ont été les suites de sa faiblesse. Et penser que l'abandonnée n'a pas un cœur ami où se réfugier et s'endormir, que pas une voix consolatrice ne murmurera à son oreille de ces mots qui charment le mal ; penser que cette créature, faussement élevée pour le monde et punie par le monde à ses premiers pas, a été accoutumée à ne rien voir au-delà de ce monde, et qu'il faudra qu'elle devine une plus sublime consolation pour y avoir recours ! Oh ! que la voilà rudement châtiée de ces rêves brillans qui, à son insu, l'ont jetée dans l'abîme dont ses yeux commencent à sonder l'effrayante profondeur!

Après avoir ainsi marché plus d'une heure, elle se

trouve, sans avoir voulu venir en ce lieu, sans savoir comment elle y est venue, vers le haut de la rue Cléry, à l'embranchement de la rue Poissonnière: elle eût suivi le droit chemin pour retourner chez sa tante qu'elle n'en eût pas pris un autre. La rapidité involontaire de sa course, loin d'avoir en fatiguant son corps apporté du calme à ses pensées, n'a fait au contraire qu'en accroître le désordre si naturel. D'ailleurs, elle voudrait tant oublier! Mais le sort ne veut pas lui faire grace d'une humiliation : au moment où, avant de se diriger vers sa demeure, elle s'est arrêtée pour essayer de se remettre un peu de son agitation, elle entend à son oreille une voix compâtissante qui lui dit:

— Qu'avez-vous, mademoiselle Claire?

Confuse de se voir reconnue, elle tressaille, ne répond pas, et ce n'est qu'après la même question répétée avec le même accent triste et doux qui révèle un ami, qu'elle se décide à lever les yeux du côté de celui qui semble prendre tant d'intérêt à son chagrin. — Certes elle était bien malheureuse, et ne croyait pas pouvoir l'être davantage, — mais elle se sent plus malheureuse encore à l'aspect du charitable et

pourtant incommode questionneur qui se tient près d'elle, qui fixe sur elle des regards pleins de pitié et de surprise.

— Georges Marsault! s'écrie-t-elle, ne pouvant retenir cette exclamation.

Oui, Georges Marsault, ce bon et honnête ouvrier qui l'aimait tant, et qu'elle a dédaigné!

— Moi-même, Mademoiselle. Malgré ce voile qui vous cache les traits, malgré ce schall qui dérobe votre taille à tous les yeux, oh! je ne m'y suis pas trompé, je vous ai devinée.... Et pardon si je suis importun, mais il m'a semblé que vous aviez de la peine.... Vous alliez si vite, il n'y a qu'un instant, et puis vous vous êtes arrêtée tout à coup; enfin j'ai cru vous voir porter un mouchoir à vos yeux, et.... Pardon encore: j'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de moi.

Claire est trop troublée pour hasarder un mot: son émotion la trahirait. Georges continue:

— C'est que voyez-vous, Mademoiselle, je suis toujours le même: je vous ai.... — Elle fait un geste qu'il comprend. — Eh bien! non, non, je ne le

dirai pas, puisque cela vous déplaît. Ah! si seulement je connaissais le motif de votre douleur, si je savais comment faire pour vous consoler!

Claire jusqu'alors a continué de marcher; en entendant ce vœu si ardemment exprimé, elle se voit — et qui dira pourquoi? — plus coupable que jamais. Incapable de faire un pas, car les paroles de Georges ont été comme un poignard qui l'aurait frappée au cœur, elle s'appuie sur son bras et faisant effort sur elle-même:

— Vous, m'aimer encore! vous, me consoler! dit-elle enfin. Ah! si vous saviez, vous cesseriez....

— Jamais, — interrompt-il, — jamais, Mademoiselle; mettez-moi à l'épreuve, et vous verrez! Dites-moi seulement....

— Cela ne se peut pas, Monsieur Georges, croyez-moi, cela ne se peut pas: à vous moins qu'à tout autre.... Mais je me sens maintenant la force de poursuivre ma route....

Georges la suit quelques instans en silence.

— Mademoiselle, — reprend-il bientôt, — vous avez

un secret que vous refusez de me confier : je ne m'en plains pas, car je n'ai pas de droits à votre confiance ; mais, — et ici sa voix devient tendre et pénétrée, — mais ce secret, c'est un chagrin, et pardonnez-moi si je vous dis que cela me donne de l'espoir.... Oui, tenez : autrefois vous m'avez bien fait du mal ; aujourd'hui vous souffrez à votre tour; cela nous rapproche et peut-être que sur ce pied-là nous pourrions mieux nous entendre. Qu'en pensez-vous?

— Ne vous ai-je pas dit que c'était impossible?

— Et pourtant si j'essayais, si je revenais....

— Oh! n'en faites rien, Monsieur, n'en faites rien, car en persistant, vous me forceriez à cet aveu que je ne puis.... que je ne pourrai jamais..... et alors ce serait vous qui ne voudriez plus....

— Nous verrons, Mademoiselle, nous verrons! Moi refuser! Voilà qui est impossible, par exemple!... Vous souvenez-vous du jour où vous et votre tante.... eh bien! depuis ce jour j'attends, j'espère; depuis ce jour je vous aime, oui, je vous aime.... Il me faudrait un second refus pour ne plus vous aimer,

et encore.... Eh bien ! je l'essuierai si vous voulez, mais je m'y exposerai.... Bientôt peut-être....

— Adieu, Monsieur Georges,— réplique la jeune fille émue et effrayée, — adieu.... Me voici chez ma tante, laissez-moi, je vous en prie, laissez-moi rentrer....

Et dégageant son bras de celui de Georges, elle s'élance dans la maison. Quant au mécanicien, il s'éloigne en disant : — C'est le moment de me présenter ou jamais. Allons, dans quelques jours, s'il plaît à Dieu! — Puis après un instant de réflexion : — Que peut-elle avoir ? Ah! bast! chagrin de jeune fille, une bagatelle, un rien! — Et cependant, malgré cette assertion rassurante, il n'est qu'à moitié satisfait de l'explication qu'il se donne de la douleur de Claire. C'est que si l'amour de Georges n'a pas diminué, l'expérience du malheur lui a rendu le soupçon facile, et que par suite une défiance involontaire des autres et de lui-même a remplacé cette naïve et fraîche candeur de sentiment que nous lui avons connue, candeur qui survit rarement tout entière à la perte d'une espérance ou à la chute d'une illusion.

— Enfin, te voilà donc ! comme tu reviens tard, —

dit madame Féret à sa nièce ; — moi je n'ai pas pu t'attendre, j'ai déjeûné. Vois, il y a long-temps que l'heure est passée.

— Vous avez bien fait, ma tante ; j'ai déjeûné avec ma sœur.

—Ah !... Et mais, qu'as-tu ? Comme te voilà agitée ! et puis on dirait que tu ne peux pas tenir sur tes jambes.... Assieds-toi, donne ton chapeau....

— Non, ma bonne tante, je vous remercie, je le porterai moi-même, — répond Claire qui s'est laissée tomber sur une chaise, mais qui ne veut pas quitter son voile de peur de montrer sa figure toute bouleversée ; et afin de donner le change à la vieille dame, elle ajoute : — En effet, je suis si fatiguée !...

— Cela ne m'étonne pas, je te le disais bien..... mais tu me trompes, Claire, tu es toute tremblante....

— Ce n'est rien, je vous assure.

— Si fait, il y a quelque chose : c'est encore cette petite fille, à coup sûr : toutes les fois que tu la vois,

ici ou ailleurs, tu as du chagrin.... Je la déteste! Ah! pourquoi ne veux-tu pas me croire....?

— Ma tante... balbutie Claire.

— Allons, soit, je ne dis plus rien.... Et cette belle nouvelle, qu'est-ce que c'est? Quelque niaiserie sans doute comme à l'ordinaire.

— Fanny a bien du bonheur : elle est première demoiselle de son magasin.

— Grand bien lui fasse! répond sèchement madame Féret, qui n'ouvrit plus la bouche.

Pendant ce court interrogatoire, Claire était au supplice. Enfin, délivrée des questions de sa tante, elle se précipite dans sa chambre, s'y renferme, se débarrasse de son schall et de son voile, et laissant tomber sa tête dans ses mains, elle pleure tout à son aise.

Il était temps : elle étouffait.

Peu de jours après, une révolution avait changé le face de la France. Tous connaissent la chasse faite aux places à cette époque, l'ignoble curée à si bon droit flétrie par l'ïambe brûlant d'un jeune poète.

Charles Baudin, lui aussi, eut *sa part de royauté*, mais, nous devons le dire, plus méritée que celle échue à bien d'autres : journaliste, c'était au péril de la bourse de ses patrons, au péril de sa propre liberté qu'il avait combattu le pouvoir renversé.

Le rêve d'ambition du serrurier de Chef-Boutonne se trouvait presque réalisé : son fils était nommé à une sous-préfecture. — Il ne s'arrêtera pas là, avait dit le bon père en apprenant cette nouvelle ; ce n'est qu'un commencement ; à présent qu'il a le pied dans l'étrier et qu'on a enfin rendu justice à ses talens, qui sait jusqu'où il va monter ? M. Garnaud avait raison : le bon temps est venu !

— Moi, sous-préfet ! — avait pensé le jeune homme de son côté, — c'est bien peu, mais cela vaut toujours mieux que rien en attendant.

Et il partit pour sa résidence, décidé, sous le coup de l'enthousiasme du moment, à consommer un abattis général des fonctionnaires de son ressort dont les opinions ne seraient pas en harmonie avec les siennes, comptant bien faire table rase au nom de la liberté et des institutions nouvelles. Il avait son système, sa théorie dressée à l'avance, il voulait, bon gré mal gré, appliquer cette théorie, suivre ce sys-

tème, sans s'inquiéter si les hommes qu'il allait administrer s'en trouveraient bien ou mal. Pour lui, la question n'était pas là.

Arrivé dans son chef-lieu, il commença sur le champ l'exécution de ses plans, se donnant peu la peine d'étudier les localités, regrettant seulement qu'un plus vaste théâtre ne fût pas donné à son génie régénérateur. Prenant sa haine contre les gouvernans déchus pour un droit à se saisir d'une portion de leur héritage, se croyant habile du reste parce qu'il avait de l'énergie et qu'il mêlait sans cesse à ses discours les mots de *patriotisme* et de *liberté*, l'ex-journaliste sous-préfet fut un des mille mauvais choix dictés aux ministres d'alors, moins par leur impéritie que par la nécessité de satisfaire tant d'ambitions exigeantes, choix qui d'ailleurs ont leur excuse dans le désordre qui suivit la victoire. Au bout d'un mois tout marchait dans l'arrondissement au gré du nouvel administrateur, c'est-à-dire qu'il avait tout changé, tout bouleversé, et si l'on ne se plaignit pas tout de suite, ce n'étaient pas du moins les sujets de plainte qui manquaient contre lui.

CHAPITRE III.

UN EXEMPLE.

Il y a souvent plus de véritable repentir dans un aveu fait à un ami qui après l'aveu peut vous mépriser, que dans une confession exhalée au pied des autels.

Le R. WILKIE.

A celles-ci il n'avait manqué qu'une mère indulgente qui sût dormir, une amie qui ne fût pas toujours à dire : « Eugénie, où vas-tu ? »

J. J.

FANNY avait enfin quitté la posture suppliante où nous l'avons laissée à la fin du premier volume de cette histoire : elle n'était plus à genoux, les mains jointes; elle s'était jetée au cou de sœur Louise qui,

après l'avoir calmée par ses baisers et ses paroles, la fit asseoir à côté d'elle, et lui demanda de nouveau l'explication de la scène qu'elle avait si à propos interrompue.

En adressant pour la seconde fois cette question à sa protégée, la voix de la religieuse était douce, encourageante, bien plutôt celle d'une amie que celle d'un juge. La fille de Madeleine le comprit, et si déjà elle n'avait pas été résolue à tout dire, ce ton d'indulgence là où, à ses yeux, la sévérité n'aurait été que de la justice, eût seul suffi pour lui arracher une réponse franche et complète.

Ce ne fut pourtant pas sans hésiter maintes fois que la jeune fille put aller jusqu'au bout de son récit. Pour s'accuser, pour se trouver coupable, pour avouer que si elle avait été punie, elle l'avait bien mérité en permettant à son adorateur inconnu de monter avec elle dans sa chambre, pour tout cela les paroles ne lui manquèrent pas; mais quand il fallut en venir à ce qui s'était passé après la déclaration d'amour de l'audacieux jeune homme, à ses projets, à ses tentatives auxquelles elle avait failli céder, d'abord par émotion, ensuite par lassitude, si légèrement qu'elle glissât sur ces détails embarrassans et

cependant nécessaires, encore était-elle forcée d'en parler, et alors elle balbutia, les expressions lui faisaient défaut, elle s'arrêtait à chaque mot; sœur Louise eut besoin de l'aider souvent à terminer sa tâche difficile : néanmoins elle y réussit. Rien ne fut oublié, ni sa terreur, ni sa résistance, ni surtout la sauve-garde inespérée que sa mère lui avait envoyée dans le livre de prières, égide miraculeuse, ajouta la reconnaissante enfant, à laquelle elle devait de n'avoir pas été plus coupable encore; oui, miraculeuse, car c'était bien Dieu qui avait dirigé, au moment fatal, son regard sur la page blanche où étaient tracées les dernières recommandations de Madeleine, comme aussi n'était-ce pas Dieu qui venait, à cette heure inaccoutumée, d'amener sa seconde mère au secours de sa faiblesse?

La petite se tut; sa bienfaitrice savait tout, et pour achever de la rassurer, l'attirant doucement dans ses bras, elle l'embrassa au front, et puis :

— Allons, mon enfant, dit-elle, le mal n'est pas si grand que je l'avais craint d'abord; tu as été curieuse, la curiosité t'a rendue imprudente; mais grâce au ciel ton imprudence n'a pas eu les suites

funestes qu'elle pouvait avoir, et j'espère que le souvenir du danger que tu as couru t'empêchera de t'y exposer désormais.

— Soyez-en certaine, je me repens trop de ce que j'ai fait pour retomber dans la même faute ; j'en ai horreur à présent que je la connais, à présent que je sais....

— Je te crois, Fanny, je te crois ; d'ailleurs, cette faute que tu déplores si amèrement m'appartient plus qu'à toi, c'est à moi de frémir, c'est à moi de me repentir.

— Vous, ma bonne sœur !

— Oui, j'aurais dû te surveiller davantage, ne pas me fier à d'autres pour te garder, j'aurais dû ne pas te quitter sans doute ; et cependant j'avais confiance en toi.... Oh ! ce n'est pas un reproche, ma fille.... je croyais bien faire en te laissant libre et maîtresse de tes actions, je croyais bien faire et peu s'en est fallu que mes bonnes intentions ne causassent ta perte. Pauvre enfant ! Je me suis trompée : mon expérience me disait pourtant qu'une surveillance active et continuelle ne tarde pas à se changer en esclavage aux yeux de celui qui en est l'objet ; que dès l'instant où l'on se croit esclave, on conçoit la pensée de secouer

le joug, et qu'après cela.... O mon Dieu! je le savais mieux que personne, c'était ce que je voulais éviter, et tout en fuyant un péril je suis tombée dans un autre. Fanny, — continua-t-elle, — tu as failli payer cher cette épreuve, tu en es sortie pure et plus forte, car maintenant tu vois le piége et cela me tranquillise pour l'avenir; mais il faut redoubler d'attention et de prudence : moi je tâcherai, si je puis et que cela ne t'ennuie pas, de venir plus souvent.

— Oh! tant mieux!

— De ton côté, si ces idées étranges dont tu me parlais tout à l'heure et qui t'ont si fort troublée depuis quelques jours, si elles te passaient encore par la tête, accours bien vite chercher contre elles un refuge près de moi.

— Je vous le promets, je vous le promets.

— Continue à me faire lire dans ton cœur; souviens-toi qu'il n'y a pas de honte à avoir de mauvaises pensées et qu'il y a du mérite à les avouer pour les chasser; souviens-toi surtout que s'il te prenait envie de m'en cacher quelqu'une, celle-là est dangereuse à coup sûr et que c'est celle-là qu'il faudra m'avouer la première.

— Oui, bonne sœur, j'obéirai.

— Pas d'obéissance, ma fille, pas de contrainte; je ne veux te forcer en rien. Je veux seulement que tu m'aimes, que tu saches que je t'aime, que tu me traites comme une amie : voilà tout. C'est bien.... c'est bien !.... je vois que nous nous entendons.

Fanny, réduite au silence, pressait sur ses lèvres les mains de la religieuse qui, plus émue qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, adressa du fond de l'ame une fervente prière au ciel, lui demandant de prendre pitié de cet ange confié à sa tendresse, offrant en même temps pour obtenir cette grace un grand et cruel sacrifice: « Pourvu qu'il lui soit utile, qu'importe le reste? — pensait-elle. — Je le dois : un exemple à Fanny, pour moi une expiation de plus ! » Animée par cette résolution courageuse, elle reprit un instant après :

— Quant à ce jeune homme, s'il s'offrait à tes regards....

— Il n'osera pas, ma Sœur, il n'osera pas.

—Je n'en sais rien : en tout cas ce ne serait pas la crainte qui le retiendrait; il a prouvé ce soir qu'il est capable de tout; enfin si tu le voyais, s'il te parlait encore....

— Je ne l'écouterais pas, je le fuirais ! — s'écria la jeune fille palpitante d'effroi ; — il voudrait me perdre.

— Oui, te perdre, oui, t'endormir de belles paroles, de promesses trompeuses, t'entraîner dans l'abîme, et puis après la honte, l'abandon, les regrets : tel est le sort ordinaire des infortunées qui n'ont pas comme toi le courage de résister à l'impulsion de leur cœur. Il en est d'autres qui n'ont pas même le cœur pour excuse, et qui cèdent à un appât brillant.... De celles-là, Fanny, je ne t'en dirai rien, parce que ce n'est pas là ce qui serait cause de ta chute, à toi. Mais, vois-tu, tout homme qui vous a fait quitter le sentier du devoir se croit tôt ou tard le droit de vous trahir : vous avez bien trahi la vertu pour lui ! L'exemple du parjure vient de vous ; il est bientôt imité. Ce que je te dis là, mon enfant, ils ne le pensent peut-être pas, il y en a du moins, et cependant presque tous agissent comme s'ils le pensaient. Oh ! sans doute, il y en a qui apportent dans ces liaisons coupables une ame franche et naïve, un cœur dévoué, de l'abnégation même, enfin tout ce qui peut promettre un bonheur durable ; ces promesses, ils font tout ce qu'il leur est possible de faire

pour qu'elles se réalisent; eh bien! il semble qu'une fatalité pèse sur eux, et cette fatalité c'est le châtiment de leur faute. Ou les obstacles s'amoncèlent et empêchent la réparation devant le monde, ou venant trop tard; cette réparation n'est qu'incomplète ou bien encore la punition se trouve reculée, mais elle n'en frappe pas moins pour cela. Alors, et Dieu le permet quoique la raison s'en révolte, alors ce sont les fruits de ces unions réprouvées qui en supportent la peine, ou pour mieux dire qui punissent eux-mêmes les auteurs de leurs jours misérables; ils sont nés du désordre, ils vivront dans le désordre. D'ailleurs comment se croiraient-ils obligés à des devoirs vis-à-vis de parens qui n'ont pas rempli envers eux le devoir le plus sacré? Ainsi toujours, quoi qu'il arrive, quelle que soit la bonne volonté du séducteur, le malheur pour la femme faible, parfois aussi pour le compagnon de sa faute! Et vois, Fanny, combien c'est une horrible destinée que celle-là, puisque le mieux encore est que le malheur soit pour tous deux. Ainsi, l'homme qui dit à une jeune fille : « Ecoutez-moi, vous serez heureuse. A quoi bon Dieu et le monde? notre amour nous suffira. » Cet homme la trompe ou se trompe lui-même; et peu importe, le résultat n'est pas différent.

— Ah ! je frémis quand je pense que moi aussi....

La fille de Madeleine n'acheva pas, mais de nouveau elle serra avec effusion les mains de sœur Louise dans les siennes.

— Tu t'étonnes sans doute, continua celle-ci, que je sache des choses étrangères à ma position ; mais c'est cette position qui m'en a tant appris. J'ai reçu bien des confidences amères au chevet des mourans, l'aveu de bien des fautes, presque toujours les mêmes ; là souvent il m'a fallu soulager l'ame malade avant de soigner la maladie du corps : on s'instruit vite dans ces fonctions-là. Et puis je n'ai pas toujours été sœur de charité....

Plongée dans des réflexions qui pour être pénibles ne laissaient pas d'avoir leur côté consolant, l'ouvrière ne s'aperçut pas du tremblement accusé par la voix de la religieuse lorsqu'elle prononça ces derniers mots et ne troubla point le silence qui les suivit. Le moment du sacrifice était arrivé, mais Louise balançait à l'accomplir, et ce qui surtout accroissait son trouble et son hésitation, c'était la peur que sa fille adoptive ne l'aimât peut-être plus autant après qu'elle l'aurait entendue. — Nous croyons l'avoir dit plus

haut, l'heure était déjà avancée : cette considération, jointe à cette autre qu'il était nécessaire de frapper un grand coup sur l'esprit de sa protégée, qu'elle se rendit enfin maîtresse de la crainte qui l'oppressait ; prête à commencer, elle murmura tout bas :

— Mon Dieu, donnez-moi du courage !

— Eh bien ! ma sœur, vous disiez.... s'écria Fanny rappelée à elle-même par les sons confus qui avaient glissé jusqu'à son oreille.

— Je disais que je n'ai pas toujours été sœur de charité, que si je n'ai pas été jolie comme tu l'es, comme toi j'ai eu seize ans. A cet âge, les tentations sont fortes, l'ignorance est grande, la pente vers le mal bien facile, bien fleurie, d'autant plus facile qu'on ne peut croire que le mal soit là où n'apparaît que le plaisir doux et enivrant, un plaisir donné par le cœur. Rien de terrible à passer, mon enfant, comme ces trois ou quatre années dans lesquels tu viens d'entrer, parce qu'elle influe sur le reste de l'existence. Et ce qu'il y a de triste, c'est quand le besoin se fait le plus sentir d'avoir du courage et de réfléchir, que la jeunesse nous livre presque sans défense à la séduction ; c'est lorsqu'il ne serait pas trop d'une longue expérience, que l'entraînement et l'abandon de l'âge nous conduisent

jusqu'à l'abîme les yeux fermés, le sourire à la bouche et la joie dans l'ame. Oh! je sais tout cela; je le sais, non-seulement par les autres, mais pour l'avoir éprouvé moi-même.

— Comment, ma bonne amie!

— Oui, cher ange, oui. Tiens, quoiqu'il m'en coûte, car je risque beaucoup à te raconter, à toi, l'histoire de mes jeunes années, je veux que cette leçon soit complète et qu'ayant échappé au péril tu apprennes ce que l'on souffre quand on y succombe.

— Ah! mon Dieu! vous m'effrayez: est-ce que vous?....

— Voyons, remets-toi; il me faut du calme pour rappeler tous ces souvenirs que je me suis si souvent efforcée d'oublier, du courage pour les faire revivre. Pour acquérir ce calme et cette force sur moi-même, sache-le bien, Fanny, j'ai besoin de toute l'amitié que je te porte, de l'intérêt de ton avenir qui parle plus haut maintenant que ma répugnance et mon propre intérêt. Qui sait à quoi je me dévoue, qui sait ce que tu vas penser de moi?

La jeune fille allait répondre par de nouvelles et sincères assurances de respect et de tendresse; Louise le

devina plutôt qu'elle ne s'en aperçut ; d'une main elle lui ferma la bouche.

— Ecoute-moi donc, poursuivit-elle... ne m'interromps pas.

« A cet âge où tant de dangers nous environnent, où nous sommes nos ennemis les plus acharnés, heureuse la jeune fille qui a pour soutien, pour confidente, sa mère ! une mère indulgente et vigilante à la fois ; une mère qui lise avant elle dans son cœur les pensées qui ne sont plus de l'enfance, les premiers troubles qui l'agitent, mais qui se garde bien de l'effrayer des suites de ce trouble, de ces pensées ; une mère adroite et bonne qui provoque la confiance, dont l'austérité mal entendue ne repousse pas les révélations salutaires, qui n'use de son pouvoir que pour rassurer, raffermir les bonnes inclinations que son amour a fait éclore dans cette âme candide, qui ne soit ni despote ni trop facile ; une mère, en un mot, véritable amie de son enfant ! Sans doute il en est d'assez aveugles pour méconnaître un pareil trésor, il en est qui, abandonnées du ciel, courent à leur ruine avec tous les moyens possibles de salut ; mais aussi combien de sauvées par un regard, par un mot de cet ange gar-

dien! Combien, prêtes à tomber, se sont relevées parce qu'une mère sut à propos leur tendre une main secourable! Pour moi, je n'eus pas ce bonheur; à dix ans je perdis mon père: il était bon, lui!

» Ma mère, à moi, Fanny, n'était pas de celles dont je viens de tracer le portrait : d'une vertu sévère, et sans pitié pour les faiblesses des autres comme pour les siennes, si tant était qu'elle crût en avoir, jamais à la vue d'un malheureux, à la nouvelle d'une infortune publique ou privée, elle ne se laissait aller à ces mouvemens si naturels de compassion que les plus indifférens même ne peuvent réprimer; jamais je ne la trouvai pour moi expansive et tendre; jamais une caresse ne me vint d'elle. Probablement il y avait de l'orgueil dans cette insensibilité : ayant la conscience de sa supériorité sur tous, elle ne jugeait personne digne de son attention, encore moins de son intérêt. Infaillible ou se croyant telle, et seule ou presque seule de son espèce, si elle n'avait pas rompu entièrement avec le monde, du moins ses liaisons étaient-elles restreintes dans un cercle extrêmement borné. Dans les réunions très-rares où elle me conduisait chez quelques-uns de nos voisins, elle parlait peu, toujours pour blâmer ou pour conseiller; hautaine d'ailleurs et n'atta-

chant, à ce qu'il semblait, aucun prix à ce qu'on suivît ou non ses avis, elle avait l'air de dire à ceux qui les lui demandaient : « Ceci est mieux ; arrangez-vous : peu m'importe. »

« Qu'elle fût ainsi avec les autres, cela ne faisait que m'étonner ; mais qu'elle gardât avec moi la même réserve, le même ton sec et froid, j'en étais triste. Dans les commencemens, lorsque toute petite je me trouvai seule avec elle, il me prit souvent des accès de désespoir, accoutumée que j'étais à l'affection, aux baisers, aux preuves sans cesse répétées de l'amour de mon père ; maintes fois, plus tard, à ce souvenir que la comparaison me rendait plus doux encore, je sentais des larmes involontaires couler de mes yeux, mais il fallait les cacher sous peine d'une rude semonce et je les cachais. Forcée de renfermer les pensées même les plus innocentes, car j'ignorais si ma mère devait s'en fâcher ou en être satisfaite puisque je n'avais jamais rien vu lui faire plaisir, j'apprenais ainsi, sans le savoir, la dissimulation. Enfin, à l'aide du temps et de la réflexion, comprenant que ma mère ne vivait qu'en elle et que pour elle, je l'imitai par degrés, presque malgré moi : ma tendresse froissée ne chercha plus à se faire entendre, et je résolus, puisqu'on

ne voulait rien de moi, ni amour, ni confiance, de ne rien donner, de tout garder au fond de mon cœur pour quelqu'un qui saurait mieux me connaître et m'apprécier.

« Malgré moi, ai-je dit, oui, je luttai contre cet éloignement que j'éprouvais pour ma mère; long-temps je m'efforçai de me rapprocher d'elle : une voix intérieure me disait que c'était mon devoir. Long-temps, bien long-temps, je tentai d'amollir ce cœur fermé pour moi, et que, dans mon ignorante simplicité, je croyais m'être fermé par ma faute : j'étais mal reçue, sans me rebuter je revenais à la charge; repoussée encore, j'essayais de nouveau; j'usai de tous les moyens, j'employai toutes les ressources d'une affection ingénieuse. Que te dirai-je? Tout fut inutile. Alors, du moment que l'espérance de réussir me fut enlevée, une barrière vint se placer entre ma mère et moi, une barrière qu'elle seule pourrait renverser : elle n'avait qu'à le vouloir, mais je me promis bien de ne plus faire un pas pour la franchir. J'eus tort sans doute : on ne doit pas se lasser si vite dans une telle entreprise; j'aurais dû persister; je m'y prenais mal aussi peut-être. Peut-être aurais-je fini par triompher, à force de soins et

de persévérance. Mais, mon Dieu! pouvais-je aller plus loin? J'étais glacée par une idée désespérante qu'il me fut impossible de bannir de mon esprit : il me semblait que ma mère me gardait près d'elle, moi sa fille, comme une étrangère, uniquement parce que la nature lui en imposait l'obligation. Depuis, et maintenant encore quand j'y pense, je me suis accusée, je m'accuse d'une erreur funeste, mais dans ce temps-là, elle ne fit jamais rien pour la détruire. Je demandais si peu cependant pour croire à son amour, pour en être heureuse, pour lui rendre et lui prouver le mien! je te l'ai dit, si peu que ce fût, je ne l'obtins pas.

« Ce défaut de sensibilité chez ma mère avait sa source dans un sentiment étrange à n'en considérer que le résultat : elle était dévote, mais dévote à l'excès, il faut en convenir, puisque là où elle eût dû puiser une nouvelle tendresse pour son enfant, elle n'avait fait que dessécher son cœur et le dépouiller de cet amour que les plus indignes d'en savourer la douceur conservent elles-mêmes et caressent au plus fort de leurs désordres. Qui sait? elle y voyait peut-être une faiblesse dont il lui paraissait méritoire de se corriger. Soit piété vraie, soit aussi qu'il y eût du

profit à la dévotion, ce que je ne puis m'empêcher de croire : je te dirai tout à l'heure pourquoi.... Quel que fût enfin le motif de sa conduite, toujours est-il que ne manquant pas un office, un sermon, elle passait toutes ses journées dans les églises, tout son temps était employé en pratiques de dévotion; à peine même prenait-elle celui de vaquer aux soins de notre ménage, de préparer avec moi nos modestes repas. Pour moi comme pour elle ne concevant de bonheur possible que dans l'accomplissement des devoirs religieux, elle exigeait que je la suivisse partout, que je fusse sans cesse à côté d'elle, que j'assistasse avec elle à toutes les cérémonies ; s'occupant très-peu de moi du reste, si ce n'était pour me recommander de baisser les yeux et de suivre les oraisons, mais ne me perdant pas de vue un instant : elle me savait là, c'était assez. Et le soir, pour finir dignement un jour si bien rempli, elle ouvrait un livre saint dont elle lisait ou me faisait lire quelques pages : c'étaient là nos occupations, notre vie.

« Mon père, qui occupait je ne sais plus où un mince emploi, ne nous avait rien laissé en mourant qu'une chétive pension insuffisante à nos besoins ; ma mère de son côté ne travaillait pas, ne me fai-

sait point apprendre à travailler ; nous étions pauvres, et cependant les privations qu'amène la pauvreté nous étaient inconnues ; il y a mieux, une sorte d'aisance nous entourait. D'où venait cette aisance? M'étant une fois posé cette question avec la ferme résolution de la résoudre, je ne tardai pas à trouver la réponse. Nous recevions quelques visites, des ecclésiastiques, des dames dévotes qui paraissaient beaucoup aimer et respecter ma mère et qui ne sortaient jamais de chez nous sans y laisser des preuves de leur attachement ; ma mère remerciait, le bienfaiteur ou la bienfaitrice s'en allait en promettant davantage pour l'avenir, et cet avenir n'était pas éloigné. Par là j'appris aussi que de hauts personnages s'intéressaient à nous. A quel titre? sans doute pour nous récompenser de notre assiduité aux offices divins : pour ma part je ne pouvais m'expliquer autrement tant de générosité. Sans trop savoir le motif de ma répugnance, je me sentais humiliée de ces secours ainsi mérités, et cela contribua, je n'en doute pas, à me faire prendre en aversion l'existence que je menais forcément : si le caractère naturellement fier et peu souple que je tenais de mon père, se pliait avec difficulté aux exigences maternelles, mon amour-propre d'en-

fant aussi se révoltait à l'idée que nous vivions d'aumônes. Ajoute à cela que les années, loin de rendre ma mère plus bienveillante, plus affectueuse à mon égard, semblaient au contraire ajouter, si c'était possible, à la sévérité de son indifférence. Plus nous allions, plus l'obéissance me pesait.

« Au milieu de cette solitude que je supportais avec impatience, pour me distraire de ces continuelles dévotions qui ne me plaisaient guère, j'en conviens, une seule consolation venait à mon secours, bien douce il est vrai, mais dont je ne connaissais pas alors tout le prix. Dans la maison que nous habitions demeurait une jeune fille de mon âge; auprès d'elle seulement je trouvais de l'amitié comme il m'en fallait, en elle un cœur qui répondait au mien; elle m'écoutait, me plaignait, m'exhortait à la résignation, et quoique ses exhortations ne portassent pas les fruits qu'elle en attendait, je l'aimais parce qu'elle était bonne, parce qu'avec elle je pouvais parler et pleurer en liberté. Cette amie, Fanny, c'était Madeleine, c'était ta mère. Seule de mes camarades d'enfance, elle avait plu à ma mère qui, les unes après les autres, les avait toutes éloignées : c'est que Madeleine apportait tant d'attention aux pieuses lectures!

Aussi pouvais-je la voir quelquefois, lui confier mes chagrins, et je ne me faisais pas prier pour profiter de la permission.

« Élevée tout autrement que je ne l'avais été, Madeleine était déjà capable d'adoucir par son travail la misère de ses parens, et, autant qu'elle le pouvait, elle n'épargnait ni zèle ni fatigues pour y parvenir. Souvent, je la voyais livrée sans relâche à des occupations pénibles; mais je me gardais bien de m'apitoyer sur son sort : je la savais si contente de ce qu'elle faisait. Bien plus, je l'enviais, car elle gagnait de quoi vivre, tandis que moi, c'était à la charité des autres qu'il me fallait avoir recours; car, tout en remplissant sa tâche elle était libre, puisqu'elle n'était soumise qu'à sa volonté, et moi au sein de l'oisiveté je portais des chaînes. Oh! oui, souvent, et elle souriait à mes paroles, je lui disais que je voudrais être à sa place, que je changerais avec joie ma destinée pour la sienne; elle me traitait de folle. Je disais vrai pourtant : j'aurais mille fois préféré ses journées si pleines, ses nuits sans sommeil aux heures vides qui m'accablaient de leur monotonie, sa plus rude besogne à ma paresse inutile, son indigence honorable à ma honteuse aisance. Il me sem-

blait beau de n'être à charge à personne, de combattre la pauvreté, de souffrir, mais du moins de ne devoir rien qu'à soi-même. Sur ce point, je n'ai pas changé de manière de penser.

« L'étrange fanatisme de ma mère, car je ne sais quel autre nom donner à sa piété exagérée, lui présentait sans doute les choses sous un aspect différent : trop détachée des biens du monde pour consacrer à en acquérir ce qui était nécessaire à nos besoins un temps mieux employé ailleurs, elle restait inactive, se fiant à la Providence, comme si la première condition imposée par le ciel à l'homme n'était pas le travail. Par bonheur, la Providence ne lui faisait pas défaut : je dis heureusement pour elle et non pour moi, car peut-être, plus occupée je n'aurais pas laissé aussi facilement pénétrer jusqu'à mon cœur les mauvaises pensées qui plus tard me tourmentèrent l'esprit. Enfin, heureuse à sa manière, elle voulait me faire partager ce bonheur tranquille qui arrivait à jour fixe, sans peine, sans inquiétude, après lequel on n'avait pas besoin de courir, qui venait la trouver comme à son commandement ; de là ma dévotion forcée, de là mon ennui, de là ce joug que je repoussais de toutes mes forces, long-temps avant de concevoir l'envie de

le secouer. Mais j'étais esclave et ce qu'il y avait de pire, je savais l'être : la pensée de la délivrance ne pouvait tarder à germer dans ma tête. Elle vint indistincte, confuse d'abord, sans objet, comme une inspiration que dans mon imprudence j'accueillis avec transport : j'y voyais mon salut ; depuis je l'ai reconnu à mes dépens : c'était une inspiration fatale.

« Cet état de gêne ne pouvait durer long-temps : je soupirais, je pleurais sans cause ; mon caractère s'en ressentait, plus d'une fois ma mère eut à réprimer mes accès de mauvaise humeur ; elle le fit avec colère : ce n'était pas le moyen de me ramener. Plus indignée encore et plus maussade après ses remontrances, je me renfermais dans un silence absolu que du reste elle ne se donnait pas la peine de troubler. Ce silence, qui refoulait au fond de mon ame les pensées qui me livraient un combat opiniâtre, n'avait qu'un résultat : d'envenimer et d'aigrir ma blessure, de dénaturer à mes yeux jusqu'à l'amitié de Madeleine, ces conseils que me prodiguait sa raison affectueuse, jusqu'à ces douces consolations elles-mêmes que cependant je ne me lassais pas d'aller chercher auprès d'elle et que sa générosité ne me refusait jamais. Et dire que ma mère ne voyait rien, penser

qu'elle aurait dû me deviner, et que loin de là elle détournait les yeux! Je ne l'accuse pas pourtant : elle croyait avoir assez fait sans doute pour me prémunir contre tout danger; non, je ne l'accuse pas, car, si j'oubliai mes devoirs, elle n'en fut pas la cause, et si elle aida à cet oubli, je ne devais pas partager sa sécurité, moi qui sentais l'abîme ouvert devant moi, avertie que j'étais alors par cet instinct que le ciel a placé en nous, et qui ne trompe pas. — Tout ce que je viens de te dire de ma mère, Fanny, ne tend pas à ma justification, et je ne m'y suis si longuement arrêté que parce que c'est une partie de mon histoire. Et puis, au risque de t'ennuyer, j'ai voulu te montrer quel trésor c'est qu'une bonne mère pour sa fille. N'est-ce pas, mon enfant, que si tu acquiers un jour ce titre, tu sauras remplir les devoirs sacrés qu'il impose; n'est-ce pas que tu veilleras avec crainte, avec douceur, avec une tendresse vigilante sur les faibles créatures que Dieu t'aura confiées, non pour les réduire à l'obéissance mais pour les guider, non pour être leur maître inflexible mais leur amie indulgente; n'est-ce pas, enfin, que tu seras bonne mère, car ces deux mots contiennent tout?

— Si cela m'arrive, — répondit l'ouvrière d'une voix dont le tremblement accusait un naïf embarras, — si cela m'arrive jamais, j'imiterai celle dont vous parliez tout-à-l'heure, celle que j'ai perdue et qui veille sur moi de là-haut. Oui, je tâcherai de l'imiter....

— C'est bien, Fanny, je n'en demande pas davantage.

Et, comme pour combattre l'émotion qui la gagnait, sœur Louise se leva, fit deux ou trois tours dans la chambre, puis elle vint se rasseoir, coupa machinalement la mèche de la chandelle qui ne répandait plus qu'une clarté voisine des ténèbres, et reprit ainsi :

« Depuis quelques mois j'avais donc seize ans. Jusqu'alors je ne m'étais point interrogée sur l'avenir que me destinait ma mère ; tout entière à l'ennui du présent, mes craintes, mes chagrins n'allaient pas au-delà, ou, pour mieux dire, je ne regardais devant moi qu'avec l'espoir de briser mes chaînes. Comment ? Je l'ignorais. Ma mère non plus ne m'avait jamais fait part de ses desseins à cet égard, et de mon côté, quand bien même l'idée m'en serait venue, je me

serais bien donnée de garde de lui adresser là-dessus la moindre question. Mais comme je réfléchissais beaucoup ne pouvant parler, quand je me vis jeune fille, quand je vis ma mère vieille, quand je songeai que je pouvais la perdre et avec elle tout moyen d'existence, alors j'envisageai mon sort avec effroi. Ce n'était pas certes l'aisance obtenue à des titres qui me semblaient honteux que j'aurais regrettée: si j'avais été la maîtresse, je n'en aurais pas voulu; mais quelle ressource me resterait pour vivre? Je ne savais rien. Pourquoi, dans une situation aussi précaire que la nôtre, ne m'avait-on pas fait apprendre un état, un métier? Lire, écrire, voilà tous mes talens, et ce n'était pas avec eux que je pourrais me tirer d'affaire. Incapable de gagner mon pain de chaque jour, que deviendrais-je, à quoi donc pensait ma mère, sur quoi comptait-elle? Je m'y perdais, l'inquiétude me dévorait, et, intimidée, je n'osais ouvrir la bouche.

» Un soir l'un de mes protecteurs, le curé de notre paroisse, vint nous rendre visite; comme à mon ordinaire je ne prêtais qu'une faible attention à ce qu'ils se disaient ma mère et lui, lorsque je fus ramenée malgré moi à écouter leur entretien. Certains mots y revenaient à chaque instant; ces mots il me sembla

que c'était à moi qu'ils s'adressaient, tant je trouvais affectés et cette répétition continuelle et le ton dont ils étaient prononcés. La conversation roulait sur les épreuves, sur les tourmens qui attendent les jeunes personnes dans le monde où tant d'intérêts différens les détournent de la bonne route, tandis qu'elles ont un si facile moyen d'être heureuses, non-seulement ici-bas, mais aussi dans l'autre vie : ce moyen n'existe-t-il pas dans la solitude, dans la prière, dans une existence toute vouée au service de Dieu? Les deux interlocuteurs ne tarissaient pas dans leurs affreux tableaux de la première de ces destinées, non plus qu'en doux éloges sur la seconde. Pour moi je tremblais sans savoir pourquoi. A la fin, ils me demandèrent mon avis; je ne me souviens plus de ma réponse; tout ce que je me rappelle, c'est qu'en l'entendant ma mère me lança un regard dédaigneux qu'elle était sur le point de m'accabler de tout le poids de son mépris, lorsque le bon curé l'arrêta; il la calma en lui conseillant sans doute la patience comme la meilleure voie pour arriver au but, car je n'entendis pas, troublée ainsi que je l'étais, ce qu'il lui dit à l'oreille ; j'en avais bien assez entendu. D'ailleurs je n'avais pas besoin de surprendre la confidence, je devinais ce qu'on

voulait faire de moi : un serrement de cœur me l'avait appris ; j'en étais plus qu'à moitié certaine.

» J'ai eu beau, Fanny, retarder l'aveu pénible que j'ai entrepris de te faire sans détour, il faut que j'y arrive, il le faut pour toi. Si j'ai reculé devant cet aveu, c'est que la tâche est rude et cruelle, c'est que mon pauvre cœur n'aurait eu ni la force ni le pouvoir de l'aborder sur-le-champ. Maintenant je me suis préparée ; m'y voici enfin.

» Madeleine n'avait pas toute mon amitié : un jeune homme.... — A ces mots l'ouvrière sentit la religieuse tressaillir sur sa chaise. — Un jeune homme, plus âgé que moi de deux ans.... Je l'aimais, et il le méritait, car il m'aimait bien aussi.... Nous nous connaissions dès l'enfance, et, à l'époque dont je te parle, notre amitié.... je veux dire que ce n'était plus de l'amitié que nous avions l'un pour l'autre....

» Lui aussi il était pauvre, trop pauvre même pour payer les frais d'apprentissage d'un métier ; séduits par les offres de ma mère qui, en promettant de le servir, croyait faire une bonne œuvre, ses parens consentirent à le laisser entrer dans un séminaire : sans compter que là il ne leur coûterait rien, ils espéraient

qu'un jour il serait le soutien de leur vieillesse sans lui malheureuse. C'était pour la religion qu'elle travaillait : ma mère mit un empressement extraordinaire à demander, à obtenir une place pour son protégé, qui se serait bien passé de cet excès de zèle; il obéissait à contre cœur, par un motif louable cependant, pour soulager la misère de sa famille. Tandis qu'il m'expliquait, seul à seul avec moi, le secret de sa conduite, de grosses larmes roulaient le long de ses joues; il les essuyait et reprenait courage, puis il me saisissait les mains, me regardait silencieusement et pleurait de nouveau. Malgré mes efforts je faisais comme lui. Il partit : tout le monde était triste excepté ma mère; elle pensait au ciel sans doute à ce moment-là. Nous ne devions plus nous revoir que de loin en loin durant le temps de ses études, et, ce temps passé, jamais peut-être : qui savait où il serait envoyé? En lui disant adieu je me sentais mourir; il me semblait que j'allais tout perdre; j'aurais tout donné pour le retenir. Je n'osai pas l'embrasser : il partit.

» Je le plaignais, et mon amour, car c'était bien de l'amour, puisait de nouvelles forces dans cette compassion; je le plaignais d'autant plus qu'il y avait une grande ressemblance dans nos destinées, que le

même motif nous conduisait tous les deux à la même infortune : la pauvreté le faisait prêtre comme moi un jour elle devait me jeter dans un couvent.

» Oui, religieuse, ma mère le voulait, elle me l'avait déclaré. Cette perspective était loin de me plaire; je ne me sentais appelée à cet état d'abnégation et de solitude ni par caractère ni par goût : de bien autres idées me passaient par la tête. Effrayée d'abord d'un ordre qu'une vocation toute contraire me semblait devoir m'empêcher de suivre, j'eus le courage de présenter à ma mère quelques observations ; elles furent mal reçues, comme je m'y attendais ; alors je me tus, dévorant mes larmes et mon désespoir, et bientôt après j'étais consolée. Trop jeune pour entrer dans une communauté, j'avais du temps devant moi. Mon malheur se trouvait éloigné ; je croyais qu'il n'arriverait jamais, je me le promis du moins. Je me promis, sans trop comprendre à quoi m'engageait cette promesse, de saisir la première occasion qui se présenterait de sortir d'esclavage. Pour commencer, à présent que je connaissais les projets de ma mère et de notre curé, je feignis avec eux : pas un mot de moi n'éveilla leurs soupçons ; ils me virent calme, résignée, presque contente ; c'était là tout ce que je pouvais.

»Et cependant il y avait des instans où, ne pensant plus à l'ami perdu pour moi, où, considérant les choses de sang-froid, je regrettais de n'avoir pas d'inclination pour la vie religieuse, où je me disais que là peut-être était le mieux pour moi, des instans où je sentais que si ma mère, au lieu de me dicter des ordres, s'adressait à mon cœur, elle me ferait consentir à tout; mais elle ne retranchait rien de la sécheresse de ses manières et de ses paroles, et moi à mon tour me repliant sur moi-même, je retrouvais en mon ame le souvenir qui mettait un obstacle entre Dieu et moi. Alors de nouveau la résistance me paraissait un droit, tout moyen de délivrance une planche de salut que je ne laisserais pas échapper. Durant ces combats, ces alternatives de raison et de révolte intérieure, des mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans ma position : seulement je souffrais toujours.

» Je ne souffrais pas seule, je le sus bientôt. Malgré sa tendresse pour ses parens, malgré ses prières au ciel pour fortifier son dévoûment, *il* n'avait pu supporter notre séparation. Il revint dans sa famille, malade et malheureux. Il me raconta ses chagrins, ses angoisses de ne pouvoir offrir à Dieu un cœur qu'il m'avait donné. Moi aussi je lui fis part du sort qui

m'attendait : cette nouvelle le bouleversa, et loin de l'abattre, lui inspira une singulière énergie. Nous jurâmes, égarés et aveugles que nous étions, de briser les liens dont on voulait nous charger en dépit de notre volonté; n'écoutant que le sentiment qui nous dominait, nous jurâmes de tenter toutes les chances plutôt que de nous laisser séparer encore. — Pendant ces jours que je me rappelle comme s'ils n'étaient passés que d'hier, je brûlais, je ne me connaissais plus; des pensées cruelles et douces à la fois me charmaient et me torturaient : pensées décevantes et dangereuses, dangereuses et décevantes surtout parce que je n'avais pas le travail pour me distraire.

» L'époque approchait où, la guérison venue, *il* devait retourner au séminaire. Que faire? que devenir? Nous perdîmes la tête : un projet désespéré s'offrit à notre esprit et nous l'adoptâmes. Sans rien calculer, sans rien prévoir, sans nous arrêter à une autre considération que celle du temps qui pressait, nous prîmes la fuite, nous quittâmes, lui ses parens, moi ma mère. Comment je pus échapper à la vigilance qui me surveillait, peu importe : la route est toujours facile qui conduit à mal faire. Mais ce n'était pas assez de fuir; bientôt nous avions tout oublié : j'étais coupable!...»

Ici la sœur de charité s'interrompit : soit remords, soit émotion, soit émotion et remords tout ensemble, la voix lui manqua ; elle cacha sa tête dans ses mains et demeura accablée pendant quelques minutes. Sa protégée respecta sa douleur, attendrie elle-même et plus surprise encore de ce qu'elle venait d'entendre.

— Vous coupable ! — se hasarda-t-elle à dire cependant ; — vous ! C'est impossible.

— C'est vrai, c'est vrai ! — s'écria Louise, — oui, coupable autant qu'on peut l'être, et qui plus est, heureuse de ma faute, heureuse, Fanny, je l'avoue, dussé-je par cet aveu perdre ton amitié, m'exposer à ton mépris peut-être....

— Ah ! pouvez-vous le penser, ma sœur ? Moi qui ce soir, sans le petit livre de prières, sans vous, allais.... Oh ! non, je vous aime, je vous respecte, je vous aime bien davantage maintenant, car vous avez été malheureuse.

— Merci, merci, mon enfant ; cette assurance adoucit l'amertume de mes souvenirs.... Avant de le suivre pourtant, — je ne sais si cela doit me servir de justification, — mais avant d'abandonner ma mère, j'avais cherché auprès d'elle un refuge contre ma faiblesse. Dans un de ces momens où le crime que j'allais

commettre se dressait devant moi avec toute son horreur et ses terribles conséquences, dans un éclair de raison, sentant qu'un appui m'était nécessaire, j'avais eu recours à mon appui naturel, je m'étais adressé à son cœur, je l'avais implorée, je m'étais jetée à ses pieds, la suppliant d'avoir pitié de mes terreurs, de ne pas me forcer à devenir religieuse. Eh bien! elle fut inexorable, insensible, sans colère comme sans tendresse. Je croyais retrouver ma mère, mon maître me répondit. Je n'avais plus d'espoir, et ce fut alors que, livrée à moi-même, ne prenant conseil que de moi.... car en demander à Madeleine je ne l'osai pas, et quand je m'y décidai il était trop tard. Je ne pourrais dire si l'amour maternel m'eût sauvée, mais il me semble que si ma mère eût voulu.... Oh! non, non, — reprit-elle avec force en tombant tout à coup à genoux, — non, ce n'est pas elle que je dois accuser! Pardonnez-moi, mon Dieu, de rejeter sur un autre l'iniquité de ma conduite! Moi seule ai failli, moi seule dois porter la peine de ma chute, oui, moi seule; mon aveuglement n'était pas si complet que je ne pusse voir à quelque distance dans l'avenir; la passion ne remplissait pas si bien mon cœur qu'il n'y eût place en même temps pour l'effroi. Prête à tomber, une

voix, celle de ma conscience, me criait de m'arrêter, de ne pas faire un pas de plus; sur le point d'entrer dans le mauvais chemin, je sentais que j'étais coupable.... Non, non, je ne saurais prétexter une erreur des sens, un accès de folie, sans ajouter le mensonge à ma faute : j'ai tout vu, tout compris; penchée au bord du précipice, j'ai pu en mesurer la profondeur, et je m'y suis précipitée. C'est de l'orgueil, mon Dieu, c'est un vieux reste du méchant esprit qui revient encore et qui me fait inventer une excuse à mon humiliation. Pardonnez-moi, pardonnez-moi! »

Fanny, douloureusement affectée de l'exaltation où elle voyait son amie, n'osait prononcer une parole, et la Sœur, après avoir exhalé tout haut son repentir, continua de prier à voix basse. Ce recueillement toutefois ne fut pas de longue durée : elle revint se placer auprès de l'ouvrière. Mais alors celle-ci :

— Assez, bonne Louise, dit-elle, assez; je le vois, ce récit vous agite, vous fait mal. Restons-en là, je vous prie; ce que j'en sais, ce que j'ai vu, suffit pour la leçon que vous vouliez me donner. Je vous réponds que j'en profiterai. — Et comme la religieuse témoignait une sorte d'impatience à ces mots,

elle ajouta : — Ou bien, si vous m'en croyez, vous remettrez la fin de votre histoire à demain.

— Non pas, ma fille, non pas, il faut que je boive le calice jusqu'à la lie : c'est une punition que je me suis infligée; d'ailleurs, je suis calme à présent, et j'aurai bientôt fini....

« Notre bonheur des premiers jours fut profond, sans trouble, sans arrière-pensée ; il dérobait tout à nos regards fascinés. Cachés au monde, ne vivant que pour nous-mêmes, nous n'avions pas un désir qui ne fût chez l'un pour la joie de l'autre. Mais ce bonheur était criminel : il ne pouvait exister longtemps.

« Peu à peu nos minces ressources s'épuisèrent, il fallut en chercher d'autres; nous n'en trouvâmes pas, nous ne pouvions pas en trouver : les moyens de suffire à nos besoins nous manquaient à tous les deux; lui, il avait des bras et du courage, rien de plus, mais à quoi les employer? Moi je n'avais que du courage, et je ne savais rien faire. Ah! comme j'aurais alors voulu connaître un de ces métiers qui font vivre, si chétifs qu'en soient les bénéfices! Combien j'aurais trouvé de délices à entre-

prendre le travail le plus grossier, le plus rebutant! Mais dans mon ignorance absolue, à quel travail demander du pain? Nous essayâmes cependant, et grâce à des nuits passées, grâce à une activité que nulle fatigue ne pouvait ralentir, nous parvîmnes à gagner de quoi traîner quelques jours encore. Après quoi, nos forces ne pouvant supporter les privations, et l'ouvrage nous ayant fait défaut, la misère arriva, la misère avec la maladie, avec la faim!

« Oh! je ne l'oublierai jamais, quoi que je fasse pour y parvenir, non, je ne puis oublier ces journées d'angoisses où, luttant de générosité, nous voulions tout souffrir pour alléger la souffrance l'un de l'autre, où nos cœurs trouvaient encore des élans d'amour et de tendresse sublime pour nous épargner le spectacle d'une douleur, où nos lèvres souriaient alors qu'un long jeûne tordait nos entrailles. Le malheureux! je l'ai vu, je m'en souviendrai toujours, je l'ai vu se roulant sur notre misérable couche, en proie au désespoir le plus affreux, employant ce qui lui restait de voix à m'appeler des noms les plus doux, et moi qui subissais les mêmes tortures, je voulais le calmer, le consoler, lui rendre l'espérance, car il s'accusait, lui, du sort qu'il m'avait fait par-

tager, il s'accusait d'être homme et de ne pouvoir me nourrir. Ah ! jamais il n'entendit une parole, jamais il ne lut sur mon visage une expression de regret. Seulement il vint un jour où, moi aussi, m'accusant de le rendre si malheureux et ne trouvant aucun sacrifice au-dessus de moi pourvu qu'il pût me placer au niveau de son dévouement, j'eus l'idée d'aller implorer pour lui la pitié des passans. Il devina que je voulais sortir sans comprendre le motif qui me guidait, ou peut-être craignit-il mon abandon, et il me retint de sa main défaillante, moins que par un cri douloureux sorti avec effort de sa poitrine ; je restai, sans toutefois renoncer à mon projet. Pour le mettre à exécution, j'attendis son sommeil ou, pour mieux dire, l'anéantissement total des facultés qui lui en tenait lieu. Que pouvais-je faire de plus ? Le soir, la figure voilée, je mendiais et nous vivions d'aumônes. Je n'étais plus si fière, comme tu le vois.

« On s'était mis à notre recherche, et en dépit de nos soins à cacher nos moindres démarches, malgré le mystère qui nous entourait, on ne tarda pas à découvrir notre retraite. Mieux conseillée cette fois, ma mère n'eut point recours à la rigueur pour me

ramener près d'elle ; après m'avoir maudite, elle était décidée à m'abandonner à mon malheureux sort, mais l'un de ses protecteurs lui fit comprendre que tôt ou tard je lui reviendrais et qu'alors elle devait me recevoir avec bonté, dans la crainte du scandale et du bruit ; elle se rendit à cette considération, elle attendit sans essayer de me voir, le moment du repentir. Je sus tout cela plus tard. Du reste, ma mère avait raison : sa vue n'aurait eu pour résultat que de m'exaspérer encore, et qui sait? de m'inspirer quelque résolution funeste.

« Avertie sans doute de notre situation par ceux qu'elle avait chargés de nous épier, elle dut triompher en apprenant que nous étions privés de tout, et que si le repentir ne me venait pas, la nécessité finirait par nous dompter. Elle se trompait pourtant : plutôt que de nous séparer, nous avions résolu de mourir. On ne nous laissa pas accomplir notre projet; lorsque nos parens arrivèrent, ils nous trouvèrent mourans de faim. Loin de regarder cette intervention comme un bonheur, nous résistions encore ; mais nos cœurs seuls conservaient de la force, nos facultés physiques étaient anéanties, et grace à cette faiblesse, nous fûmes sauvés... Sauvés ! quand nous implorions

la même fin à nos misères, quand nous ne demandions qu'à mourir ensemble : Dieu ne le voulut pas. On nous entraîna. Presque insensibles et comprenant à peine ce qu'on allait faire de nous, nous obéimes machinalement, et ce ne fut qu'en recouvrant avec la santé le triste pouvoir de réfléchir que nous sentîmes que désormais tout était fini pour nous.

« Du reste ma mère ne me le laissa pas longtemps ignorer. Dès que je fus en état de l'entendre, elle me signifia que toutes nos espérances étaient vaines, que toutes nos tentatives seraient inutiles, qu'on y avait mis bon ordre. Elle ne s'expliqua pas davantage pour le moment, et pourtant je devinai tout..... Ainsi je restai après ma faute avec des regrets, j'étais abandonnée saus pouvoir accuser personne de cet abandon, mes larmes qui coulaient, c'était sur moi que je les répandais et non sur la perfidie d'un autre; sa trahison, à *lui*, était involontaire: les circonstances lui en avaient fait une loi. Se soumettant aux prières de sa famille, il n'avait pu résister, il avait consenti.... Je ne lui en voulais pas, je ne pouvais pas lui en vouloir, et je me voyais contrainte d'accepter notre séparation comme la juste punition de notre égarement. Ainsi, malgré nous, en dépit

de nos sermens, de notre constance, ce que nous avions fait pour assurer notre félicité tournait contre elle; nous nous aimions autant qu'il est possible de s'aimer, et le malheur était plus fort que notre amour; malgré nous, il fallait courber la tête et obéir quoiqu'en gémissant. — Tu le vois, Fanny, Dieu se venge toujours d'une manière ou d'une autre de l'infraction à ses ordres sacrés; tôt ou tard il y a un châtiment pour les coupables, un châtiment d'autant plus terrible qu'on est deux à le subir.

« Tel était le mien. Souffrant avec *lui*, j'avais béni ma souffrance; mais loin de lui être malheureuse et le savoir malheureux, c'était un double malheur.... Enfin épuisée, consumée par les regrets, je cédai; l'énergie du désespoir qui me soutenait, tomba. Ma mère me répétait sans cesse qu'il fallait renoncer à l'espérance : je la connaissais assez pour croire qu'elle disait vrai; j'ajoutai foi à ses paroles, et du moment que la conviction qu'elle voulait m'inspirer fût entrée dans mon cœur, l'abattement succéda à la douleur. Je ne souffrais plus, je ne sentais rien. Pourquoi ne suis-je pas restée ainsi toujours? Non, cela ne devait pas être, et je remercie le ciel de m'avoir réveillée. L'abattement passa et fit place au repentir.

« Alors je fus de l'avis de ma mère ; alors je pensai comme elle qu'un grand sacrifice pouvait seul expier mon erreur, mon crime veux-je dire. — Une vie consacrée tout entière à Dieu, la vie du cloître, voilà ce qui vous convient, me disait-elle.—Je l'avouerai cependant : cette existence inoccupée me faisait peur. Je redoutais la solitude, car dans la solitude on a beau faire, on ne peut chasser les pensées, étouffer les souvenirs, et si durant ces longues heures sans distraction j'allais me souvenir et penser ! C'était me condamner à un supplice au-dessus de mes forces. Je ne pus m'y résoudre ; pour satisfaire en même temps à l'exigence de mes remords et à l'état de mon cœur encore malade, je choisis un autre genre de dévouement plus utile à moi-même et aux autres : il me sembla qu'une activité bien employée à soulager, à consoler les douleurs de mes semblables, effacerait mieux que des années oisives les torts dont la première cause avait été l'oisiveté. Ce fut la bonne Madeleine qui me fortifia dans ma résolution. Si j'avais su travailler, j'aurais préféré devenir ouvrière, je l'avoue, car je croyais alors ce que je crois encore aujourd'hui, que le travail est non-seulement un devoir, mais un moyen de réparation, et que la vertu,

pour n'être pas si facile, est par cela même plus méritoire, pratiquée dans une mansarde au milieu des peines, que cultivée dans une celulle avec des prières. Mais je te l'ai dit, je ne savais rien et il était trop tard pour apprendre.

« Je me fis donc ce que tu me connais, Sœur de Charité : titre qui m'imposait de pénibles obligations, mais qui donnait à mon sacrifice un but qui ne m'était pas purement personnel ; ma mère avait consenti... — Ma mère.... elle n'est plus ! Que Dieu lui pardonne comme je lui ai pardonné !

« Que te dirai-je encore, sinon que je n'avais pas tort de craindre les souvenirs ; car, le croirais-tu, au sein des occupations qui ne me laissent quelquefois pas une minute de repos, lors même que je me dévoue aux soins de mon ministère, quand je m'efforce d'accomplir ma tâche avec zèle, de songer aux autres et de m'oublier ; croirais-tu qu'il y a des instans, où le passé revit dans mon cœur, où ce passé tout honteux qu'il soit excite en moi des tressaillemens qui ne sont pas tous d'horreur et de repentir, des instans où le cœur me bat, où une image vient se placer devant mes yeux qui ne peuvent plus s'en détacher. Ah ! que serait-ce donc dans un cloître où l'on vit en

paix et tranquille, puisqu'en face des plaies saignantes, puisque l'oreille déchirée par les cris des agonisans, je ne peux parvenir à chasser ces rêves séduisans et douloureux à la fois. Non, rien n'y fait. C'est encore une punition. Seulement alors je redouble de charité, je suis plus douce, plus compâtissante avec mes malades, et si j'ai le bonheur de sécher une larme, de calmer une souffrance, cela ne me guérit pas sans doute, car ma guérison à moi est impossible, mais cela me soulage, cela me fait du bien, et il me semble aussi que Dieu jette sur moi un regard de pitié.

— Que vous êtes bonne, et que je vous plains! — s'écria la jeune fille avec effusion.

— Maintenant tu sais tout, — poursuivit la Sœur, — et si mon exemple te profite, je serai assez payée du renouvellement de mes chagrins. Chère enfant, quel dommage qu'un ange comme toi.... Allons, cela n'arrivera pas, je l'espère : ce n'est pas pour rien que Dieu t'aura sauvée une première fois. Remercie-le bien de sa protection.

— Oh! c'est déjà fait. Mais je le remercierai tous les jours, et ma mère aussi, et vous aussi, qui êtes

venue si à propos, et qui m'avez raconté.... Ah ! ciel! avez-vous dû souffrir ?

— Plus que tu ne peux le croire, Fanny, non-seulement autrefois, à présent encore. Vois combien il en coûte pour un moment d'erreur.

— Et dites-moi, ma bonne amie, l'avez-vous revu, *lui?*

— Oui, une fois. Il était prêtre ! — répondit Louise d'une voix altérée.

— Oh ! pardon, — répliqua vivement la petite, — pardon de vous avoir demandé ça ; je ne savais pas que ça vous ferait du mal.

— Non, non, ce n'est rien, ma fille.... c'est passé. Parlons de toi.... Vois-tu, Fanny, tu te marieras un jour....

— Moi, ma sœur !

— Oui, je m'en charge, — et la religieuse parlait très-vite pour s'étourdir sans doute, — oui, tu épouseras un honnête garçon qui t'aimera et que tu aimaras, un bon mari enfin. Je t'en chercherai un, sois tranquille.

— Je n'y pense pas du tout, je vous assure.

— Je ne te défends pas d'y penser, mon enfant.... au contraire.

— Puisque vous me le permettez.

— Oui, oui, je le permets.

Sœur Louise sourit en prononçant ces mots, puis elle se leva, dit un adieu affectueux à sa protégée qui le lui rendit à plusieurs reprises, et comme il était bien tard, elle se retira non sans avoir promis de revenir le lendemain.

Demeurée seule, l'ouvrière, quoique l'heure à laquelle elle avait coutume de se livrer au sommeil fût passée depuis long-temps, n'avait aucune envie de dormir, tant elle était agitée par mille pensées diverses, tant ce qu'elle venait d'apprendre l'avait jetée dans un profond étonnement. Une heure après le départ de son amie, elle réfléchissait et s'étonnait encore; mais il faut dire à sa louange que, plus elle s'étonnait et réfléchissait, plus elle sentait s'accroître son respect et sa pieuse amitié pour celle qui s'était dévouée pour elle au point de s'humilier à ses yeux, et lorsqu'elle s'endormit, elle avait tout oublié et les événemens de la soirée et le danger qu'elle avait couru, tout, excepté l'histoire de sœur Louise et la résolution qu'elle avait formée après avoir entendu cette histoire.

Le portier de la maison s'était assoupi en attendant la sortie de la religieuse. Aussi fut-ce en se tiraillant les bras qu'il l'entendit lui adresser cette phrase :

— Je vous préviens que mademoiselle Granger quittera sa chambre après le terme.

Stupéfait, il voulait répondre, elle ne lui en laissa pas le temps, elle le pressa de tirer le cordon, et partit. Le bon homme alors se dit :

— Tiens, c'te idée ! Est-ce que c'est ma faute si c'te jeunesse a compris l'amour de bonne heure. Elle se fâche : à son aise ; tant pire ! Elle est bégueule, tout de même.... J'm'en vas me coucher.

Et il se coucha, en songeant pour se consoler aux profits que lui avait valus la promesse de ne laisser monter personne chez la jeune fille, et la manière dont il avait tenu cette promesse.

Nous savons déjà que Fanny n'eut pas besoin de quitter son logement pour entrer dans un autre : nous avons dit que madame Mollier la reprit dans son magasin en qualité de première demoiselle. Nous l'avons vue se montrer dans son nouveau poste à sa sœur, et jusqu'à cette époque rien d'intéressant pour elle ne se passa, qui mérite d'être rapporté.

Quant au jeune homme audacieux dont la passion quelque peu brutale avait failli lui devenir si funeste, Fanny ne le revit pas; soit qu'il fût honteux de sa violence, et qu'il comprît que de nouveaux efforts seraient vains; soit peut-être qu'ailleurs il eût trouvé une conquête plus facile, toujours est-il qu'il ne reparut pas à ses yeux. Et la petite, guérie de sa curiosité, fut enchantée de cette disparition. Pendant quelque temps encore elle songea à lui, parce qu'elle le craignait, pas pour un autre motif, et puis après elle l'oublia.

—

CHAPITRE IV.

UNE PENSÉE DE DIEU.

> Superstition ou foi vraie, il y a toujours de la religion au fond du malheur.
>
> E. ROBERTS.

Dans le petit salon du faubourg Poissonnière où nous avons introduit le lecteur dans la première partie de ce récit, trois personnes étaient assises devant un feu modeste, un des derniers jours de l'hiver d'après la

révolution. Au dehors, une brume épaisse qui avait de la peine à se résoudre en pluie assombrissait l'appartement et venait jeter comme un voile de tristesse sur ces trois physionomies, bien différentes pourtant de caractère et d'attitude. Cette lumière obscure éclairait plus particulièrement madame Féret, placée à l'angle gauche de la cheminée et presque en face de la fenêtre : par le jeu des muscles de son visage, par le froncement continuel de ses sourcils, par le tremblement de ses lèvres, surtout par la flamme incisive qui jaillissait de ses regards et qui semblait vouloir plonger dans les replis les plus cachés des cœurs de ses deux compagnons, la vieille dame révélait une singulière impatience, et par momens une sourde colère prête à éclater. Sur ses genoux un volume était ouvert, qu'elle lisait sans doute quelques instans auparavant et dont elle avait plié un feuillet sans pouvoir se décider à le fermer.

De l'autre côté de la cheminée, Claire, tournée vers le foyer et protégée ainsi contre l'investigation de sa tante par sa position qui laissait sa tête dans l'ombre, Claire se tenait immobile, en apparence fort indifférente à ce qui venait d'être dit et à l'entretien qui se

préparait ; mais, s'il n'était pas possible d'examiner ses traits et d'y surprendre les secrètes pensées qui l'occupaient à cette heure, cependant, au mouvement de son sein qui accusait de violens battemens de cœur en dépit de ses efforts pour les comprimer, à sa respiration précipitée, au frisson qui parcourait ses membres et qui quelquefois se traduisait en un léger frémissement, à ces signes imperceptibles mais qui n'échappent point à un observateur habile, on pouvait supposer, sans crainte de s'égarer dans de fausses conjectures, que la jeune fille connaissait le motif et le but de l'entretien qui allait commencer, et aussi qu'elle en redoutait le premier mot; se sentant rougir et pâlir, certes les forces lui manqueraient s'il lui fallait soutenir au grand jour l'examen dirigé sur elle par la vieille dame, qui néanmoins devinait comme si elle voyait.

Assis entre les deux femmes, le jeune mécanicien, Georges Marsault, affectait une contenance calme et assurée; ses yeux, qui ne se baissaient pas sous le regard scrutateur de sa voisine de gauche, se troublaient et trahissaient une émotion involontaire alors qu'il les reportait du côté opposé sur celle qu'il avait long-

temps rêvée pour compagne de sa vie. Dans son maintien, à lui, il y avait de la crainte et de l'espoir; mais ce qui dominait c'était l'espérance, car maintenant il se croyait fort. On ne reconnaissait plus en Georges ce jeune homme timide et naïf, balbutiant et hésitant devant une demande dont le résultat pouvait être le malheur ou la joie de son avenir tout entier; non, à présent il s'était armé de courage en face du danger; il avait foi dans sa constance, dans sa persévérance à chercher, à attendre de meilleures chances de réussite; d'ailleurs, quand il était venu dans cette maison pour la première fois, il ignorait les idées qui allaient se dresser en obstacles entre lui et le bonheur: aujourd'hui il les connaissait, et peut-être se flattait-il, sinon de les vaincre, du moins d'avoir fait assez pour satisfaire à leurs exigences : lui qui avait compté sur le travail comme moyen de fortune, il avait trouvé sa récompense dans le travail. A vrai dire pourtant, cette fermeté, ou mieux, cette hardiesse que madame Féret taxait d'impertinence, était plutôt calculée que réelle. Quoique singulièrement modifiée par le temps et les réflexions, une passion grande encore vivait dans son cœur.

Georges tenait sa promesse; il avait dit à Claire :

« Je reviendrai, j'essaierai de nouveau de fléchir votre tante et vous ; je subirai un second refus, s'il le faut, mais vous me reverrez. » Et il était là près d'elle ; profitant du premier prétexte venu, d'une commission qu'il avait eu l'adresse de se faire donner pour madame Féret par une de ses amies, il revenait encore tenter la destinée, et après s'être acquitté de la commission qui lui avait servi de motif d'introduction, arrivé au moment de s'expliquer, il attendait, ou il n'osait pas. Georges était bien changé, mais il conservait toujours quelque chose de sa nature primitive, composée de candeur et de défiance de lui-même. Il est aussi besoin d'ajouter, pour compléter l'analyse de sa situation, qu'un sentiment étrange entrait pour beaucoup dans son hésitation de ce moment : il méprisait, il détestait cette femme qui avait accueilli avec mépris sa première demande ; il faisait plus, il en avait peur. Ce sentiment, il ne se l'avouait pas, surtout il ne voulait pas le laisser soupçonner aux autres, encore moins à celle qui en était l'objet : telle était sans doute la principale cause de sa réserve.

Le silence durait depuis long-temps entre ces trois personnes si diversement impressionnées en regard

de la même pensée : madame Féret continuait son muet interrogatoire ; Claire soupirait et demeurait immobile; Georges attendait. Il eût bien voulu ne pas parler le premier ; mais tout à coup la vieille tante s'agita sur sa chaise avec impatience, ferma son livre, le posa vivement sur la cheminée, et laissa échapper un de ces grognemens inarticulés auxquels on a quelquefois recours, à défaut de paroles, afin de provoquer le dénoûment d'un embarras qui se prolonge ; en même temps elle lança au jeune homme le coup d'œil le plus significatif, qui voulait dire : « Finissons-en : parlez ou sortez. » Celui-ci ne pouvait s'y méprendre ; il n'y avait plus moyen de reculer.

— Je parierais, madame, dit-il posément, que vous devinez le but véritable de ma visite.

— Je le crois, monsieur; répliqua-t-elle en faisant suivre sa réponse d'un bruyant soupir d'allégement qu'il put traduire ainsi : — Ah ! enfin nous y voilà !

Pour Claire, un tressaillement si fort s'empara d'elle qu'elle fut obligée de se tenir au marbre de la cheminée pour ne pas tomber en avant. Georges fit semblant de ne pas y prendre garde, et reprit sur le même ton de tranquillité apparente :

—Il y a long-temps, madame, que je serais venu vous faire cette visite intéressée, car depuis long-temps je crois avoir les moyens de répondre aux objections qu'autrefois vous avez opposées à mes vœux les plus chers; mais les intérêts de mon patron ont réclamé tous mes soins. Notre fabrique s'est ressentie de la crise éprouvée par le commerce depuis la révolution de juillet. Il m'en a coûté, je vous assure, de tant tarder à vous faire part des heureux événemens qui me sont survenus; mais je me disais: « Mon bienfaiteur, à qui je dois tant, voit le fruit de ses travaux, son honneur peut-être, compromis dans une catastrophe que les fripons exploitent à leur profit et où les honnêtes gens succombent. Il ne s'agit plus de moi, mais de lui seul; soyons donc tout à lui; sauvons sa fortune, si c'est possible, nous songerons après à mon bonheur. » Et c'est ce que j'ai fait tant qu'il a eu besoin de moi. Grace au ciel maintenant, madame, nous sommes à l'abri d'un désastre; si de long-temps nous ne gagnons pas, du moins nous ne perdrons rien : c'est toujours un bénéfice par le temps qui court. Nos efforts ont été couronnés du succès; de ce côté-là je suis tranquille, et je puis m'occuper d'autre chose, d'un objet qui n'intéresse que moi seul, dont mon bonheur dépend,

d'un objet auquel je n'ai pas cessé un instant de rêver, que vous connaissez, mais qui, vous le concevez, devait, malgré son importance, céder le pas à la reconnaissance due à un bienfaiteur, à un ami, et si bien méritée par toutes les marques d'amitié dont il m'a comblé.

— Au fait, monsieur! s'écria madame Féret dont la patience était mise à une trop rude épreuve par ce long préambule.

— J'y arrive, madame; je voulais seulement me justifier d'un retard involontaire, car d'après ce que j'avais dit à mademoiselle, elle aura pu trouver étrange.... si toutefois elle tenait à ce que j'exécutasse le projet dont je lui avais fait part.

—Comment, Claire, tu as vu monsieur, il t'a parlé, et tu ne m'en as rien dit?

Claire sortant alors de l'atonie morale où elle était plongée, se tourna vers sa tante pour lui répondre, mais Georges ne lui en laissa pas le temps; s'adressant à la vieille dame avec une aisance qui, certes, ne laissait pas deviner la passion qui bouillonnait au dedans de lui:

—N'en veuillez point à votre nièce, dit-il : je l'ai

rencontrée par hasard ; je lui ai parlé malgré elle ; elle m'a entendu parce que j'ai été importun, parce qu'elle n'a pas pu faire autrement que de m'entendre.

— Au fait, alors, au fait !

— M'y voici.

La jeune fille, dont l'avenir était en jeu, éprouva une violente secousse qui la fit se rejeter comme mourante en arrière sur le dossier de sa chaise. A cette vue, une sorte de désespoir ébranla toutes les fibres sensibles du cœur de Georges, et lui qui s'était juré d'avoir du sang-froid, de disputer pied à pied le terrain à son ennemie, lui qui s'était réduit à calculer avec une femme qui calculait si bien, il abandonna soudain toutes ses résolutions, il ne vit plus que Claire qui souffrait ; cette souffrance raviva la flamme de son amour qu'il avait amortie pour un temps ; enfin il ne s'exprima plus qu'en amant qui supplie, qu'avec la voix de l'amour qui tremble, au lieu de n'employer que l'ascendant qui subjugue, que la raison qui seule peut-être pouvait le sauver. En ce moment critique une voix secrète ne l'avertit pas qu'il allait une seconde fois perdre sa cause ; il continua vivement :

— Vous m'avez déjà refusé, madame, lorsque je

suis venu m'offrir pour époux à mademoiselle Claire : oh ! si vous saviez combien j'ai été malheureux de votre dédain ! Je n'avais plus d'ardeur au travail, j'étais dégoûté de vivre ; mais je ne vous en veux pas : vous aviez peut-être raison pour elle, sinon pour moi.... Vous m'avez donc rejeté, renvoyé comme un fou qui ne sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il veut.... Je n'avais plus d'espoir....

— Je sais tout cela, monsieur; à quoi bon rappepeler ?

— Oh ! je me trompe, j'en avais un, c'est-à-dire il m'est venu plus tard, oui, plus tard, lorsque le plus fort de ma douleur a été passé. J'ai songé au motif de votre refus : je n'étais pas assez riche ! Alors je me suis dit : « Pourquoi ne le serais-je pas ? pourquoi ne chercherais-je pas du moins à le devenir ? » Et j'ai redoublé de courage, j'ai passé les nuits pour devenir habile dans mon art ; je n'ai pas perdu un instant. C'est une rude tâche que je m'étais imposée, allez, madame ; mais j'avais du courage, je veux dire de l'amour, et je l'ai remplie sans me rebuter, parce qu'il y avait une voix qui me criait sans cesse à l'oreille : « Travaille, c'est pour l'obtenir ! » Et je triomphais des difficultés, parce que j'avais toujours ces mots

écrits dans ma pensée, devant les yeux : « C'est pour elle! » Enfin, je suis arrivé au but : j'ai vu mes salaires doublés, je me suis acquis une aisance pour le reste de ma vie. Mais ce n'était pas assez ; je n'étais pas content encore ; il me semblait que j'avais trop peu fait pour mériter le bonheur auquel j'aspirais, et, ne pouvant faire davantage, j'allais de nouveau tomber dans le découragement ; car, avec les idées que je vous savais, je n'aurais certainement pas osé me représenter. Heureusement mon patron, mon second père, ma providence enfin, a eu pitié de moi : le digne homme! il avait deviné mes tourmens ; oh! sans lui je ne serais pas ici. Vous vous souvenez peut-être des espérances qu'il m'avait données ?.... je crois vous en avoir parlé dans le temps. Je n'y pensais plus ; d'ailleurs j'aurais mieux aimé ne devoir ma fortune qu'à moi-même. Là-dessus pourtant il m'a rassuré ; il m'a dit que c'était une récompense accordée à mon zèle, à mes talens, que sais-je ? mais je ne m'y suis pas trompé. Sa généreuse amitié usait d'un prétexte obligeant ; j'ai seulement l'amour-propre de croire que je n'en suis pas tout à fait indigne. Enfin j'ai accepté.

— Quoi, Monsieur ?

— Ah! c'est juste : vous avez oublié.... Ses bien-

faits, Madame, un tiers dans les bénéfices, et de jolis appointemens comme directeur des travaux de la fabrique : c'est sur moi que tout roule maintenant, et nous prospérerons, je l'espère. Vous le voyez, je suis riche, dans l'aisance du moins, dans un état qui ne peut que s'améliorer avec le temps.

— Eh bien ?

— Eh bien ! Madame, donnez-moi votre nièce ; elle m'a dit autrefois que votre volonté était la sienne ; consentez, elle consentira. Je l'aime toujours, donnez-la moi, donnez-la moi !

— Monsieur Marsault, — répondit la vieille dame en appuyant sur chaque syllabe d'un ton froid et digne, — j'en suis fâchée, vraiment fâchée ; mais je ne puis rien pour vous, Claire ne sera jamais votre femme.

— Comment ! s'écria-t-il, après ce que j'ai fait, après m'être rendu tel que vous sembliez me désirer, après avoir détruit toutes vos objections, car vous n'en avez pas une à m'opposer, c'est de l'entêtement, un caprice, voilà tout ! Oh ! non, non, je vous offense, pardon, vous ne vouliez que m'éprouver, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas assez méchante pour briser ainsi toutes mes espérances ; vous m'aviez montré un

but, je l'ai atteint, il est impossible que vous vous soyez jouée de moi aussi cruellement. Mais mon Dieu, Madame, vous ne rétractez pas cette horrible parole, jamais! Voyons, que vous ai-je fait, quel crime ai-je commis, qui m'attire de votre part tant de haine? Voyons vos raisons, Madame, vos raisons. On prouve qu'un accusé est coupable avant de le condamner à mort. De quoi m'accusez-vous?

— Je vous ai dit,—répliqua-t-elle d'une voix tremblante de colère, — que vous ne serez jamais le mari de ma nièce : c'est mon dernier mot.

En ce moment, un profond soupir s'exhala de la poitrine de Claire. Était-ce douleur ou joie de se voir délivrée d'une poursuite qui lui déplaisait?

— Votre dernier mot! reprit Georges. En ce cas là, Madame, il ne me reste plus qu'à vous dire que vous avez tort.

— Vraiment! — Et madame Féret se leva d'un bond, puis avec un accent où se mêlaient l'indignation et l'ironie : — Ah! j'ai tort! Je serais curieuse de savoir comment vous vous y prendriez pour me le démontrer ; mais je n'aime pas qu'on me donne des leçons, Monsieur, et vous oubliez que vous êtes chez moi.

— J'oublie tout avec ceux qui n'ont pas de mémoire. Oui, Madame, vous avez tort, car j'ai tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de votre nièce, et vous pourriez bien vous repentir un jour.... Et vous, Mademoiselle, ne me direz-vous rien, me verrez-vous malheureux sans m'adresser un mot qui me console ou qui me rende plus malheureux encore? Par grâce, par pitié!

Alors la jeune fille se tourna vers lui, jeta sur sa tante un regard presque suppliant, Georges se sentit renaître à l'espoir, au bonheur; déjà elle ouvrait la bouche, elle allait parler....

— Claire, reconduis Monsieur, — dit la vieille dame d'une voix impérative en montrant la porte du doigt, et, suffoquant de rage, elle retomba dans son fauteuil.

Georges se leva, Claire obéit. Sur la figure du premier il y avait à la fois du dépit et de la désolation; quant à la jeune fille, elle était triste, abattue; machinalement elle passa devant le mécanicien pour accomplir la volonté de sa tante; celui-ci avant de sortir du petit salon, lança un dernier coup d'œil à la vieille, laquelle y répondit par un autre regard inexo-

rable, sans pitié : il vit que tout était fini, et suivit sa conductrice. Mais Claire en ce moment paraissait en proie à une agitation singulière, il semblait qu'un rude combat se livrât en elle; elle venait d'ouvrir la porte donnant sur l'escalier, le malheureux amant était sorti et s'inclinait pour lui adresser un muet adieu, ne trouvant pas la force de prononcer un seul mot; alors, faisant un effort prodigieux et prenant tout à coup un parti désespéré, comme elle se penchait en lui rendant son salut, elle lui dit bas, bien bas, en même temps que d'un geste de la main elle lui recommandait le silence :

— Demain, à midi, ma tante ne sera pas là. — L'expression de sa physionomie ajoutait : — Revenez.

Il comprit, mais ne se tenant pour assez heureux de ce rendez-vous ainsi donné, et désirant une explication, il voulut balbutier un remerciement, saisir sa main pour la baiser : elle se dégagea vivement et referma la porte. Georges resta sur le palier, stupéfait de surprise et de ce bonheur inattendu. Tout cela se fit en moins de secondes qu'il ne nous a fallu de minutes pour l'écrire.

Après bien des jours, des mois de larmes et de re-

grets sur sa faute et sur la trahison de son vieux séducteur, la sœur de Fanny avait recouvré un peu de calme et d'énergie. Ces larmes dont madame Féret avait en vain maintes fois demandé la cause, ces regrets d'une faiblesse irréparable, loin d'être un baume à la blessure de son cœur ulcéré, ne faisaient au contraire que l'aigrir davantage, que l'envenimer encore en lui fournissant l'aliment des souvenirs. Elle l'avait senti enfin, elle avait vu clair dans sa position, peu à peu, par degrés, par transitions insensibles du désespoir à la douleur qui raisonne; elle s'était avoué que l'abandon de soi-même est un mauvais moyen de guérison, car elle voulait guérir, car, malgré la ruine de toutes ses brillantes chimères long-temps caressées, malgré la honte d'avoir failli qui seule et non plus accompagnée du dépit d'une chute inutile, lui rougissait le front par momens, car malgré tout, en un mot, à force de considérer le malheur face à face, il lui avait semblé possible de le vaincre; elle avait un pied dans le gouffre, mais elle était jeune, et l'habitude de souffrir lui avait appris qu'il n'est jamais trop tard pour faire un pas en arrière, qu'il y a toujours un pardon de prêt pour le repentir. Le jour où cette vérité lui apparut, ce fut comme une

rosée bienfaisante qui l'inonda, son ame s'épanouit à une espérance lointaine il est vrai, mais réalisable, un sang rafraîchi coula dans ses veines, son œil rayonna : elle avait trouvé le remède à ses maux. Long-temps elle s'était concentrée en elle-même, retournant le fer dans la plaie, maudissant le monde et la vie, nourrissant d'incroyables douleurs, méditant à ces douleurs un horrible dénouement; long-temps ensuite elle avait crié : grace! sans savoir à qui elle s'adressait, sans s'attendre à une réponse; ce jour-là, c'était au ciel qu'elle avait demandé grace, et au calme qui lui vint après son invocation ardente, elle avait cru la réponse favorable et sa prière exaucée. Ce jour-là aussi, relevant la tête, non sans une sorte de fierté, elle se dit : « J'effacerai tout. »

Morissot s'était tenu pour dûment averti. Non-seulement il n'avait pas reparu chez madame Féret, mais encore il n'avait cherché par aucun moyen à renouer avec Claire. Sans doute, ainsi que nous l'avons donné plus haut à entendre, son embarras étant le même de rompre ou de tenir des promesses dont l'accomplissement n'avait jamais été dans sa volonté, sans doute il ne demandait pas mieux que d'être dé-

livré, n'importe comment, d'une femme qui commençait à lui devenir à charge; lorsque la jeune fille le surprit en état de flagrante perfidie, il prit peu garde au mépris dont elle l'accabla : dans cette rupture il n'avait vu qu'une chose, à savoir qu'elle ne venait pas de lui : cet accident le dégageait pour ainsi dire de sa parole, et c'était pour lui le principal.

Allant au devant des questions que sa tante n'eût pas manqué de lui adresser vingt fois le jour sur l'absence du vieux Monsieur qu'elle aimait tant et dont elle avait fait le point de mire de son ambition matrimoniale, Claire, dès le lendemain de leur dernière rencontre, avait dit, du ton le plus tranquille qu'il lui fut possible de prendre, qu'elle avait vu M. Morissot, qu'il allait quitter Paris pour longtemps peut-être, appelé par des affaires extrêmement graves dans le lieu de sa naissance. — Il m'a prié de l'excuser auprès de vous, avait-elle ajouté, car son départ est si prompt qu'il ne lui permet pas de venir nous faire ses adieux.

De la sorte, la vieille dame ne se doutait de rien. Seulement, lorsque son regard s'arrêtait sur les yeux

rouges et cerclés de noir de sa nièce, elle se surprenait à penser que Claire aimait Morissot, qu'elle le regrettait; il est vrai que sur le champ elle le mettait, lui aussi, de moitié dans ses regrets, et sa conclusion était toujours que, puisqu'il avait de l'amour pour elle, et il en avait : elle s'y connaissait trop bien pour s'y méprendre, il reviendrait un jour ou l'autre, enfin qu'un bon mariage aurait lieu tôt ou tard. Souvent elle avait voulu parler de cette espérance à Claire qui lui imposait silence au premier mot, avec une vivacité sur la cause de laquelle la bonne dame, malgré son expérience prétendue, se trompait toujours. Épanchant alors en dedans le trop plein de son cœur, elle entassait monologues sur monologues, comptant avec elle-même, attendant et se résignant à être heureuse toute seule, sans que les semaines et les mois qui s'écoulaient vinssent attrister par le doute sa longue attente. Une telle croyance si tenace et portée à tout interpréter en sa faveur, ne pouvait que puiser de nouvelles forces dans la tranquillité conquise enfin par la jeune fille qui, ne pleurant plus, devait nécessairement espérer. A cette vue, madame Féret crut, plus que jamais, prochain le jour qui éclairerait le triomphe de ses prévisions.

Mais Claire! de bien autres pensées l'occupaient: à la suite de sa rentrée en grace auprès de la Providence, elle avait fait un retour sur son passé — retour plein d'amertume, — passé si riche d'abord en promesses, puis si sombre, si vide en somme et où une seule place était prise par une faute, par un remords, passé qui pouvait rejaillir si cruellement sur son avenir! — Dans cette rétrospection sévère des années écoulées, elle se démontrait avec fermeté, avec rudesse même, toute l'inanité des moyens qu'elle avait employés pour arriver à ce grand but : le bonheur. Impitoyable pour elle-même, à cette heure que la raison lui était venue par la souffrance, elle marquait chacune de ses erreurs du sceau de sa réprobation; toutes ses idées fausses, celles du moins qu'elle comprenait fausses par leur résultat, elle les rejetait comme autant de piéges; ses yeux étaient ouverts; elle le voyait : cette éducation, ces sentimens élevés qui devaient la conduire dans un sentier fleuri jusqu'à une belle et resplendissante destinée, n'avaient enfanté que mécomptes, désillusions, et qui pis est, que mépris d'elle-même. Oh! puisque Dieu, en accueillant son repentir, avait semblé lui dire qu'il en était temps encore, sa résolution était prise de ne

plus écouter sa tante, de ne marcher qu'à la clarté du nouveau jour qui venait de luire à ses yeux. Elle le voyait aussi : la médiocrité seule pouvait la rendre heureuse ; là seulement elle trouvera un port dans l'orage.

Ainsi donc, à dater de ce commencement de paix, plus de rêves, plus d'orgueilleuses vanités! Non, elle a été lancée dans le monde par une mauvaise route, elle y est tombée déjà, il ne faut pas qu'elle y périsse. — Mais qui donc, ô mon Dieu, lui poussera une planche de salut, qui donc lui tendra une main secourable? Où prendra-t-elle aide et secours pour obéir, quand elle le veut si fortement, à cette inspiration d'en haut? La réponse à ces questions était toute trouvée : Claire savait quelqu'un qui l'aimait, dont l'amour l'avait touchée autrefois, quoiqu'elle n'eût pas permis à cet amour d'aller chercher un écho dans son cœur alors séduit par de vaines images; Georges, qu'elle avait revu, qui l'aimait toujours malgré le refus de sa tante et ses propres dédains, Georges n'avait-il pas dit qu'il reviendrait? Oh! s'il revenait!

Soit attendrissement produit par le malheur dont

elle avait été frappée, soit inclination ignorée qui n'attendait que ce moment pour apparaître, toujours est-il que la victime de Morissot, lorsqu'elle put réfléchir aux paroles de Georges, sentit en elle une douce compassion pour cette tendresse si mal appréciée, pour cette constance qui durait en dépit du coup le plus fait pour la briser. Bientôt elle aima le bon et honnête jeune homme qui jadis lui avait offert un bonheur qu'elle n'avait pas compris et qu'elle comprenait si bien à présent. Et qui sait même? peut-être l'aimait-elle depuis long-temps! Qui sait? à son insu, malgré elle, peut-être pensait-elle à lui jusques dans les bras de son vieil amant! La comparaison était si naturelle et si triste. Quoi qu'il en soit, elle l'aimait aujourd'hui; ce qu'il y a de bien certain encore c'est que la vue de Georges, c'est que la promesse de Georges, avaient été pour beaucoup dans les sages résolutions de la jeune fille; tour à tour incrédule et confiante, elle avait beau se prouver l'impossibilité de son retour, elle y croyait néanmoins, et l'attendait. « Oh! qu'il revienne! » se disait-elle; et le silence qui suivait cette exclamation était plein de grandes et bonnes pensées, d'amour, d'une reconnaissance encore sans objet, mais qui

pour cela n'en était ni moins vive, ni moins dévouée.

Ainsi vivaient ces deux femmes, désormais séparées par des pensées qui ne devaient plus se rencontrer. Telle était la situation respective de la tante et de la nièce, lorsque Georges Marsault vint tenter un nouvel essai aussi infructueux que le premier. Mais la jeune fille, tout en se promettant bien de ne plus se laisser guider à l'avenir par l'ambitieuse et inconsidérée madame Féret, n'avait pu subitement se dépouiller de la crainte et du respect que celle-ci lui avait inspirés. Cette espèce d'esclavage amical explique comment, pendant la visite qui commence ce chapitre, et surtout lors de l'interpellation que Georges lui adressa, elle n'avait pas osé rompre en visière avec celle qui lui servait de mère depuis si longtemps; de là aussi son recours à la ruse, cette consolation, cet espoir furtivement jeté à l'amant malheureux. Claire pensait qu'il valait mieux attendre à plus tard à faire parler une volonté qui exigerait un consentement. D'ailleurs, il fallait revoir Georges, avant de pouvoir rien décider, — et même, après l'avoir vu, était-il bien certain qu'il y eût à décider quelque chose?

Le mécanicien parti, Claire redoutait un orage; la tempête passa sans éclater sur sa tête. Dévorant sa colère en silence, la vieille dame se mit à achever le volume qu'elle avait fermé une heure auparavant; à la fin de sa lecture, un peu calmée sans doute, ou du moins feignant de l'être, car elle avait peur de ne plus trouver sa nièce à l'unisson de ses idées, et ne voulait pas irriter cette première contradiction, elle aima mieux employer le ton de la douceur qui persuade que celui de la sévérité qui révolte. C'était peine perdue, il est vrai, mais elle l'ignorait.

— Petite, — dit-elle avec une sorte de câlinerie dans la voix, trop étrange en elle pour ne pas être affectée, — ce jeune homme m'a vraiment fait de la peine.

— Ah! — s'écria Claire sortant d'une profonde méditation.

— Oui, et je t'assure que j'aurais consenti à te donner à lui, si cette fois il n'y avait pas pour toi la certitude d'un établissement plus beau et plus désirable. Quant à ce monsieur Marsault, mon Dieu, je lui pardonne volontiers ses réflexions quelque peu insolentes : il était si naturel qu'il ne fût pas maître de ses paroles; je lui pardonne, entends-tu, mais n'en parlons plus.

Un seul mot avait frappé la pauvre fille : aussi fut-ce avec une surprise angoisseuse qu'elle interrompit :

— Une certitude ! ma tante ; qu'est-ce donc ?

— Ecoute : tu sais si mes prédictions se réalisent, tu sais si je me trompe dans mes conjectures....

— Oh ! oui, je le sais, je ne le sais que trop, — pensa Claire avec amertume ; mais rien dans sa physionomie ne révéla cette observation intérieure.

— Eh bien ! mon enfant, cette nuit j'ai fait un rêve, un beau rêve ! Un homme riche, bien plus riche que ton M. Georges, et qui t'aime certes tout autant que lui, un homme dont l'absence t'a fait verser bien des larmes.... tu comprends de qui je veux parler ; M. Morissot enfin était de retour.

Si en cet instant madame Féret eût regardé sa nièce, elle ne se fût pas trompée à l'expression de mépris et de haine douloureuse qui, à ce nom, brilla dans ses yeux et contracta ses lèvres, expression tellement prononcée qu'elle eût sans contredit coupé court à l'éloquence de la superstitieuse matrone : celle-ci ne la remarqua pas, et continua :

— Je savais d'avance que cela ne pouvait être au-

trement, mais je suis bien aise de t'apprendre que ce retour est prochain maintenant. Qui sait? demain peut-être. Et ce n'est pas tout, car ce ne serait rien. Il arrive, songe donc, M. Morissot arrive pour t'épouser! Enfin, nous y voilà. L'ai-je assez attendu, l'ai-je assez désiré? C'est là ce qui te convient, ma chère amie : une belle fortune, un mari aimable, un cabriolet : je suis sûre qu'il t'en donnera un. A la bonne heure au moins, tu trouves là ce que tu mérites. Ah! ça, j'espère qu'à présent tu n'es plus fâchée que j'aie éconduit l'autre. Moi, au bout du compte, qu'est-ce que je veux? Ton bonheur, un bonheur digne de toi, pas autre chose. Voyons, es-tu contente? Tu ne me réponds pas?

— Si, ma tante.

— Allons, te voilà donc raisonnable : viens que je t'embrasse.

La réponse de la jeune fille n'avait, dans son esprit, aucun sens : les désirs de la vieille dame lui en prêtèrent un. Satisfaite, elle se tut, et Claire, après avoir été chercher le baiser si peu mérité, retourna à sa place, toujours sérieuse; elle avait parlé sans que la pensée fût pour rien dans sa parole, uniquement pour parler.

En ce moment comme pendant les minutes précédentes, elle s'efforçait de repousser le souvenir de cet homme qui, à part le remords enfermé pour elle dans son nom, lui inspirait du dégoût. A l'aide de ses efforts, elle appelait une autre image, celle du constant ami que le ciel lui avait envoyé pour soutenir et accomplir sa bonne résolution. La noble image finit par chasser la honteuse figure, et alors l'ange tombé, mais qui voulait à tout prix se relever de sa chute, se dit dans son cœur :

— Oh ! oui, demain je lui avouerai tout : que j'ai été coupable, indignement trompée ; cet aveu complet et sans ménagement sera une expiation, la plus cruelle punition de ma faute. S'il me pardonne, lui mon juge, si après le pardon il m'accepte pour compagne de sa vie, alors je me dévouerai à une existence utile, je partagerai son sort, ses travaux ; j'aurai de la force, du courage : le remords, le bonheur et son exemple m'en donneront.

Mais s'il ne lui pardonnait pas ! Claire n'allait pas jusque-là. — Oh ! demain, demain ! répétait-elle ; ce sera un affreux supplice, mais il le faut. Mentir à lui, jamais ! Après la miséricorde d'en haut, je n'ai d'espé-

rance, d'avenir ici-bas que dans sa pitié à lui, dans son pardon à lui, — elle n'osait pas ajouter : — Et dans son amour. — Qu'il me prenne en pitié! Après cela les rudes travaux, les privations, la misère même si elle arrive, que m'importe? J'ai tant à réparer!

Et à la même heure, à la même minute peut-être, Georges, en route pour regagner sa fabrique, se laissait aller à d'étranges, à de funestes soupçons, capables de refroidir une passion plus violente que la sienne. Ces mots : — Demain, à midi, ma tante ne sera pas là, venez! — ces bienheureuses paroles qui, pendant la première moitié du chemin, avaient incessamment résonné à ses oreilles comme un touchant écho de joie et d'espérance; cet appel consolant entendu alors qu'il lui semblait que pour lui il n'y avait plus de consolation possible, avaient peu à peu, et nous pourrions à peine dire par quelle suite de pénibles considérations, perdu à ses yeux de leur charme primitif; à force d'en scruter le sens véritable, à force de les passer au creuset de la réflexion, il se désenchantait. Le passé donnait à Georges le droit de réfléchir : il en vint à voir un piége, ou du moins une arrière-pensée, un calcul, dans le doux avis de la jeune fille. — C'est

peut-être parce que je suis riche à présent, — pensa-t-il; et cette fausse et injurieuse supposition empoisonna sa joie, lui mit de l'amertume dans le cœur, froissa son amour et le pervertit. Mais après tout, elle était horriblement logique : Elle l'avait dédaigné pauvre, par la seule raison qu'il était pauvre, et aujourd'hui que la fortune lui souriait, aujourd'hui qu'elle avait dû compendre par l'expérience le vide de ses chimères, elle lui disait : — Venez !

Tout cela n'était-il pas probable ou croyable? cet odieux soupçon n'a-t-il pas une excuse toute naturelle ? Georges avait appris à calculer en voyant du calcul dans l'esprit de celle à qui il avait voué un amour candide et désintéressé; lui dont le cœur pur et bon ne contenait d'abord que de fraîches et naïves croyances, lui qui jugeait les autres d'après lui-même, en expérimentant les autres, — et quelle autre, bon Dieu! — avides de trésors qui n'étaient pas ceux de ses rêves, il se mettait, malgré lui, à leur niveau. Sa nature se dépouillait de sa simplicité d'autrefois; en face du mal, il se faisait mauvais. Un pas de plus dans la connaissance des choses et des hommes, et peut-être l'œuvre de démoralisation était accomplie

en lui. Claire s'était trompée jadis, il portait la peine de cette erreur; elle revenait à la vérité, il n'avait plus de foi en elle; car une fois sur cette pente, l'instruction est facile, l'entraînement rapide.

Malgré tout, Georges, décidé à ne pas manquer ce rendez-vous, quel qu'en fût le véritable motif, quel qu'en dût être le résultat, se dit aussi en forme de conclusion :

— A demain!

—

CHAPITRE V.

LA GIBOULÉE DE MARS.

> Les nuages après le soleil, l'obscurité
> du doute après un éclair d'espérance,
> tout, comme dans la nature en malaise,
> se suit dans un cœur qui souffre.
>
> BURNS.

> Triste comme l'attente
> Quand on n'espère plus.
>
> Mme A. TASTU.

CLAIRE s'est levée inquiète et grave, en proie à des pressentimens tour à tour tristes et doux; elle n'a pas dormi de la nuit, il est facile de le voir à la pâleur de son teint, à l'abattement de ses traits. Pourtant ce n'est

pas cette fatigue, produite par l'absence du sommeil qui la courbe, pour ainsi dire, comme sous un poids énorme; non, le poids qui l'accable lui pèse au cœur, et la torture morale réagit sur le physique.

Cette jeune fille si légère il n'y a pas long-temps encore, si vaine, si futile, dans l'esprit de laquelle ainsi qu'en un terrain ingrat la semence la mieux choisie, une pensée féconde et sérieuse n'avait pu prendre racine, a fait, dans la nuit qui vient de s'écouler, des réflexions pour un siècle; elle qui toujours avait regardé la vérité de loin, à travers un prisme adoucissant, ou, pour parler plus juste, qui avait repoussé la vérité comme une chose qui blesse, qui avait fermé les yeux pour ne la pas voir, soit qu'elle la craignît soit qu'elle l'ignorât, elle s'est trouvée, cette nuit-là, face à face avec la perception vraie et complète de sa position. Elle a interrogé sans détour, sans lâche complaisance, toutes les possibilités de l'avenir, et certaines réponses, si toute espérance ne lui a pas été ravie par elles, ont du moins jeté en son ame le trouble et l'anxiété : il en est une surtout.

— S'*il* ne voulait pas me pardonner! — Cette question, qu'elle n'avait pas osé aborder la veille,

elle se l'est adressée. A vrai dire, la réponse a été confuse, plutôt instinctive que précise, plutôt dictée par la crainte que justifiée par le savoir: n'importe, ce doute, ce vague, ont suffi pour la plonger dans une immense frayeur; à ce moment, elle s'est presque repentie de sa résolution expiatoire. Puis, lorsqu'elle en venait à songer que reculer serait tout perdre, que d'ailleurs un pas en arrière était désormais impossible, elle reprenait courage, mais ses forces étaient brisées; elle promettait bien de faire la confession offerte au ciel, mais elle aurait voulu en retarder l'instant. Sous le coup de cette angoisse, elle trouvait rapides ces heures d'ordinaire si longues, si lourdes à la douleur qui veille.

Au jour, tout a changé : la lumière lui a fait du bien, a rafraîchi ses idées, chassé les noirs pressentimens, et à l'aspect d'un joyeux rayon de soleil qui glissant obliquement à travers les rideaux de sa fenêtre venait scintiller et tremblotter sur le mur de sa chambre, elle n'a pu s'empêcher de voir là un heureux présage. Pour son cœur attristé ce lumineux rayon a été comme le messager d'une espérance; dès-lors, quoique parfois elle tressaille au souvenir de ses méditations nocturnes, une singulière énergie brille dans

ses yeux, se révèle dans ses gestes, dans ses brusques paroles. Il y a bien encore du doute en elle, — oh! un horrible doute qui l'anéantit;—mais par momens la confiance domine. Ce jour qui doit décider de sa vie entière, qui doit la rendre à jamais heureuse ou misérable à jamais, ce jour elle le contemple, non pas précisément sans terreur, mais animée du vif désir d'être arrivée à la fin. Maintenant, palpitante d'impatience, elle appelle de tous ses vœux l'heure qui lui semblait fatale et terrible peu d'instans auparavant.

Avec des notions aussi incomplètes du monde réel dans lequel elle n'a jamais vécu, notions, de plus, étrangement faussées et perverties par l'éducation, les mauvaises lectures et les discours mensongers qui ont toujours flatté ses oreilles, il ne faut pas s'étonner si Claire, tout en se jugeant bien vis-à-vis d'elle-même, peut s'abuser sur sa faute en égard aux autres. Pour elle, cette faute ne paraît pas impardonnable, car cette faute, à ses yeux, appartient moins à elle qu'à celui qui la lui a fait commettre. Par un entier renversement de rôle, elle croit que, si Dieu a le droit de la punir, les hommes ont seulement celui de la plaindre. Elle ne sait pas que c'est le contraire qui est vrai; elle

ignore que pour des chutes comme la sienne, les hommes n'ont pas de pardon. Nous l'avons dit, Claire a pris, — et en pouvait-il être autrement? — les romans pour de l'histoire.

Et puis, Georges, pour elle, ne ressemble pas à un autre homme: c'est un amant, un amant passionné, et celui-là ne peut pas être impitoyable. Lui, il ne verra que le piége où elle est tombée; sa haine, son mépris, seront pour l'infâme qui a tendu le piége; sa pitié, ses consolations pour la victime. D'ailleurs, ses regrets à elle, son repentir d'avoir failli sont si poignans, si sincères! cela ne doit-il pas lui suffire? Ces raisonnemens, ces distinctions puériles de la part de toute autre jeune fille que celle dont nous écrivons l'histoire, Claire les fait dans la naïveté de son cœur; elle ne s'aperçoit pas de la contradiction qui existe entre le sentiment de la non-culpabilité et le repentir: il y a encore de la femme romanesque dans la pénitente qui a ouvert les yeux. Malgré tout, ce qui démontre que peut-être au fond se voit-elle plus coupable qu'elle ne feint de l'avouer, c'est qu'elle tremble en espérant, c'est cette question qu'elle s'est adressée, cette crainte qui la tourmente que Georges, en dépit de tout son

amour, ne refuse de lui pardonner. Mais cette crainte, en attestant les subterfuges par lesquels la pauvre abandonnée cherche à se cacher la vérité, est là en même temps pour l'absoudre : ne prouve-t-elle pas à elle seule tout le mérite d'une telle résolution?

Ainsi passent les premières heures de la journée : en proie à une impatience, à une agitation plus vives à chaque instant qui la rapproche de celui du rendez-vous, Claire peut à peine tenir en place; elle va d'une pièce dans l'autre, prend un livre, s'assied, s'efforce de fixer son esprit sur des objets étrangers à celui qui la préoccupe. C'est en vain : le livre, elle n'en lit qu'une page, ou mieux, elle ne lit pas du tout, car les mots frappent ses yeux sans qu'elle puisse en comprendre le sens. Assise, le repos la tue ; il lui faut de l'exercice, et elle recommence ses allées et venues. Puis, c'est trop peu pour elle que cet espace si resserré : elle ouvre sa fenêtre, elle respire du moins ! L'air frais et piquant du matin arrive comme une douce rosée à sa poitrine brûlante. Elle se penche dans la rue ; le bruit la distrait ; mais tout à coup elle se rejette dans sa chambre avec une sorte de honte mêlée d'effroi : elle vient de voir monter en voiture la danseuse Césa-

rine dont elle a presque envié le sort quelques mois auparavant. Une bonne pensée a suffi pour tout purifier en elle, jusqu'au regard. Alors, comme il faut un aliment à ce besoin d'étourdissement qui la presse, elle court à son piano, négligé depuis bien des jours; là, ses doigts errent à l'aventure sur le clavier; les notes succèdent sans ordre. Il lui est impossible d'exécuter un morceau entier, même quelques phrases musicales qui forment un sens : tout est décousu, vague, incomplet, mais tout est bruyant. Un déluge de sons tumultueux et pressés jaillit de la table d'harmonie; il semblerait que c'est une gageure de discordance et de confusion. Claire se lasse bientôt de ce jeu sans résultat, et elle revient près de sa tante, lui demande l'heure, et se promène encore.

Madame Féret a remarqué l'agitation de sa nièce; elle sourit d'un air malin, car elle croit en deviner le motif.

— Qu'as-tu donc, Claire? — lui dit-elle, — tu ne peux pas rester une seconde tranquille, il y a quelque chose qui t'inquiète : on dirait que tu désires, que tu attends....

— Moi !—s'écrie la jeune fille en pâlissant, et continuant à marcher pour cacher son trouble.

— Oui, oui, il ne faut pas dire le contraire ; surtout il ne faut pas que tu sois honteuse : je sais ce que c'est. Mes paroles d'hier relativement à *quelqu'un*, mon rêve.... Tu y crois donc ? Allons, de la franchise et avoue-moi que ton impatience vient de l'attente.

— Eh bien ! oui, ma tante, vous avez raison, — répond-elle sans trop savoir ce qu'elle dit.

Et la vieille dame de sourire, et d'ajouter tout bas entre ses dents :

— J'en étais bien sûre !

— C'est onze heures, je crois, qui sonnent à Saint-Vincent-de-Paule, notre pendule retarde, — continue Claire avec négligence ; — ne disiez-vous pas que vous aviez à sortir ? Dépêchez-vous.

— J'ai le temps, mon enfant. Tu sais qu'il ne m'en faut pas beaucoup pour me préparer : d'ailleurs, j'ai presque envie de rester ; ces visites que j'ai à faire m'ennuient Qu'en dis-tu ? Si je les remettais à un autre jour ?

— Comme vous voudrez, ma tante : — et Claire

a besoin de faire un grand effort sur elle-même pour que le tremblement de sa voix ne trahisse pas son émotion ; — mais il me semble que vous les avez déjà remises bien des fois.

La tante ne réplique pas. Si elle persiste à demeurer, que deviendra la pauvre fille? Dire son supplice pendant ces minutes qui volent maintenant et qu'elle voudrait retenir, nous n'en avons ni le pouvoir, ni le courage. L'expérience seule de pareils momens en peut faire comprendre toute l'angoisse. Une demi-heure s'est écoulée encore, et la vieille dame ne bouge pas. Claire est en proie à un véritable désespoir : il va venir. Que lui dira-t-elle pour le renvoyer? Et puis, ne croira-t-il pas, n'aura-t-il pas le droit de croire qu'elle a voulu se jouer de lui? Et s'il est vu! Que faire, mon Dieu! que faire?

Cependant, madame Féret se décide, elle s'habille à la hâte, aidée de sa nièce qui voudrait ne pas trop se presser, de peur de donner l'éveil aux soupçons, tandis que ses mains frémissantes redoublent à son insu d'activité. La toilette s'achève. — « Adieu, dit-elle, ne m'attends pas avant cinq heures. » — Elle part : Claire est seule, enfin!

Dix minutes après, Georges qui a guetté dans la rue la sortie de son ennemie, est assis à deux pas devant celle qui volontairement l'a choisi pour son juge.

Lui aussi depuis la veille a beaucoup réfléchi, et plus il s'est demandé le pourquoi de ce rappel inattendu, plus ses premiers doutes se sont corroborés de l'étrangeté de ce furtif rendez-vous; même, à bien prendre, ces doutes n'existent plus : la certitude, une certitude cruelle, mais exigée par l'évidence, les a remplacés. Il arrive donc résolu à se tenir sur ses gardes, à bien lire dans le cœur de l'astucieuse avant de se livrer, s'étant juré, si dans ce cœur il ne voit pas d'amour, de rompre définitivement avec la jeune fille qui ne lui montre un peu d'intérêt que depuis que sa fortune, à lui, a changé, qui peut-être ne l'accepte que faute de mieux; il arrive, réprimant les élans de son cœur, affectueux tout juste assez pour ne pas être impoli, cuirassé contre les attaques de la coquette, presque froid.

Tel il était en entrant dans le petit salon; mais tout cet échafaudage de calculs forcés, de menteuses promesses, croule bientôt : il ne tient pas contre la pâ-

leur, la tristesse répandues comme un voile de souffrance sur le beau visage de Claire, plus beau encore de cette tristesse et de cette pâleur. Georges est touché jusqu'au fond de l'ame à cet aspect; la voir ainsi accablée, lui qui s'attendait à la trouver un peu confuse d'abord à la vérité, mais du moins fraîche et agaçante, armée de cette confusion même pour l'attirer et l'enchaîner! Toutes ses idées sont bouleversées : il ne lui vient pas à l'esprit que cet affaissement peut n'être qu'un piége de plus; sa passion, qu'il a eu tant de peine à tenir assoupie, se réveille; dominé par l'entraînement du moment, poussé par le repentir, il est prêt à se jeter à genoux, à renouveler ses protestations, à lui demander grace pour l'avoir méconnue, à la remercier de sa bonté, de sa tristesse, de tout. Cette bonté, il n'en est pas digne, cette tristesse qui lui déchire le cœur, elle lui prouve que sa tendresse est partagée, car il est dans une de ces positions où dans chaque chose on voit un signe d'espérance. Il maîtrise néanmoins cette exaltation, et l'instant d'après, comme elle continue à garder le silence, il retient son haleine, il craint de troubler du bruit de son souffle le recueillement dont elle semble vouloir prolonger la durée. Il se dédommage, il est

vrai, par les yeux, du frein imposé à ses paroles : il la contemple avec ivresse, avec prière, avec pitié en même temps, et alors il oublie les refus, le dédain, ses longs jours de deuil, ses soupçons, cruels moins pour elle encore que pour lui : ce moment efface tout, il est subjugué, amoureux fou, comme il l'a été autrefois, comme il le sera toujours, il en est sûr !

Sous ce regard fixe et brûlant qu'elle a surpris, et à l'expression duquel elle se méprend, la jeune fille sent toutes ses terreurs lui revenir. Sortant de sa rêverie, rappelée à elle-même, elle a ouvert la bouche à plusieurs reprises, et sur le point d'entamer cet entretien qui doit marquer si profondément dans sa vie, elle hésite, la voix lui manque, les mots expirent sur ses lèvres. Le jeune amant jouit de cet embarras qui lui semble un présage de bonheur.

Quelques phrases indifférentes sont enfin échangées, mais la conversation tarit vite sur ce pied-là et un nouveau silence succède à ce vain effort tenté pour le rompre. Il la regarde encore, elle tressaille sur sa chaise et pâlit, et c'est tout.

— Monsieur Marsault. — balbutie-t-elle voulant

en finir, — vous avez dû être bien étonné lorsqu'hier....

— Aussi heureux que surpris, Mademoiselle, je vous le jure.

— Peut-être vous ai-je donné une mauvaise opinion de moi en agissant ainsi, en vous recevant en l'absence et à l'insu de ma tante?

— Oh! non, rassurez-vous : je pense seulement que vous avez eu pitié de mon amour, de mon malheur, que vous êtes bonne, et loin de vous nuire dans mon esprit, cela fait que je vous aime plus encore que je ne vous aimais, si c'est possible.

— Tant mieux! car du moins vous ne croyez pas ce que j'ai craint un instant, mais j'espérais en votre indulgence..... Vous vous souvenez de notre rencontre, de mes larmes, de ce que je vous ai dit.... eh bien! c'est pour tout vous confier que je vous ai prié de venir.... Mais, mon Dieu! il y a de ces choses qui font honte à exprimer et je ne sais plus par où commencer : j'avais préparé d'avance mes paroles, je me croyais sûre de ma mémoire... voilà que tout se mêle dans ma tête.... Ah! Monsieur, je suis bien à plaindre!

— Vous, — s'écrie-t-il, — vous si jeune et si belle!

Si je puis vous être utile, parlez : mon existence vous appartient, vous devez le savoir.

— J'ai peur que vous ne changiez de langage quand vous saurez la vérité, — réplique-t-elle d'une voix concentrée.

— Jamais, Mademoiselle, jamais!

Et se rapprochant d'elle, il va se mettre à ses pieds, lorsque tout à coup abandonnant le ton d'hésitation qu'elle a conservé jusqu'ici et reprenant courage :

— Non, monsieur Georges, non, — dit-elle avec une énergie qui tient du désespoir, — il faut que je vous dise tout. D'abord un aveu est nécessaire pour vous comme pour moi; cet aveu je vous le dois, et si, après l'avoir entendu, vous persistez toujours, comptez sur moi, je saurai bien forcer ma tante à donner son consentement....

— Vous consentez donc, vous ?

— Vous ne le saviez pas?... — répond-elle avec cette ravissante coquetterie que savent conserver les femmes au fort même des circonstances les plus critiques.

— Que je vous remercie et que je vous aime! Maintenant dites, quoique cette assurance me suffise; mais puisque vous le voulez dites, j'écoute; peu m'importe! Ce que je vais apprendre ne pourra m'enlever la joie que me donne ce que je sais. Je ne vois rien que mon bonheur : vous serez à moi, Mademoiselle, vous serez ma femme! Mais, parlez, car il paraît que c'est d'un obstacle que vous avez à m'entretenir. Ah! s'il ne dépend que de moi....

— De vous seul.

— Alors il n'existe plus, je vous l'atteste par avance.

— Je vous crois, j'ai besoin de vous croire..... Eh bien!... — poursuit-elle, enhardie par l'énergique promesse du jeune homme, — eh bien, si j'avais un pardon à implorer de vous, une faute à me reprocher.... Je veux être franche tout à fait.... si j'avais été.... coupable....

A ce mot qui s'échappe avec effort de ses lèvres, Claire se couvre le visage de ses mains, et lorsqu'elle ose regarder Georges en face, elle l'entend répéter:

— Coupable!

— Oh! oui. Écoutez-moi.

L'instant fatal est arrivé. Elle se recueille, rassemble toutes ses forces; et lui, quoique un peu troublé, afin de soutenir son courage chancelant, dit toujours :

— Je vous pardonne, Mademoiselle, je suis trop heureux pour ne pas vous pardonner tout.

Les yeux baissés, le sein palpitant d'une émotion où il se glisse de l'espérance, Claire va compléter le terrible aveu.... La sonnette qui retentit l'arrête au premier mot.

— Serait-ce ma tante? dit-elle toute tremblante, elle devait cependant rester dehors jusqu'à ce soir.

Mais prenant sur le champ son parti :

— Restez ici, monsieur Georges. Eh bien! si c'est elle, tant mieux! elle saura ce que je pense un peu plus tôt, voilà tout. Je n'ai pas fait de mal, ainsi....

Et elle courut ouvrir.

— Est-ce vous, ma bonne tante? demanda-t-elle.

— Non, ma sœur, c'est moi.... Ouvre donc vite, je suis pressée.

Pendant les complimens et les baisers de bien-venue prodigués par Claire à Fanny, et prolongés à dessein

par la première qui hésite à amener sa sœur en présence de Georges, celui-ci réfléchit un instant à ce qu'il vient d'entendre; cet instant suffit pour refroidir singulièrement son exaltation momentanée. — « Qu'allait-elle m'apprendre? » — se dit-il avec plus de surprise alors que de compassion, avec plus de curiosité que d'amour, tremblant de deviner.

— Ta tante n'est pas ici? — s'écrie l'ouvrière en entrant dans le petit salon; — ma foi, je n'en suis pas fâchée : elle n'est pas très-bonne pour moi, ta tante!

Puis apercevant Georges qui s'est levé pour la saluer, et devenant toute rouge en lui rendant son salut:

— Ah! Monsieur, pardon, vous m'avez fait peur. je ne m'attendais pas....

— Il n'y a pas long-temps que ma tante est sortie, — interrompt Claire négligemment, — et Monsieur est resté.... Mais par quel hasard aujourd'hui dans ce quartier?

— Par un hasard qui n'est pas heureux, les affaires ne vont pas très-bien : je te conterai cela..... j'ai profité de l'occasion pour te faire une petite visite. Eh! mon Dieu! il faut bien que je vienne, puisque

tu ne viens pas. Si nous étions seules, je te gronderais, Claire. Comment! je t'ai vue à peine deux ou trois fois depuis mon entrée en fonctions : c'est mal: des mois entiers sans pouvoir t'embrasser. Moi, toutes mes journées sont prises..... les dimanches il faut bien que je les passe avec sœur Louise. Et toi, tu ne mets donc jamais les pieds dehors?

— Je n'ai pas pu, je t'assure que je n'ai pas pu, — répète l'accusée, voyant que Fanny fait un petit geste d'incrédulité; — d'ailleurs, ne t'ai-je pas écrit?

— C'est vrai, et je t'en remercie; mais ce n'est pas la même chose; enfin, je te crois : je sais que tu m'aimes, cela me suffit. Mais plus je te regarde, plus je te trouve changée : tu es pâle, tes yeux sont fatigués, on dirait que tu as pleuré. Es-tu malade?

— Oui, c'est cela; je n'ai pas été bien ces jours derniers, je m'en ressens encore.

— Pauvre sœur!

Et sans faire attention qu'il y a là un inconnu qui la regarde, elle se penche vers Claire et l'embrasse à plusieurs reprises. Après cette effusion touchante, surprenant un regard du jeune homme, et profitant de sa posture qui lui permet de parler sans être entendue:

— Est-ce que ce monsieur, — dit-elle, — serait celui qui devait venir, tu sais?

— Non! — répond l'autre, également aussi bas que possible et en rougissant beaucoup : heureusement Fanny ne peut s'en apercevoir, mais du ton de la vérité.

— Dam! il est très-bien, et j'avais cru....

— Non, non, tu te trompes.

Persuadée, l'ouvrière n'insiste plus; elle reprend sa place, et la conversation continue presque toujours entre les deux sœurs, Georges n'y lançant qu'un mot ça et là pour se donner une contenance. De temps à autre et tout en causant, Fanny, curieuse de savoir si un examen plus complet sera aussi favorable à l'étranger que l'a été le premier abord, jette sur lui en dessous un coup d'œil rapide. Sans doute elle est satisfaite du résultat de ses observations, car elle en poursuit le cours à la dérobée, de manière à ne se trahir ni aux yeux de celui qui en est l'objet, ni à ceux de Claire, avec assez d'attention cependant pour ne point remarquer l'embarras de cette dernière et son trouble qui croît à mesure que les minutes s'écoulent. La jeune fille souffre évidemment de la prolongation de cette

visite ; déjà elle a essayé de laisser tomber l'entretien, en ne répondant pas aux naïves effusions de la bonne petite qui, préoccupée et non encore parvenue au terme de son examen, ne cesse de babiller. Elle s'agite sur sa chaise, consulte avec anxiété l'aiguille de la pendule qui lui semble courir sur le cadran, fait à Georges des signes qu'il ne comprend pas ou qu'il feint de ne pas comprendre, auxquels néanmoins il tâche de répondre que ce n'est pas sa faute; en un mot, la nièce de madame Féret est au bout de sa patience.

Quant au mécanicien, il prend plaisir, lui, à étendre la durée de cette interruption d'une scène dont il n'est plus aussi envieux de connaître le dénoûment; il n'est, il faut le dire, nullement contrarié de l'arrivée de l'ouvrière, et, encore impressionné par l'espèce d'effroi que nous avons révélé en lui quelques lignes plus haut, il redoute maintenant son départ. Aussi s'est-il hâté de suppléer au silence affecté de Claire et de relever la conversation prête à languir, ayant, du reste, en cas de récrimination, une excuse toute trouvée dans son désir de ne pas laisser voir à Fanny l'impatience peu obligeante de sa sœur. Soit réalité, soit illusion, à part la différence du blond

au brun qui existe entre les jeunes filles, il croit apercevoir dans leurs traits de nombreux points de ressemblance, et cette ressemblance lui cause une étrange émotion. S'étudiant à comparer le visage de l'une au visage de l'autre, il ne sait auquel donner la préférence, car Fanny est bien jolie aussi; elle paraît si bonne, elle est si vive, si gracieuse malgré sa timidité presque enfantine! il y a tant de gentillesse dans ses naïves paroles, tant de pureté dans le timbre argentin de sa voix, tant de sérénité sur son front, de douceur dans ses regards, et en même temps de candeur spirituelle dans tout ce qu'elle dit, dans ses manières, dans toute son attitude! Lui aussi, de son côté, sans qu'il s'en aperçoive, il la contemple par momens, tout en simulant une entière indifférence, et plus il s'attache à cette contemplation, plus il découvre en elle de graces naturelles et par cela même plus séduisantes; il n'y a pas jusqu'à cet élan bien simple de tendresse fraternelle dont il avait été témoin tout à l'heure qui ne le touche singulièrement : là il voit la preuve d'un cœur sensible et bon.

Le temps passe, et Claire bout d'inquiétude, et Georges, tout entier à ce charme nouveau, est loin de

trouver la visite trop longue, lorsqu'il est tiré de son extase admirative par cette exclamation de l'ouvrière :

— Ah ! mon Dieu, dit-elle, déjà si tard ! Je ne serai jamais revenue aussitôt que je l'avais promis. Et vite, vite, il faut que je m'en retourne. Adieu, Claire! Monsieur, je vous salue, adieu ! —Mais s'approchant de la fenêtre, elle s'écrie tout à coup : — Me voilà bien ! il pleut à présent ! Il faisait si beau quand j'ai quitté le magasin et tout à l'heure encore quand je suis entrée ! C'est un fait exprès : comment vais-je faire?

— Quel contre-temps ! — dit Claire bas à Georges qui paraît très-affecté, — de la pluie ou du départ de Fanny : qui sait ?

En effet, au beau soleil du matin a succédé brusquement, sans transition aucune, une bourrasque d'eau neigeuse que le vent balaie avec force dans tous les sens, une de ces giboulées si fréquentes dans ce mois d'équinoxe pendant lequel il n'est pas rare de voir, en un jour, le printemps faire place à l'automne, et l'été de l'après-midi à un soir d'hiver, froid et gris.

—Ma foi ! tant pis, cela ne durera pas long-temps : je m'en vais.

— Mais, ma sœur, — réplique Claire, son amitié l'emportant sur son impatience, — tu te mouilleras, tu t'enrhumeras....

— C'est égal.

— Non, prends mon parapluie.

— Oui, et pour te l'envoyer, comment ferai-je? Madame Féret se mettrait dans une belle colère après moi! J'aime mieux me risquer. J'aurai bien vite gagné le faubourg Saint-Denis : j'y prendrai la *citadine*.

—Je ne le veux pas. Ecoute: je sais un moyen de nous tirer d'embarras. —Et s'adressant à Georges :— Monsieur Marsault, voudriez-vous être assez bon pour nous rendre à toutes deux un service?

— De tout mon cœur, mademoiselle: parlez...

— Eh bien! conduisez ma sœur jusqu'à la voiture; et revenez vite, — ajoute-t-elle tout bas.

— Mais votre tante? — répond Georges sur le même ton.

— Ma tante ne rentre qu'à cinq heures. — Puis à voix haute: — De cette manière j'aurai tout de suite mon parapluie: vous me le rapporterez, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle, je vous le promets, — ré-

plique-t-il ; car malgré le plaisir secret qu'il éprouve à rester quelques instans de plus avec l'une, il se fait un point d'honneur, une sorte de devoir de revenir écouter l'autre jusqu'au bout.

— Puisque Monsieur a la bonté de m'accompagner, allons, j'accepte. Adieu, adieu, chère sœur !.... Partons !

Georges et Fanny sont sortis ; Claire se retrouve livrée aux ennuis de l'attente ; mais celle-là du moins ne durera pas long-temps, vingt minutes au plus : le grand, le terrible aveu s'achèvera ce jour-là. A cinq heures du soir Claire attendait encore.

— Qu'est-ce que je te disais hier, qu'est-ce que je te disais ce matin ? — s'écria la vieille dame, rentrant toute radieuse, et trop enivrée de sa joie pour prendre garde à la torpeur effrayante dans laquelle sa nièce était plongée ; — j'avais raison ; mon rêve avait raison. Ne crois plus aux rêves après cela ! Je viens de le voir.

— Qui ? demanda la jeune fille.

— Qui ? Est-ce une question à faire ? Mais laisse-moi m'asseoir ; j'étouffe, je suffoque. Tiens, à propos,

voici ton parapluie que la portière m'a remis en passant : tu l'avais donc prêté ?

— Oui, à ma sœur qui est venue...

— Eh bien! qu'as-tu donc? tu as de la peine à parler. Ah! je conçois, c'est le saisissement. Allons, calme-toi, reprends courage : je te dis que je l'ai vu, j'ai vu M. Morissot ; là, es-tu contente ?

Claire, qui avait relevé la tête, ranimée qu'elle était par cet espoir confus, la laissa, à ce nom, retomber sur sa poitrine ; madame Féret ne fit pas attention à ce changement, ou, pour mieux dire, elle n'y vit qu'une preuve de plus que son propre bonheur était partagé.

— Malheureusement, — continua-t-elle, — je n'ai pas pu lui parler ; il passait de l'autre côté de la rue. J'ai voulu le rejoindre, puis tout d'un coup il m'a échappé.... Ah! s'il m'avait aperçue, je suis bien sûre.... Mais nous devons être tranquilles : nous le reverrons, il faut espérer....

En ce moment un nouveau visiteur arriva à la porte de madame Féret, qui tressaillit ainsi que Claire. Elles se trompaient toutes les deux.

— Comment! c'est vous, M. Charles! Qui vous amène? Nous avons appris dans le temps votre nomination à une sous-préfecture, et par d'autres que vous encore. Je ne veux pas vous faire de reproche, mais c'est mal de négliger des amis qui ne vous ont pas oublié.

— Pardon! j'étais si occupé, si pressé.... Ravi de vous voir en bonne santé. Et ma cousine, toujours belle, toujours charmante!

Claire s'inclina pour toute réponse.

— Ah! ça, — reprit la tante, — j'espère que vous n'en resterez pas là, que vos talens, mieux appréciés, seront mieux récompensés. Vous ne dites rien, mais je devine : sans cela seriez-vous à Paris?

— Oui, en effet, — répliqua Baudin en déguisant mal un dépit concentré, — il y a du nouveau, vous avez raison.

— Et vous êtes?

— Je suis destitué.

— Destitué!

Ici Claire mêla son exclamation à celle de sa tante.

— Oui, ces misérables m'ont dépouillé d'une place si bien gagnée, sous prétexte que j'allais trop vite.

Je suis accouru pour me faire rendre justice : j'ai trouvé toutes les portes fermées ; mais patience, ils n'iront pas long-temps eux-mêmes....

— Que voulez-vous dire ?

— Que les émeutes ne font que commencer, que ceux qui les ont portés au faîte pourront tout aussi bien les renverser ; bientôt, j'espère.... gare la culbute !.... Que voulez-vous ? ils lassent la patience du peuple.... Hier au soir, *à la société*, nous avons juré....

— O ciel ! — interrompit la jeune fille —, il n'y a donc pas eu assez de sang versé ?

— Je vous dis, ma cousine, que nous sommes décidés.... Et puis, il y a de la honte à supporter la tyrannie....

— Qui vous enlève votre place, repartit-elle.

— Sans doute, je ne me fâche pas de l'épigramme; car maintenant que puis-je faire ? Mon journal n'existe plus.... Ah ! nous nous remettrons à l'œuvre, et alors....

— Alors, — dit la vieille dame qui l'approuvait du geste, — alors vous serez nommé....

— Ce qu'on voudra ; car je suis désintéressé : je

n'agis que pour mon pays et pour la liberté. A propos, je viens vous demander à dîner.

— Volontiers, M. Charles, volontiers; à la fortune du pot! Justement, voici l'heure. Ah! ça, j'espère que vous nous tiendrez au courant des affaires; vous pouvez compter sur notre discrétion.

L'ex-sous-préfet promit tout en dissimulant un sourire; l'on se mit à table.

Une semaine, quinze jours se passèrent, et Georges non-seulement ne revint pas, mais encore ne donna pas de ses nouvelles; même silence de la part de M. Morissot.

Au bout de ce temps, Claire n'attendait plus; madame Féret attendait toujours.

—

CHAPITRE VI.

—

SOUS UN PARAPLUIE.

> Dieu ne nous devait pas même les fruits, et il nous a donné les fleurs.
>
> E. ARNOULD.

Bras dessus, bras dessous, ils allaient sans s'adresser une parole ; de temps à autre seulement le regard du jeune homme glissant de côté rencontrait celui de sa jolie compagne de route : alors ils se dé-

tournaient subitement, rougissant tous deux et timides.

Pourquoi de la timidité entre gens qui se voyaient ce jour-là pour la première fois, qui avaient un sujet de conversation tout trouvé dans la pluie neigeuse qui les inondait en tous sens? Pourquoi cette rougeur dont se colorait à de certains momens le front de la jeune fille, et pourquoi ces momens-là étaient-ils toujours ceux où elle surprenait un coup d'œil de son voisin? Pourquoi aussi cette rougeur était-elle contagieuse? Nous n'en savons rien : eux-mêmes peut-être ne s'en rendaient pas bien compte. Probablement occupés de la même pensée confuse qui cependant les troublait et ne pouvait se traduire par des mots, ils semblaient l'un et l'autre avoir fait la gageure de garder le silence : silence de la pudeur d'une part, de l'autre silence d'un homme qui, en face d'un sentiment nouveau, se retrouve hésitant et craintif comme à un premier amour. Du reste, si le mot *amour* s'est rencontré sous notre plume, nous ne répondrions pas de la justesse de son application : faute de mieux, nous jugeons sur les apparences.

Ils allaient donc, et après une centaine de pas,

comme cette taciturnité devenait embarrassante, Fanny jugea à propos d'y renoncer, et ce fut pour prier son cavalier de se hâter : celui-ci, en effet, sans le savoir, sans le vouloir presque, ne marchait que très-lentement, tandis que le mauvais temps aurait dû le faire courir.

— Pardon, monsieur, lui dit-elle, je suis pressée...

Il ne parut pas l'avoir entendue, ne répondit rien, et n'obéit pas à la pression du bras qui l'entraînait en avant.

— Vous vous repentez sans doute déjà de votre complaisance, monsieur, car on dirait que vous n'avancez qu'à regret.... Je suis vraiment désolée que ma sœur vous ait ainsi mis à contribution...

Il ne répondit pas encore, et persista dans son allure insouciante. La petite enrageait : — Qu'a-t-il donc à ne rien dire? pensa-t-elle; est-ce qu'il le fait exprès? C'est une chose singulière, je l'aurais cru plus aimable. — Et ce n'était plus d'émotion qu'elle était rouge, ou, pour parler plus juste, cette émotion c'était du dépit, de la colère. Fanny voulut alonger le pas; sa colère redoubla quand elle se sentit retenue.

— Nous n'arriverons jamais, s'écria-t-elle avec humeur.

Pour le coup son compagnon l'avait entendue; il sourit; mais aussitôt, pour réparer cette gaîté intempestive, qui, à bien prendre, pouvait passer pour de l'impolitesse, il balbutia :

— Ne m'en veuillez pas, mademoiselle, j'avais oublié que vous étiez si impatiente. Excusez-moi, et puisque vous désirez marcher plus vite, allons.... c'est que, voyez-vous, je ne sais trop à quoi je pensais, mais à coup sûr ce n'était pas à vous mécontenter, ce que j'ai fait pourtant, si j'en juge par le ton dont vous venez de parler....

— Moi! je vous assure.... que si j'ai paru un moment fâchée, je ne le suis plus.... — Et tout bas elle ajoutait : — A la bonne heure au moins, le voilà gentil : ç'aurait été dommage qu'il ne le fût pas..

Ils doublèrent le pas, elle se serrant contre lui, lui la protégeant de son mieux contre l'averse en la couvrant du parapluie au risque de se mouiller lui-même, la soutenant de son bras pour sauter les ruisseaux, l'entourant en un mot des soins les plus atten-

tifs, si bien qu'elle s'en aperçut, et lui fit remarquer que ses habits étaient tout trempés.

— Je ne veux pas, monsieur, que vous attrapiez du mal pour moi, dit-elle.

— N'ayez donc pas peur, ce n'est rien, mademoiselle Fanny.

— Vous savez mon nom?

— Je l'ai entendu, je l'ai retenu... c'est un très-joli nom que celui-là.

— Vous trouvez, monsieur.... monsieur....

— Georges Marsault, mademoiselle.

— Georges! J'aime assez le vôtre aussi.

— Vraiment? J'en suis enchanté.... Je....

— Pourquoi donc?

— Oh! mon Dieu, je ne sais pas précisément pourquoi, mais ça me fait plaisir.

— Vous plaisantez.

— Du tout, du tout, je vous le jure : qu'est-ce qui me forcerait à vous le dire si ce n'était pas vrai?

— Au fait, vous avez raison, c'est une idée comme une autre.

— Comme une autre, si vous voulez, et cependant c'est tout naturel, parce que, voyez-vous, il y a des circonstances, des choses.... auxquelles on ne s'at-

tend pas.... certainement on ne s'y attend pas.... et ça fait que.... N'est-ce pas qu'au bout du compte on est bien libre.... si on peut?.... Qu'en pensez-vous ?

Georges s'embrouillait : ce fut au tour de Fanny de sourire ; elle fit mieux, et le jeune homme demeura stupéfait en l'entendant éclater sous cape, malgré ses efforts pour étouffer un rire moqueur.

— Je vous semble ridicule, reprit-il.

— Oh ! non, non ; un peu drôle, voilà tout ; mais j'ai eu tort. Parlons d'autre chose

— Je veux bien, mademoiselle, c'est-à-dire que je ne demande pas mieux. Il paraît que mademoiselle est ouvrière.

— Oui, monsieur, lingère, première demoiselle dans un magasin de lingerie.

— Ah !

— Cela vous étonne ?

— C'est que si jeune ! mais c'est bien plus joli à votre âge ! Vous devez être fière....

— Non, je suis contente.... Et vous ?

— Moi, mademoiselle, je suis ouvrier comme vous... mécanicien....

— C'est une belle partie.

— Je ne m'en plains pas ; et de plus chef en second de la manufacture.

— Tiens, comme ça se rencontre !

— Ce n'est pas tout : j'ai une part dans les bénéfices.

— Alors vous avez beaucoup de talent.

— Mon Dieu, non ; j'ai un patron qui m'aime ; c'est à lui seul que je dois ma fortune.

— Je suis sûre, M. Georges, que vous dites cela par modestie.

— Vous êtes dans l'erreur.... Le digne homme ! je ne lui rendrai jamais toute la justice qu'il mérite.... Si vous saviez ce qu'il a fait pour moi.... Ah ! mes éloges ne peuvent être au-dessus de ses qualités et de ses bienfaits : aussi je le vénère, je le respecte comme si j'étais son fils.

— Je le conçois, — dit-elle avec un petit air d'attendrissement qui la rendait plus jolie encore ; puis en elle-même, tout en regardant Georges en dessous : — Il est reconnaissant, il a bon cœur : oh ! il est bien mieux que je n'avais cru d'abord.

Et en même temps lui aussi il se disait : — Comme

elle est bonne et gentille! Sa figure n'est pas trompeuse; je l'avais deviné.

Qu'est-ce que tout cela voulait dire?

— Oui, M. Georges, — répéta-t-elle presque aussitôt; car leurs réflexions mentales n'avaient pas duré plus d'une seconde; — oui, je conçois votre tendresse pour un bienfaiteur. Moi aussi... et c'est singulier que nous nous trouvions dans une position à peu près pareilles : ne le pensez-vous pas?

— Oh! bien extraordinaire! Mais voyons, dites....

— Comme vous, — la voix de Fanny devint grave, — j'ai une protectrice qui m'a élevée, qui m'a comblée de marques d'amitié, qui m'a servi de mère depuis que j'ai perdu la mienne.

— Tout comme moi, mademoiselle! Orphelins tous deux, ouvriers tous deux, et tous deux chefs d'atelier, de magasin....

— Ah! par exemple, je ne gagne pas autant que vous, moi.

— Qu'est-ce que cela fait? Et dire qu'aujourd'hui le hasard nous réunit, nous rassemble! Le hasard est quelquefois bizarre.

— Je n'en reviens pas....

— Ni moi non plus....

Georges donnait le bras gauche à Fanny qui était ainsi obligée de remonter le sien pour lui donner plus de facilité à tenir le parapluie. A ce moment, la jeune fille sentit battre le cœur de son compagnon ; à son insu, elle fut troublée, presque honteuse de cette découverte. Par un mouvement prompt et inattendu elle s'éloigna de lui ; mais aussi rapide qu'elle, il retint de sa main droite ce bras qui voulait fuir, et il s'écria :

— Prenez donc garde, mademoiselle, vous vous exposez à la pluie.... Tenez, votre bonnet....

— Le pied m'avait tourné.

— Ah ! mon Dieu, souffrez-vous ?

— Non, ce n'est rien.

— Appuyez-vous sur moi davantage : rapprochez-vous.... Bien !

Et la main de Georges n'abandonnait pas le bras de sa jolie voisine, et il le serrait comme pour la soutenir, et la fugitive se laissait faire. Le moyen de se fâcher contre celui qui veillait si attentivement sur elle ! le moyen de ne pas rester là, tout près de lui, quand il

s'efforçait d'empêcher un nouvel accident ! Elle resta, quoique tremblante, et ce n'était pas de froid peut-être, tandis que le jeune homme lui répétait pour la rassurer : — Appuyez-vous, ne craignez pas de me fatiguer. — Sa crainte s'évanouit en effet ; la minute d'après il n'y paraissait plus. L'entretien continua, mais non plus sur le même ton, vif et léger à présent, avec des rires sur le feint accident de tout à l'heure, chacun des interlocuteurs ayant recouvré son calme habituel ou croyant l'avoir recouvré, ce qui revient au même, pourvu que l'épreuve ne se prolonge pas trop, à moins qu'un mot, frappant droit au cœur, n'aille y mettre à nu le mensonge et réveiller le feu qui dormait sous ce rempart d'insouciance affectée.

Ils causaient, ils riaient comme s'ils se fussent connus depuis long-temps, comme de vieux amis. Rien ne lie, rien ne rapproche aussi vite que la similitude dans les existences, surtout si elles ont été malheureuses, et au fond de toutes les destinées n'y a-t-il pas des larmes ? Ici la ressemblance était complète ; et puis l'une avait tant de candeur, de naïveté, l'autre désirait si ardemment reconquérir sa naïveté et sa candeur fanées mais non flétries ; pour

l'un et pour l'autre ce qui est bon avait un attrait si puissant ! Deux êtres ainsi moralement disposés n'ont qu'à se rencontrer, à l'instant ils s'unissent par une sorte d'attraction magnétique dans un sentiment de mutuelle affection. C'est ce qui arrivait de Georges et de Fanny.

La connaissance était plus qu'à moitié faite, et il allait falloir se séparer. Ils entraient dans le faubourg Saint-Denis où la petite devait prendre la *Citadine*; après quoi le jeune homme retournerait auprès de Claire : tout cela avait été convenu. Déjà se quitter, quel dommage! et pour se revoir, quand? Jamais peut-être. On était si bien ensemble : oh! oui, c'était grand dommage. Si Georges savait la cause de ces regrets qui pour être intérieurs n'étaient ni moins vifs ni moins profonds, certes l'ouvrière l'ignorait. Ses regrets, elle les sentait bien plus qu'elle ne les comprenait.

Parvenus au terme d'une course qui devait laisser des souvenirs dans leurs ames, Georges était triste, Fanny impatiente, oubliant sa tristesse involontaire pour satisfaire son impatience. On l'attendait au magasin où déjà elle aurait dû être rentrée, tout cédait

en son esprit à cette impérieuse nécessité. Leurs regards se dirigèrent en même temps vers le haut du faubourg : Pas de *Citadine!* Puis en se retournant ils virent à trente ou quarante pas devant eux l'énorme voiture qui roulait au grand trot des chevaux sur la pente de la rue.

— Allons, — s'écria la jeune fille, — nous la rejoindrons.

Georges obéit, mais, il faut le dire, avec une lenteur qui permit au lourd équipage chargé sans doute d'autant de voyageurs qu'il en pouvait contenir, de prendre beaucoup d'avance sur eux. Fanny se désespérait. Néanmoins son désespoir se passa bientôt lorsque le mécanicien lui proposa de la reconduire jusqu'à son magasin. Elle sourit d'aise à cette offre.

— C'est pourtant bien loin, objecta-t-elle.

— Qu'importe, — répondit-il. — Croyez-vous que je voudrais vous laisser seule par un temps pareil; et puisque je dois reporter le parapluie chez votre sœur....

— Au fait, vous avez raison : attendre une autre voiture, ce serait perdre plus de temps encore, même

en admettant que j'y trouve une place ; autant vaut aller à pied ; mais je crains vraiment d'abuser de votre obligeance.

— Marchons, Mademoiselle.

— Marchons, monsieur Georges, — répéta-t-elle déjà toute consolée.

Et ils descendirent le faubourg.

— Bien sûr, — ajouta-t-elle un moment après, — bien sûr je n'aurais point accepté s'il ne pleuvait plus ; mais on dirait que la giboulée ne veut pas en finir de toute la journée. Merci, tout de même, monsieur Georges, merci !

Cet incident, qui rendait le jeune homme si heureux, avait donné un tout autre cours à leurs idées à tous deux ; il fallut trois ou quatre minutes de silence pour qu'ils pussent se rappeler ce qu'ils se disaient quelques instans auparavant. Georges ne songeait nullement à renouer l'entretien ; il avait près de lui la jeune fille vers laquelle il se sentait entraîné par un charme aussi doux que puissant, il serrait contre son cœur son bras qui ne faisait plus le geste de se retirer ; de temps en temps il jetait sur sa compagne

un regard furtif et plein de feu : pour lui c'était assez. Ce fut donc elle qui parla la première.

— Que disions-nous tout à l'heure ? — demanda-t-elle, — je ne m'en souviens plus. Aidez-moi, si votre mémoire est plus heureuse que la mienne.

— Nous en étions sur un chapitre bien intéressant, mademoiselle Fanny.

— Lequel?

— Le hasard, je m'explique mal, le bonheur qui fait que nous nous ressemblons presque en tout, vous savez....

— Ah ! oui, je me rappelle.... et puis j'ai failli tomber.... et puis vous avez été si bon....

La petite s'arrêta tout à coup et tressaillit. On eût dit qu'elle venait de poser le pied sur un serpent. Il eût pitié de son embarras; malgré son innocence, elle lui en sut un gré infini.

— Même malheur au commencement de notre vie, — dit-il, — même existence de travail et de privations; ensuite même bonheur....

— Il n'y a qu'une petite différence, c'est que vous êtes bien plus riche que moi, vous.... Mais je suis

contente de mon sort ; j'avais des dettes, depuis que je suis première demoiselle je les ai payées : à présent je ne dois rien, c'est tout ce que je désirais.

— Des dettes ?

— Certainement.

Alors elle raconta les bontés de sœur Louise, le prêt des deux cents francs, l'engagement contracté par elle, Fanny, de rembourser cette somme au moyen de ses économies, son chagrin de ne pouvoir tenir sa promesse, et aussi sa joie de l'avoir pu faire, et le petit livre de Madeleine, toute son histoire enfin, presque toute voulons-nous dire : n'était-il pas impossible qu'elle rapportât à Georges la scène du jeune homme audacieux dans sa mansarde, non plus que les aventures de sa bienfaitrice; en un mot tout ce dont elle se souvenait, elle le dit. Récit franc et naïf, du reste : elle s'abandonnait au charme de peindre ses chagrins passés ; elle dévoilait son cœur aimant et bon, son ame tout entière. Le jeune homme l'écoutait avec un plaisir où d'abord domina la surprise, puis dans lequel il n'y eut plus que de l'enchantement, de l'ivresse. Elle avait fini, il écoutait encore.

— De sorte, — dit-il sortant de son extase, — que vous vous trouvez satisfaite ?

— Oh ! je ne suis pas ambitieuse, monsieur Georges.

— Et vous ne désirez point vous élever au dessus de la sphère où le sort vous a placée ?

— Mon Dieu, non ! Où serais-je mieux ? Et vous... Oh ! pardon, ça ne peut pas être la même chose.

— Vous vous moquez.... Pourquoi donc ?

— C'est qu'avec vos talens....

— Quelle plaisanterie ! Mais, raison de plus ; si j'ai des talens, je dois les faire valoir, travailler pour être utile. Tel est l'exemple que j'ai reçu de mon patron, je le suivrai.

— L'honnête homme ! Sœur Louise aussi m'en dit autant....

— La digne dame !

— Oh ! ça c'est vrai !.... Et comme elle ne me conseille que dans mon intérêt, je lui obéis. A quoi sert de se tourmenter l'imagination, d'envier ce qu'on n'a pas ? à rencontrer plus mal, bien souvent. Pour moi, je suis heureuse et je serais joliment difficile si je ne l'étais pas ; je ne demande rien, c'est à dire, si fait : une seule chose, que ça continue.

— Vous m'étonnez, Mademoiselle.

— Pourquoi donc ?

— Tant de raison à votre âge, et dans un magasin !

— Est-ce que c'est de la raison ? — demanda-t-elle naïvement.

Georges parut plus surpris encore. Elle reprit :

— Dame ! je ne sais pas : j'ai été élevée dans ces idées-là.

— De mieux en mieux, — pensait le jeune homme.

Puis tout haut :

— Que je suis aise de vous entendre ! Sur ma foi, je ne croyais pas qu'il pût exister une jeune fille comme vous ; et vous connaître de pareils sentimens, cela me remplit de joie.

— Vous aviez mauvaise opinion des femmes, Monsieur.

— Bien malgré moi, je vous assure ; mais vous m'en faites revenir.

— A la bonne heure !

— Et dites-moi. Une chose que je ne comprends pas, c'est que votre sœur, mademoiselle Claire....

— Oh ! elle, c'est différent.... Son éducation, ses talens la mettent au dessus de moi.... vous sentez que nous ne pouvons penser de même.

— Oui, oui, en effet... Seulement je préfère votre manière de penser, à vous.

— Ah ! au fait, chacun a son goût.

— Parlez, Mademoiselle, parlez ; j'ai tant de plaisir à vous écouter !

Fanny fut sur le point de répliquer : « — Et moi aussi ! — » mais elle se mordit la langue, et se contenta de regarder à la dérobée son cavalier qui ne cessait de se répéter à lui-même :

— Oh ! oui, quelle différence avec l'autre !

— Vous me croirez si vous voulez, Mademoiselle, — dit-il après un court silence, — je ne donnerais pas pour tout au monde l'avantage que j'ai de vous accompagner aujourd'hui, et le souvenir de cette course me restera long-temps dans la mémoire.

— Vous êtes trop bon !

— Non certainement, c'est vous plutôt....

— Ne trouvez-vous pas, monsieur Georges, — interrompit la petite, — que nous allons d'une vi-

tesse ! Je suis tout essoufflée, et le pavé est si glissant : j'ai peur de tomber.

En effet, au temps d'arrêt que fit le jeune homme enchanté, elle soupira longuement pour ne point donner un démenti à ses paroles; mais ce soupir, d'où venait-il : de la lassitude ou d'un trouble bien naturel en pareille circonstance ? Le mécanicien ne chercha pas même à le deviner ; il aurait plus de temps à rester avec elle : cela lui suffisait. Ils continuèrent alors leur marche au petit pas.

— C'est pourtant la première fois qu'il m'arrive d'être avec un Monsieur dans les rues.

— Et vous en êtes contrariée, peut-être ?

— Moi, du tout; je n'y vois pas de mal. D'ailleurs, je le dirai à ma bonne amie la religieuse : je lui dis tout.

— Et vous faites bien, puisqu'elle mérite votre confiance. Mais revenons à notre conversation....

— Qu'était-ce ?

— Vous êtes heureuse, disiez-vous.... et ne songez-vous pas.... — Il hésitait.

— A quoi ?

— A un établissement.... Il me semble que vous devriez.....

— Là, vous êtes comme sœur Louise à présent; elle me permet de penser au mariage, et vous m'y engagez : c'est drôle !

— Ah ! elle vous permet.... c'est qu'elle le désire.

— Je crois que oui.

— Hé bien ?

— Eh bien, c'est déjà fait.

— Vraiment!... — Georges tremblait. — Vous avez sans doute jeté les yeux sur quelqu'un ?

— Non, non. Comme vous y allez ! J'ai pensé, voilà tout.

— Tant mieux.... pour vous !... Après?

— Après.... Je vous dis que j'y ai songé, mais....

— Mais ?...

— C'est que je serais extrêmement difficile dans mon choix. Que voulez-vous ? on a ses idées. D'abord, je voudrais connaître mon monde, savoir qu'il me convient. D'ailleurs j'ai le temps, je ne suis pas pressée. Mon Dieu ! quelques années plus tôt ou plus tard, qu'est-ce que ça fait ? Avec ça que je n'en grille pas d'envie, comme les demoiselles du magasin qui font des mines aux jeunes gens pour se faire

épouser. Et à quoi ça les avance-t-il, je vous le demande? Elles se font moquer d'elles. Il y en a pourtant qui réussissent, mais je ne suis pas jalouse de leur bonheur et jamais je n'emploierai les mêmes moyens : c'est trop chanceux. Peut-être que je n'arriverai pas si vite : tant pis! Elles courent après des maris; moi je ne sais pas si je fais mieux, j'en attends un.

— Qui ne peut manquer de venir, j'en réponds. Cependant.... Excusez-moi, Mademoiselle, si j'ose ainsi vous questionner.... D'après vos prétentions, il faudrait sans doute pour vous plaire qu'un homme réunît des qualités?...

— Quand le temps sera venu, je verrai, j'examinerai. Au bout du compte, je ne suis pas si exigeante que j'en ai l'air.

— Quelqu'un de riche sans doute?

— Eh non! Il croirait me faire beaucoup d'honneur, et puis je ne veux avoir de reconnaissance envers mon mari que pour le bonheur qu'il me donnera. Avec de la fortune, d'ailleurs, il en est peu qui s'adresseraient à une pauvre ouvrière comme moi: il faudrait un miracle.

En parlant ainsi, elle souriait. Georges trembla moins fort.

— En ce cas, — poursuivit-il, — vous aimeriez mieux un jeune homme aimable, spirituel? N'est-ce pas, c'est cela : j'y suis.

— Continuez, vous n'y êtes pas : je tiendrais peu à l'esprit, à l'amabilité....

— Comment?

— Cependant il est bon de vous prévenir que je ne voudrais pas que mon mari fût trop bourru, car alors.... je n'aimerais pas à être battue.

— O ciel! battue, mais quel serait le monstre capable de....

— On l'a vu, on le voit, et des femmes qui me valent bien. Vous n'êtes pas un habile devineur, monsieur Georges.... allez encore!

— Mademoiselle, je suis au bout de mon rouleau, je ne sais plus que dire, je ne vois rien; vous m'embarrassez.... Ah! un joli garçon! Qu'en dites-vous? D'abord il n'y a plus que cette qualité-là maintenant; ainsi, vous en convenez, vous auriez du faible pour un gentil garçon....

— Moi! non, pas trop.... Ah! je ne donne pas

non plus dans les extrêmes, et si l'on m'offrait pour mari un mal-bâti, je vous assure que j'y regarderais à deux fois.... Allez, allez!

— Mais enfin....

— Mon Dieu! vous me tourmentez.... je ne sais que vous répondre. Mais puisqu'il faut que je parle, tenez, voici ce que j'aimerais dans celui qui me demanderait en mariage : un bon cœur, un bon caractère avant tout, ensuite le reste comme ça se pourrait.... Ah! je me trompe, et j'oublie quelque chose: je tiendrais aussi beaucoup à ce qu'il m'aimât bien, parce que s'il ne m'aimait pas....

— Avec vos qualités, Mademoiselle, mais il faudrait n'y pas voir clair, être aveugle. Tout le monde vous aimerait.

— Ah! je n'en demande pas tant.... un seul, c'est assez.

— Alors voilà où se bornent vos vœux. Et dites-moi, si j'osais.... je vous prierais....

— Allez toujours!

— N'avez-vous encore trouvé personne?

— Non.

— Ne pourriez-vous du moins me dire à qui vous

voudriez que ressemblât l'original du portrait que votre imagination s'est créé ?

— Ignorante comme je le suis, je me tromperais sans doute au premier aspect.

— Idées que vous vous faites ! Voyons !

— Idées tant que vous voudrez, mais ça n'est pas facile.

— Il me semble pourtant.... Jetez les yeux autour de vous, examinez tous ceux qui passent : n'y en a-t-il pas dans le nombre?...

Ici l'ouvrière impatientée fit ce que Georges lui demandait ; mais, soit hasard, soit tout autre motif, elle ne put en désigner aucun. Celui-ci était trop grand, celui-là trop petit ; dans l'un c'était le manque de tournure qui lui déplaisait, dans l'autre, le défaut contraire : une assurance affectée, une démarche compassée qui lui paraissait de la suffisance : nulle part, si loin que ses yeux se portassent, ne s'offrit l'objet de comparaison qu'elle cherchait. A la fin, — et nous n'oserions affirmer que tout cela ne fût pas le résultat d'un calcul, — à la fin donc, lasse de se voir si mal servie par ses rencontres, elle reporta ses regards sur son compagnon de route, et

comme celui-ci répétait pour la dixième fois sa question :

— A qui voudriez-vous qu'il ressemblât ?

— Eh mon Dieu ! à vous, — répondit-elle, — ça m'est égal.

Si jusqu'à ce moment Georges avait admiré dans Fanny une raison au dessus de son âge, certes il est permis de croire qu'alors il lui trouva un sens droit, un excellent jugement. Quoique l'aveu de la petite pût passer pour un pis aller, il en fut très-flatté néanmoins, et il répliqua :

— Je suis heureux, Mademoiselle....

— De quoi ? De m'avoir mise à la torture ?

— Ah Dieu ! si j'avais su....

— Bien, bien ! je n'ai pas de rancune... A présent parlons d'autre chose, de vous par exemple : chacun son tour.

— Me voilà prêt à subir l'interrogatoire que vous êtes en droit, à charge de revanche....

— Je compte en user. Mais vous qui vous moquiez de mon embarras tout à l'heure, je suis sûre que vous ne répondriez pas plus aisément que moi.

— Essayez.

— Moi, c'est difficile. Il y a certaines questions

qu'une jeune fille n'ose pas adresser à un homme de peur de s'attirer des éloges, et moi qui ne peux pas les souffrir....

— Vrai ?

— Je n'ai pas l'habitude de mentir.

— Ni moi non plus.... Nouveau point de ressemblance entre nous ; mais je ne me fâche jamais et vous il n'y a qu'un instant.....

— Il y avait de quoi, j'espère. D'ailleurs, vous le voyez, je ne vous en veux plus. Commencez.

— Quoi ?

— Vous le savez bien. Nous avons assez parlé de mon mari.

— Pour moi, — reprit-il, — si je pouvais choisir ma femme.....

— Comment la prendriez-vous : brune ou blonde ?

— Je ne regarderais pas à cela précisément.

Pourquoi donc à cette réponse, la curieuse demeura-t-elle interdite ? Elle se remit aussitôt, et :

— J'aime cela, monsieur Georges, vous ne voulez pas me flatter. Tant mieux ! Allons, continuez : j'ai bonne envie de savoir votre goût.

— Je la prendrais.... — balbutia-t-il.

— Eh bien ! vous vous arrêtez déjà !.... Qu'est-ce que je disais?

Et elle éclata de rire comme une folle. En ce moment, une *Citadine* roulait à côté d'eux.

— Faubourg Saint-Jacques ! — cria le conducteur.

— Si vous montiez, Mademoiselle, — s'empressa de dire le jeune homme; — malgré tout le plaisir que j'ai d'être avec vous, je serais désolé....

Fanny continuait à rire. La voiture était loin.

— J'ai fait plus de la moitié de la route à pied, le reste ne me coûtera pas davantage; et puis le temps est superbe !...

Elle disait vrai. La giboulée avait cessé, le soleil depuis long-temps dardait de chauds rayons sur les pavés qui commençaient à sécher, et le parapluie était toujours ouvert sur la tête des deux promeneurs. Tout entiers à leur conversation, ils ne s'étaient aperçus ni l'un ni l'autre du changement survenu dans la température. Il ferma le meuble désormais inutile, tandis que l'ouvrière d'un ton où perçait

une sorte de timidité qui n'était pas exempte de malice :

— Si cela vous ennuie, monsieur Georges, vous pouvez vous dispenser de m'accompagner.... J'irai seule à présent.

Elle se disposait à dégager son bras, il la supplia de le laisser où il était. Elle consentit : elle ne demandait pas mieux peut-être.

— Avec tout ça, vous ne m'avez pas dit.... — poursuivit-elle, revenant à la charge.

— C'est que j'ai peur que vous ne me trouviez bien ambitieux.

— Allons donc ! parlez tout de même. J'écoute.... J'attends....

— Vous me permettrez de vous trouver à mon tour un peu pressée.

— Dame ! je vous rends la monnaie de votre pièce. Etes-vous décidé ?

— Oui.

— C'est pas malheureux.

— Que l'on m'offre une femme.... dans votre genre.

— Ah !... vous accepteriez ?...

— Avec joie, avec un sentiment de bonheur et de reconnaissance !

— Vous parlez ainsi pour n'être pas en reste avec moi.

— Du tout, du tout, je n'y pensais seulement plus. Je dis la vérité, car vous êtes....

— Là ! des complimens : je ne les aime pas.

— Mais si ce n'étaient pas des complimens ?

— Les hommes disent toujours ça.

— Moi je ne sais pas en faire.

— Tout comme les autres.

— Je vous assure que non.

— Je crois que si.

— Mais, Mademoiselle....

— Mais... ne vous fâchez pas.... vous me connaissez à peine.

— Aussi désirerais-je vous connaître davantage avant de m'engager....

— C'est raisonnable : à la bonne heure !

— Vous ne soupçonnez donc plus ma bonne foi ?

— Hum ! je ne sais pas trop.... peut-être oui, peut-être non : qu'est-ce que cela fait ? Tout cela

c'était pour rire aussi bien de votre part que de la mienne.

— Pourtant, s'il y avait du sérieux ?

— Alors, — dit-elle en changeant de ton, — je dirais : tant pis ! car nous voici arrivés bientôt.... Assez là-dessus, et recevez mes remerciemens pour la peine que je vous ai causée.

Ils approchaient du terme de leur course. A quelques pas du magasin, l'ouvrière s'était arrêtée.

— Déjà ! — disait Georges en insistant pour la conduire jusqu'au bout,

— Il le faut; restez ici. Si l'on vous voyait, ça ferait jaser : il y a de mauvaises langues à l'atelier.

— Adieu donc, Mademoiselle.

— Adieu, monsieur Georges.

— C'est ennuyeux : nous étions si bien ensemble.

Elle n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre, et s'éloigna de deux ou trois pas. Tout à coup elle se retourna, revint au jeune homme et le visage empourpré, d'une voix tremblante, avec une charmante naïveté :

— J'ai une prière à vous faire, — dit-elle. —

Quoique tout ce que nous venons de dire soit de la plaisanterie, rien que de la plaisanterie, je serais désolée que ma sœur en sût quelque chose. Ainsi, en lui reportant son parapluie, n'en parlez pas. D'ailleurs, ça serait inutile : nous ne nous reverrons peut-être jamais.

— Qui sait?... — répartit-il.

Elle le regarda un instant pour comprendre le sens de ces deux mots prononcés avec un accent particulier, le salua de nouveau et se dirigea vers le magasin de lingerie ; mais avant d'y entrer, elle se détourna, lui envoya de la main un dernier adieu, puis elle disparut.

Georges était resté cloué à sa place jusqu'à ce qu'il n'aperçut plus la jeune fille, retenu là par un charme auquel il obéissait sans chercher à s'en rendre compte. Alors seulement il voulut rassembler ses idées : il ne le put pas. Ce qu'il éprouvait, c'était une émotion ineffable, dans laquelle il entrait de la joie et de la reconnaissance ; auprès de cette candide enfant, il avait retrouvé la fraîcheur première de ses sensations, et il lui en savait un gré !... Sa joie était pure, son cœur battait délicieusement ; il ressentait par tout son être

ce bien aise qui vous inonde aux jours de la convalescence, après une maladie longue et cruelle, une fièvre de cerveau par exemple, qui vous avait enlevé la mémoire. Il ne se reconnaissait plus, tant depuis une heure il s'était fait en lui un changement complet! il respirait librement; il se réveillait comme d'une hallucination menteuse et pénible. Certes il y avait de l'agitation dans son ame, mais ce n'était plus ce violent transport qui l'avait rendu si malheureux; non, cette ardeur qui lui mettait du feu dans le sang, cet amour que Claire lui avait inspiré, qui ne lui laissait ni repos ni relâche dans ses souffrances, tout cela n'existait plus; quelque chose de meilleur le remplaçait, quelque chose d'aussi profond, un sentiment aussi grave peut-être, mais plus doux et touchant, onctueux pour ainsi dire.

Claire! ce nom qu'involontairement Georges avait rencontré dans sa pensée, lui rappela un devoir, une obligation consentie par lui; à ce souvenir il tressaillit. Oh! maintenant il lui en coûtait de retourner entendre l'aveu de la jeune fille, cependant il se remit en route. Mais peu à peu ses idées reprirent un autre cours et revinrent au moment où il avait quitté

Fanny ; la gentillesse et le jugement, le sens droit et la gracieuse figure de l'ouvrière, il les voyait, il les admirait encore. Puis une comparaison toute naturelle s'offrait dans son esprit entre les deux sœurs, et cette comparaison se résumait par ces deux sensations différentes : il redoutait celle qu'il allait voir, l'autre, il la regrettait.

Peut-on lui faire un crime de cette infidélité apparente ? N'était-il pas, au contraire, bien fidèle à la femme qu'il avait toujours rêvée? S'il avait cru la trouver là où elle n'était pas, était-ce donc sa faute ? et cette faute, deux ans d'amour sans espoir ne l'expiaient-ils pas assez ? Plus heureux aujourd'hui, Georges était l'homme qui a long-temps cherché un trésor, qui le découvrant enfin s'en empare et s'écrie : Le voilà ! et qui en même temps abandonne ce qu'il avait regardé jusqu'alors comme une riche trouvaille.

Mais non, le jeune amant ne s'emparait pas, lui, de son trésor; son bonheur d'avoir vu Fanny n'allait pas au-delà du regret de l'avoir vue si peu. Quant à des projets pour l'avenir, il n'en faisait pas ; il était trop ému pour calculer, pour arrêter un plan. La rever-

rait-il ? il ne se le demandait pas ; seulement il sentait que ce serait pour lui un grand chagrin de ne pas la revoir. C'était déjà beaucoup qu'une telle perception lui arrivât au milieu de l'espèce d'extase dans laquelle il se plongeait avec délices ; seulement encore il y avait certains mots qu'il se répétait à tout moment : — C'est bien la femme qu'il me faudrait ! — N'était-ce pas beaucoup ? Certes, de ces mots à un parti décisif il n'y a pas loin : une heure de calme réflexion, et l'on peut conjecturer que le jeune homme verra clair au fond de son cœur, et alors....

Tout en se livrant ainsi à de séduisantes rêveries, il se trouva subitement à la porte de madame Féret : il ne s'en croyait pas si près. Un froid glacial le parcourut des pieds à la tête : entrera-t-il, n'entrera-t-il pas ? D'un côté sa promesse, de l'autre un embarras étrange, le poussaient tour à tour et le retenaient. Machinalement et pour se donner une contenance, car dans son trouble il se figurait voir la jeune fille à la croisée qui le regardait, il tira sa montre : — Cinq heures dans cinq minutes ! — Il crut s'être trompé. Comment se faisait-il ?... C'est que pour lui le temps avait coulé si vite !

Oui, bientôt cinq heures! ce n'était point une erreur. Georges bénit le ciel de cet accident qui le délivrait d'un poids énorme. — Pas moyen de monter à présent : la tante va revenir, et si elle me trouvait auprès de sa nièce, tout serait perdu.

Cela dit il entra, mais il ne dépassa point la loge du portier auquel il remit le parapluie, avec prière de le monter chez mademoiselle Granger. Après quoi, il franchit lestement le seuil de cette porte, en deçà de laquelle il lui semblait que les pieds lui brûlaient, et, en descendant le faubourg, il s'excusait ainsi vis-à-vis de lui-même de son manque de parole :

— Je lui écrirai que je n'ai pas pu aujourd'hui. Pauvre fille pourtant!.... elle m'a attendu ; mais je n'y puis rien faire à présent.... Je reviendrai, puisqu'elle le désire.... D'ailleurs, j'ai promis, quoique peut-être il vaudrait autant qu'elle gardât son secret pour elle... je ne le lui ai pas demandé.... Enfin demain.... aussitôt que cela me sera possible.... oui.... je reviendrai... C'est reculé, voilà tout. Bah! elle est sans doute enchantée du retard : elle avait l'air si émue.... Ah! pauvre fille!....

Puis Georges, — et pourquoi? — s'efforça de ne

plus songer à Claire : à l'aide de ses raisonnemens ingénieux, il avait étouffé une voix intérieure qui lui disait qu'il avait des torts à se reprocher, ou, pour mieux dire, il ne voulut pas s'appesantir sur ce qu'il éprouvait en ce moment, et de nouveau l'image de la gentille ouvrière vint occuper toutes ses pensées. Il est probable que son émotion n'était plus assez forte pour l'empêcher de réfléchir et de projeter.

— Eh bien ! — lui demanda son patron lorsqu'il arriva dans la fabrique,—ta course a-t-elle été bonne?

— Très-bonne, répondit-il.

— Tant mieux ! mon garçon. Et ta femme, est-elle trouvée enfin ?

— Ce serait bien possible ; mais ce n'est pas celle que je cherchais.

— Ah ! — Et le brave homme partit d'un éclat de rire. — Mieux, apparemment ?

Georges fit un signe affirmatif.

— Ma foi ! je n'en suis pas fâché : d'après ce que tu m'avais appris de cette belle demoiselle, j'avais peur pour toi, en vérité. Non, elle ne me plaisait pas.

Il y eut comme une expression d'impatience et de

remords dans le geste par lequel le mécanicien interrompit ces récriminations.

— Allons, soit! — reprit l'autre; — mais tu fais bien de m'arrêter, j'allais en dire un mal! J'espère que tu vas me mettre au courant de tes nouvelles amours.

— Oui.... plus tard.

— J'entends, tu veux être sûr du succès. A ton aise et au petit bonheur!

Le dimanche suivant, Fanny racontait à son amie la rencontre du jeune homme chez Claire, leur conversation pendant la route, jusqu'aux moindres détails, et cela avec une chaleur qui fit sourire la religieuse; l'ouvrière surprit ce sourire, et trouva ce jour-là pour la première fois que sœur Louise n'était pas toujours bonne.

— Est-ce que j'ai mal agi en acceptant son bras? dit-elle le cœur gros.

— Non, petite, non.

— Et en lui répondant?

— Pas davantage.

— Alors, vous n'êtes pas fâchée?

— Certainement non.

— C'est que vous riiez tout à l'heure.

— Preuve que je suis contente.

— Vrai? moi aussi, allez, ma bonne amie!

Et toute rouge, toute honteuse, elle se tut.

CHAPITRE VII.

—

MENSONGES.

> Et souventes fois voit-on de petits corps animés d'une ame grande.
>
> BRANTOME.

Un grand malheur est arrivé à madame Mollier, la maîtresse lingère de la rue Saint-Jacques : abandonnée de ses pratiques du faubourg Saint-Germain, qui, par bouderie contre le nouveau gouvernement, font la

guerre au commerce en ne faisant plus de toilettes,— espèce de combat étrange, où les vainqueurs aussi bien que les vaincus devront porter la peine d'un triomphe qui aura coûté à ceux-ci leur fortune, à ceux-là des privations de coquetterie et d'élégance;—privée, disons-nous, de ce haut appui qui pour elle se traduisait chaque mois en bénéfices considérables, la propriétaire du magasin naguère si bien achalandé avait long-temps refusé de croire à la durée de cette opposition passive; mais la lutte se prolongeant, la digne dame, dans ses momens de mauvaise humeur, ne se gênait pas pour maudire tout haut sa noble clientelle. Elle attendait néanmoins, faisant tête à l'orage, n'achetant de son côté que tout juste pour satisfaire aux rares et minces commandes du présent, occupant ses ouvrières au jour le jour, espérant des temps meilleurs, debout encore, non plus, il est vrai, le front joyeux et couronné de prospérité, mais toujours debout, envisageant l'avenir sans trop d'effroi.

Elle en était là, quand diverses sommes assez fortes qu'elle avait autrefois empruntées pour agrandir son commerce et dont les échéances du remboursement tombaient à des époques très-rapprochées l'une de

l'autre, lui furent redemandées coup sur coup ; en même temps elle éprouva des pertes, essuya une faillite. Il semblait que, par un accord unanime, tout conspirât contre elle, les hommes et les événemens. Il n'y avait pas un instant à perdre ; une résolution prompte et décisive pouvait seule la sauver : cette résolution, elle la prit. Pour parer à tous ses embarras, pour ne pas culbuter elle aussi dans le gouffre où s'engloutissaient tous les jours, sous ses yeux, les maisons les plus opulentes et les mieux assises, une ressource lui restait qu'elle a sur-le-champ employée, la ressource d'une réforme complète dans son atelier et dans son magasin.

Fanny était heureuse : depuis la longue course faite au bras du mécanicien, elle pensait à lui, et, à ce souvenir toujours présent, son cœur battait plus vite, une douce émotion s'emparait de son âme, elle s'enivrait des paroles du jeune homme qu'elle entendait encore, et cette fois, loin d'en avoir peur, elle voudrait bien les entendre de nouveau. Mais hélas ! il n'a point reparu ! n'importe, dût-il ne pas revenir, dût-elle ne jamais plus le rencontrer, elle se trouvait heureuse : elle l'était.

C'est que, sans se l'avouer, elle nourrissait l'espérance du contraire. Il n'y avait pas long-temps de cette bienheureuse promenade, et cependant elle avait pu réfléchir; elle s'était rappelé le dernier mot de Georges : — Qui sait ? — avait-il répondu lorsqu'elle lui disait qu'ils se séparaient pour toujours sans doute. Ces deux syllabes lui retentissaient incessamment dans les oreilles ; elle y voyait une assurance, une promesse, et voilà pourquoi elle oubliait souvent de surveiller ses compagnes, pourquoi aussi, pendant que les espiègles babillaient et folâtraient, elle répétait, la tête penchée sur son ouvrage, avec un léger soupir : « Georges ! Georges ! » Distraction involontaire, préoccupation bien naturelle ! Georges avait été si bon, si attentif, si poli ! sans compter qu'il était fort bien. Et puis, elle croyait avoir compris qu'il ne la trouvait pas trop mal non plus : n'était-ce pas assez déjà pour que le même nom revînt toujours à la mémoire et à la bouche de l'ouvrière ?

De plus, car à ces momens où l'ame s'ouvre à d'enivrantes impressions rien n'est indifférent, rien ne passe inaperçu, il n'y avait pas jusqu'au son de voix de sa nouvelle connaissance qui n'émût singulièrement la petite : à coup sûr, selon elle, l'accent du

jeune homme, d'abord calme et froid, railleur même, n'était pas sans raison devenu touchant et doux. Enfin cette conformité de destinées, cette autre ressemblance de goûts qui de la part de tout autre que Georges n'eût paru à Fanny que de la galanterie, tout cela lui donnait à penser. Dans un cœur pur comme le sien, l'amour devait naître ainsi, tranquillement, sans secousse, grandissant plutôt par l'absence que par la présence de l'objet aimé, s'infiltrant, pour ainsi parler, jusqu'au plus profond de son être par la puissance des souvenirs. Sans contredit, si quelqu'un lui disait : « Vous l'aimez ! » elle se récrierait vivement contre une pareille assertion ; mais si l'on ajoutait : « Il ne vous aime pas, lui ! » ou bien : « Vous l'avez vu pour la première et la dernière fois ; » oh ! certes à de telles paroles elle ne répondrait pas, car elle sentirait comme un fer glacé lui pénétrer dans la poitrine, mais elle baisserait la tête, découragée par la perte de sa jeune et fraîche illusion. Pour en finir avec l'analyse de ses sentimens, la passion de Fanny, trop faible encore ou trop naïve pour ne pas se méconnaître, n'attendait qu'une occasion, qu'un mot, pour se révéler à elle-même par la joie ou les regrets ressentis à ce mot, à cette occasion.

Donc, la gentille enfant ne voyant dans l'avenir rien qui dût l'effrayer, n'y voyant au contraire que des motifs d'espérance, se laissait aller à des rêveries gracieuses, souriantes, pleines de sécurité; c'est au milieu de ces rêves que l'a surprise l'annonce du projet formé par sa patronne pour sauver d'un naufrage imminent les débris de sa fortune. Cette réforme nécessaire, indispensable, Fanny doit en être la première victime: non contente de ne garder qu'un petit nombre d'ouvrières, cela ne suffirait pas, madame Mollier veut travailler elle-même de nouveau et se remettre à conduire sa maison. Habituée à se reposer sur sa principale demoiselle des soins subalternes, de la tenue de l'atelier, de la surveillance des travaux, la vieille dame se résout difficilement à en venir là; mais il le faut, et Fanny est renvoyée. Si on a besoin d'elle et qu'elle ne trouve pas à se placer ailleurs, on ne manquera certainement pas de l'employer autant qu'on pourra: telle est l'assurance que la petite reçoit en sortant; mais cette assurance est loin de la consoler.

L'abattement et les plaintes ne l'avançaient à rien; par bonheur, ses meubles n'avaient pas été vendus lors de son entrée au magasin: elle n'est donc pas tout à fait

sans ressources. Un logement est bien vite trouvé; elle s'y installe aussitôt, puis elle se met en quête d'une nouvelle place. Mais ni son talent dont elle offre l'essai, ni les recommandations de la maîtresse qui la quitte à regret, ni même sa proposition de gagner moins qu'elle ne gagnait, rien n'y fait : ici on lui répond que l'ouvrage manque; là, qu'on a déjà trop d'ouvrières; partout, que les temps sont mauvais, que les émeutes qui courent les rues nuisent aux marchands, que les bourses se resserrent, que les pauvres sont gueux et que les riches se disent pauvres; en un mot, personne ne veut d'elle, et toutes ses recherches demeurent infructueuses. Lasse enfin de courir pour n'essuyer que des refus qui, elle le sent bien, sont commandés par la nécessité, elle se résigne, comme tant d'autres ouvrières dans la même position, à vivre de privations, à attendre, à souffrir; elle se résigne, mais que c'est donc triste! Elle si joyeuse quelques jours auparavant, elle à qui l'avenir se montrait paré de si riantes couleurs, se voir réduite à une gêne voisine de la misère! Car elle n'a pas, tant s'en faut, autant d'occupation qu'elle le voudrait, et, en outre, le prix du travail est partout diminué : des journées entières inemployées, ou bien un chétif salaire après une

nuit de fatigue, voilà son sort maintenant. Pourtant ce n'est pas cela qui l'affecte le plus : pour savoir comment on supporte le malheur, elle n'a qu'à se souvenir de ses premières années, et, quoiqu'elle ait pu en perdre l'habitude, c'est un souvenir qui revient si vite! non, elle subirait un sort plus rude encore sans se plaindre. Ce qu'il y a de pire, ce qui surtout lui met du noir dans l'ame, c'est d'être seule ; si elle avait quelqu'un à qui parler, à qui faire part de ses chagrins, quelqu'un même dont elle n'attendrait aucun soulagement : mais personne, personne !

Chose étrange! cette jeune fille qui, tant qu'elle a cru n'avoir rien à redouter du sort, a ignoré l'état de son cœur, cette jeune fille qui rêvait seulement, sans donner un nom à la cause de ses rêves, n'est pas plutôt tombée du haut de sa modeste richesse, qu'elle a pu soudain lire au dedans d'elle-même : aujourd'hui elle sait qu'elle aime le mécanicien ; l'infortune a hâté la révélation.

Mais hélas ! en même temps que cette révélation, les doutes, les craintes, tout le cortége des sensations pénibles, des défiances cruelles, est venu l'assaillir. Maintenant elle se demande si elle n'a pas caressé une

chimère, s'il est bien vrai que Georges ait fait attention à elle et qu'il ne l'ait pas oubliée. — Je ne l'ai pas revu! — se dit-elle avec une sorte d'effroi; et cette pensée, qui naguère a glissé sur son ame sans y pénétrer, lui semble un arrêt irrévocable, une désolante certitude. Et puis, quand bien même il garderait d'elle un léger souvenir, il y a si loin de là à la tendresse, à cette amitié qu'elle éprouve, elle! Il ne l'aime pas, non, bien sûr, il ne l'aime pas! Fanny va plus loin encore, car aucune des réflexions douloureuses que peut lui suggérer sa position ne lui est épargnée : en admettant qu'il l'aime un peu, voudra-t-il l'épouser, si toutefois il y a jamais songé, à présent qu'elle est pauvre, qu'elle n'a rien, qu'elle ne peut rien gagner? Il faut le dire, cette pensée est la plus triste de toutes pour l'ouvrière : un pareil soupçon ne l'atteint pas seule, il atteint aussi celui qu'elle s'était plu à parer de générosité; il lui enlève une vertu, et l'aimable petite déplore ce mécompte à l'égal d'un vol fait à elle-même. Que ne donnerait-elle pas, mon Dieu, pour qu'une telle idée ne se fût jamais présentée à son esprit? Que ne donnerait-elle pas pour pouvoir ne plus songer à *lui*? ou plutôt, — elle soupire néanmoins en formant ce vœu, — qu'elle serait heureuse dans son

malheur si elle ne l'avait pas rencontré ! Que l'amertume de ses méditations serait adoucie par l'absence de cette image qui sans cesse est là, devant elle, qui ne la quitte plus, qu'elle est impuissante à bannir de son pauvre cœur torturé de toutes les manières !

Ainsi, dans ses longues heures de solitude, tout ce qui peut accroître sa peine, Fanny le repasse cent et cent fois dans sa tête ; ainsi elle souffre plus encore de ces souffrances morales que des autres, et toujours elle se tait, ne voulant confier son secret à personne, pas même à son amie, celle chez qui elle a trouvé si souvent appui et protection. Il lui faut bien du courage pour garder le silence avec la religieuse ; mais, dans dans cette résolution de réserve vis à vis de la Sœur, il y a pour l'ouvrière une sorte d'allégement à ses chagrins, une grande consolation, voulons-nous dire ; car ce silence est à présent un devoir, et ce devoir, si rigoureux qu'il soit, elle est décidée à le remplir.

Grace à ses appointemens de première demoiselle, Fanny depuis long-temps a pu rembourser à sœur Louise les avances que celle-ci lui avait faites pour monter son mobilier et son fonds de garde-robe. Ce n'avait pas été sans un vif sentiment de plaisir que l'ou-

vrière s'était vue quitte avec sa bienfaitrice : désormais ce qu'elle gagnerait lui appartiendrait en propre ; désormais elle pourrait économiser et se mettre quelque chose de côté. Pour en venir là rien ne lui avait coûté ; pour augmenter ses épargnes, elle s'en était tenue au strict nécessaire ; ses robes et ses autres vêtemens, elle les avait fait durer le plus possible. Peu coquette, peut-être parce qu'elle savait n'en avoir pas besoin pour être jolie, elle se contentait d'une mise extrêmement simple, et sur ce point peu lui importaient les reproches d'avarice que ses compagnes ne se faisaient pas faute de lui adresser. Du reste, ce système de parcimonie, si l'on veut l'appeler de ce nom, ne lui était pas difficile à suivre : qu'avait-elle besoin de dépenses extraordinaires, elle qui ne sortait de chez madame Mollier que pour aller passer les dimanches avec sœur Louise, et pour cette dernière n'était-elle pas toujours bien ? Pour elle, jamais de bals, jamais de parties de plaisir comme pour les autres ; partant, nul désir de plaire ; d'ailleurs elle savait si bien suppléer, par cet art naturel à toutes les femmes, à ce qui manquait en richesse à sa modeste toilette, que son exquise propreté pouvait être regardée comme de l'élégance. Au fur et à mesure donc qu'elle recevait le prix de son

travail, elle le remettait à sa bienfaitrice, qui s'était chargée du maniement de ses fonds : l'emploi que celle-ci en faisait était dirigé par la prévoyance la plus scrupuleuse. Une mère qui veut assurer l'avenir de son enfant n'eût pu agir avec plus de sagesse. Dès qu'elle avait en main le revenu mensuel sur lequel était retenu tout juste de quoi suffire aux dépenses indispensables du mois qui commençait, elle s'en allait le jour même, si c'était un dimanche, placer la somme à la caisse d'épargne, heureuse et fière de voir sa fille, comme elle l'appelait, ajouter insensiblement à sa petite fortune. De cette manière, Fanny se trouvait à la tête de quelques centaines de francs qui s'accumulaient en même temps que le capital grossissait, et du moins elle était certaine que lorsque le moment d'un établissement viendrait pour elle, cet événement ne la prendrait pas tout-à-fait au dépourvu. La religieuse avait dit : « Mon enfant, je te permets de songer au mariage. » Tôt ou tard cette parole devait porter ses fruits, et certes, au gré de celle qui l'avait prononcée, ce ne serait jamais trop tôt : un mariage comme elle l'entendait, avec un homme bon et honnête, qui saurait apprécier les qualités de Fanny, qui l'aimerait et qu'elle aimerait, n'était-ce pas ce qui pouvait arri-

ver de plus heureux à la fille de Madeleine ? Sœur Louise avait assez l'expérience des choses du monde pour savoir qu'aux yeux d'un prétendu, quel qu'il soit, une petite dot ne gâte jamais rien, et d'avance il fallait user de précaution.

Mais Louise est malade.

Le jour même où, après avoir reçu son congé, Fanny sortait, le cœur gros, du magasin de la rue Saint-Jacques pour aller raconter sa mésaventure à sa seconde mère, celle-ci était rapportée dans sa cellule de la rue des Postes de l'hopital où, malgré sa faiblesse, elle avait voulu se rendre. Son mal venait de la fatigue, de son zèle charitable qui ne lui permettait pas de songer à elle, tant que ses soins étaient nécessaires aux autres. A son arrivée, l'ouvrière la trouva sur son lit entourée de trois ou quatre habitantes de la maison. Bientôt un médecin vint qui ordonna le repos le plus complet, un silence absolu autour de la malade ; il y avait du danger, et la guérison dépendait du calme d'esprit et de corps que l'on devait s'efforcer de procurer à la Sœur. La moindre émotion pouvait lui devenir funeste.

Fanny entendit cet arrêt, et sur le champ sa réso-

lution fut prise ; elle serra doucement la main de son amie qui lui répondit par un regard plein de résignation, tandis qu'oubliant la recommandation du docteur, elle faisait un effort pour parler. De son autre main la jeune fille lui ferma la bouche, et se penchant vers elle :

— Pas un mot, bonne sœur, — murmura-t-elle à voix basse, — on l'a défendu, et cela vous ferait mal. Adieu, je reviendrai ce soir, quand l'atelier sera fermé.

Puis, Fanny sortit, non sans avoir supplié celle des sœurs qui s'était constituée garde-malade pour le reste de la journée, de veiller attentivement sur la pauvre Louise.

Le moyen maintenant d'apprendre son malheur à sa protectrice quand une pareille nouvelle lui porterait peut-être un coup fatal ; le moyen de lui demander son livret d'inscription pour aller chercher à la caisse d'épargne un peu d'argent, le moyen même de s'emparer de ce livret à la dérobée ! Si la malade s'en apercevait, ne faudrait-il pas lui donner des explications, et quelle autre explication si ce n'est que

Fanny n'est plus première demoiselle, qu'elle ne gagne pas de quoi vivre, qu'elle est dans le besoin? Pour tout au monde la petite ne voudrait pas être forcée d'en venir là. Son sacrifice sera plein et entier, elle se l'est juré.

Et voilà pourquoi Fanny, quoique possédant une aisance capable de la conduire jusqu'à des temps plus favorables, se trouve pauvre, presque indigente.

Malgré tout néanmoins, le plus grand sacrifice de l'ouvrière n'est pas dans ces privations qu'elle s'impose volontairement : le plus cruel à son cœur est de ne pouvoir rester sans cesse auprès de la malade, de ne pouvoir la soigner elle-même, d'être contrainte à demeurer loin d'elle, quand loin d'elle rien ne la retient plus, et tout cela pour ne pas faire naître des soupçons fâcheux. Fidèle à sa promesse, Fanny est revenue le soir du jour fatal, et tous les soirs elle revient de même vers huit heures comme après la fermeture du magasin; tous les matins aussi elle est censée avoir obtenue quelques instans de la maîtresse qui, dit-elle, est bien bonne, puisqu'elle la laisse sortir quoiqu'il y ait beaucoup d'ouvrage. Contente de tous ses mensonges comme un autre le serait d'une

belle action, — et qui pourrait dire qu'il n'est pas beau de mentir ainsi ; — elle triomphe, car la religieuse ne sait rien.

Et puis, rentrée dans sa mansarde, elle travaille, ou bien, si elle n'a rien à faire, elle pense à celle qu'elle vient de quitter et qui ne va pas mieux, à elle-même, presque pas cependant, car elle a peur que son courage ne faiblisse en regard de sa triste position; elle pense à Georges surtout, qu'elle ne peut oublier malgré tous ses efforts pour y parvenir. Ainsi elle passa ses journées, solitaire, sans distraction aucune, vivant de peu, se condamnant à une inaction absolue pour manger moins.

Jusqu'alors s'il lui a fallu se priver, du moins elle n'a pas encore manqué du strict nécessaire; mais un temps arrive où, après vingt-quatre heures de jeûne, elle sent ses forces l'abandonner, sa constance est à bout, il lui est impossible de résister à la faim qui la presse, plus d'espoir pour elle que dans un aveu à sœur Louise; elle va descendre, courir, tout dire: que peut-elle faire de mieux?.... Tout à coup elle s'arrête:

— Je la tuerais, — s'écrie-t-elle. — Non, non! plutôt mourir!

Et se jetant à genoux, serrant convulsivement le petit livre de prières contre sa poitrine, elle invoque, elle appelle à son secours Dieu et Madeleine. Alors un peu calmée, elle cherche un moyen de sortir de l'affreuse situation où elle se trouve. Une idée soudaine lui surgit à l'esprit; ce moyen de salut, il est là, en sa puissance : comment se fait-il qu'elle ne l'ait pas vu plus tôt? Vite elle rassemble en un paquet une robe, quelques autres hardes, s'élance hors de son taudis, de la maison, et se dirige.... lentement, car, le premier moment d'énergie passé, ses jambes tremblent sous le poids de son corps.... elle se dirige donc à pas lents, s'arrêtant souvent de peur de tomber....

Vers le Mont-de-Piété!

A l'aide de ces emprunts à gros intérêts, l'heure du dénuement est encore retardée. Mais quelque avarice que mette l'ouvrière à ménager cette dernière et misérable ressource, elle ne peut la faire durer longtemps, une huitaine de jours tout au plus; et de nouveau la hideuse misère lui apparaît, la misère

avec ses dents longues, ses yeux caves et éteints, son visage hâve et jaune, avec ses membres décharnés, et Fanny jeûne encore, et sœur Louise qui ne guérit pas !...

A qui s'adresser ? Toutes ses compagnes de l'atelier, ou bien sont aussi malheureuses qu'elle, ou bien lui feraient payer cher leur pitié si elle n'avait pas honte d'aller l'implorer ; elle a honte aussi de recourir à son ancienne patronne. Car il y a quelque chose de plus fort que la faim, c'est la crainte de l'humiliation; de plus faible que l'épuisement, c'est l'amour-propre. Elle raisonnait mal sans doute ; au lieu de s'abandonner elle-même, elle eût dû tout faire, frapper à toutes les portes, ne renoncer à l'espoir d'un secours qu'après avoir épuisé toutes les démarches, toutes les formules de demande, de prière même. Et cependant il est si cruel de tendre la main en disant : « J'ai faim ! » si horrible d'avoir à supporter les interrogations banales avant de recevoir l'aumône ! Il y a des êtres qui subiraient mille fois la mort plutôt que de prononcer une telle parole. Ainsi en est-il de l'infortunée ; elle ne sort que pour se rendre auprès de sa bienfaitrice. Victime tout à la fois d'une fausse

honte et d'un sentiment de délicatesse que l'on pourrait taxer d'exagération, elle aime mieux s'éteindre peu à peu, que de dire un mot, un seul. D'ailleurs, il est des instans où sa tête se perd.

Un redoublement de fièvre avait saisi la sœur de charité, et la fille de Madeleine, assise près du lit de douleur, oubliait les tiraillemens de son estomac pour ne voir que le danger de sa seconde mère ; c'était à l'une de ses visites du soir. La garde zélée et trop occupée ce jour-là auprès de la malade, avait reculé son diner jusqu'à cette heure. Profitant de la présence de Fanny, elle courut chercher ce qui devait composer son repas, et de retour, ce repas, elle offrit à l'ouvrière de la partager. Celle-ci allait accepter, mais tout à coup elle pensa que l'heure du diner du magasin était passée.... Pourtant la tentation était grande.... Oh oui, bien grande ! mais encore une fois la crainte de se trahir par trop d'avidité la retint : elle refusa.... Et pendant tout le temps que dura le repas, elle eut la tête appuyée sur le lit, tournant le dos à la table, se bouchant le nez et les oreilles pour ne rien entendre, pour ne rien sentir....

Après les jours de tortures, des jours moins mau-

vais ; il était temps : l'espèce d'excitation fiévreuse qui soutenait la généreuse enfant dans cette trop rude épreuve, n'existait plus, elle succombait, et sa sublime maladresse lui serait devenue fatale. Par bonheur, il n'en fut pas ainsi. A dater de sa dernière crise, la sœur était entrée en convalescence : la guérison sera lente, mais elle est certaine. En même temps aussi l'ouvrage revient pour Fanny, et madame Mollier, touchée de l'état de dénuement où elle la trouve, lui propose de lui en payer le prix d'avance. Pour le coup elle ne se fait pas prier pour recevoir ce qu'on lui donne, et peu à peu, recouvrant des forces et de la santé, l'ouvrière renaît à l'espérance, au bonheur, à un bonheur d'autant plus grand qu'elle a beaucoup souffert.

A présent qu'elle est au dessus du besoin, Fanny ne songe pas à faire part à Louise du changement survenu dans sa position ; malgré le rétablissement qui s'avance à grands pas, malgré les assurances du médecin qui atteste qu'il n'y a plus rien à craindre, elle tremble à l'idée d'une rechute ; elle peut attendre, elle attendra. Elle continue ses visites du matin et du soir, et c'est avec une joie ineffable qu'elle suit les

progrès de cette convalescence tant désirée, demandée au ciel par de si ardentes supplications. Rassurée de ce côté, tranquille sur son propre sort, elle n'a plus rien à souhaiter.

Rien ! En proférant ce mot, lit-elle bien au fond de son cœur ?

Un matin qu'elle vient apporter au magasin de la rue Saint-Jacques sa tâche faite et en prendre une autre, elle est tout étonnée de voir à une certaine distance la lingère causant sur le seuil de sa porte avec un jeune homme, car ce jeune homme elle a cru le reconnaître. A son approche, la vieille dame s'est penchée à l'oreille de son interlocuteur ; celui-ci veut fuir, mais Fanny ne le perd pas de vue, et se trouve à sa rencontre, au moment où, après avoir salué madame Mollier qui rentre aussitôt, il se retourne pour gagner au large et échapper aux regards de l'arrivante.

Elle ne s'est pas trompée : c'est bien Georges Marsault ! Elle pousse un cri, et lui, frappé d'une surprise à laquelle se mêle de la tristesse, s'arrête un instant pour contempler les traits pâles encore et

amaigris de la jeune fille naguère si rose et si fraîche.... un instant, car il semble vouloir l'éviter.

— Ah! — dit-elle, sans prendre garde à son air de contrainte, — je ne m'attendais pas, Monsieur....

— Pardon, Mademoiselle, — interrompt-il vivement, — je suis pressé, très-pressé, pardon.... Je devrais déjà être à la fabrique où ma présence est indispensable, et la course est encore longue d'ici à la barrière.

Et sans oser lever les yeux sur elle, il balbutie à la hâte quelques mots du regret qu'il éprouve à la quitter si vite, puis il s'incline et s'éloigne à grands pas.

— Tiens, c'est singulier! — dit la petite à part elle, en le voyant courir, — pour aller à la barrière il me semble qu'il aurait dû remonter le faubourg, et le voilà qui file du côté de la Place de l'Estrapade. C'est drôle! il ne sait plus où il en est, bien sûr, de m'avoir rencontrée.... Il n'a pas fait attention à moi.... J'étais pourtant si contente!

Un soupir a clos ce monologue; poussée par la

curiosité, elle s'enhardit jusqu'à demander à madame Mollier :

— Vous connaissez donc ce Monsieur ?

— Oui, ma petite, — répond l'autre, — nous sommes en relation d'affaire tous les deux.

Et Fanny de répéter en elle-même :

— C'est drôle ! je n'en savais rien.

Le soir de ce jour, sœur Louise semble mieux portante, plus gaie surtout qu'à l'ordinaire.

— Je suis sortie, — dit-elle, — la promenade m'a été bonne.

— A pied ?

— Non, en voiture. Et toi, chère enfant, dis-moi : es-tu toujours bien dans ton magasin ?

— Très-bien, je vous assure, — répond-elle sans hésiter.

Louise se détourne pour cacher une émotion soudaine, et murmure : — « C'est un ange ! » — en même temps que Fanny : — « Cette pauvre sœur qui paraît si joyeuse, elle serait capable de retomber malade si je lui disais la vérité. — »

Dix minutes après :

— A propos, c'est demain dimanche, — reprend la religieuse, — tu viendras déjeûner avec moi : nous ne serons pas seules.

— Ah ! Et qui donc ?...

— Des *connaissances* à moi qui sont assez aimables pour vouloir célébrer avec nous ma guérison.

Cela dit, elle change brusquement l'entretien, trop brusquement pour qu'il n'y ait pas là du mystère.

En vérité, ne croirait-on pas qu'aujourd'hui tout le monde s'est donné le mot pour mentir ?

CHAPITRE VIII.

UNE NUIT ET UN JOUR.

> L'ambition, le malheur, et dans quelque coin obscur un doux rayon de pure joie : tout cela pêle-mêle, côte à côte : c'est l'image du monde en peu de mots.
>
> H. ZSCHOKKE.

> Il semble alors qu'on vous broie le cœur, après l'avoir souillé de boue et de fiel.
>
> *Adrienne.*

— CITOYEN, le mot d'ordre? — Ton nom? — Ta carte?

Et se penchant à l'oreille de chaque arrivant, l'homme placé à la porte en sentinelle recueillait

les réponses à ces trois questions; satisfait de ces réponses, il laissait entrer dans la salle le nouveau venu qui après avoir distribué, reçu à droite et à gauche les poignées de main fraternelles, se dirigeait vers le membre de la société remplissant les fonctions de secrétaire. Celui-ci alors traçait avec un crayon une croix en signe de présence à la suite du nom indiqué: moyen de précaution en même temps, pour empêcher qu'un étranger, qu'un espion ne s'introduisît dans le sanctuaire. N'était-ce pas assez qu'un faux frère pût se glisser parmi eux sans qu'il fût possible de le reconnaître? Certes c'était trop déjà, et la défiance devait plus que jamais ouvrir les yeux. Aussi ne négligeaient-ils rien pour assurer leur sécurité.

Ceci se passait vers huit heures du soir dans le grand salon de deux cents couverts, enseigne fastueusement hyperbolique, inscrite au mur de la façade en lettres d'un pied de long, d'un restaurant situé près de la barrière d'Enfer, sur le boulevard extérieur. Le maître du lieu, largement payé sans doute pour sa complaisance et les risques qu'il courait, ou peut-être, ce qui est plus probable, partageant les vues des hommes rassemblés chez lui clandestinement; le

maître de la maison, disons-nous, avait tout fait pour complaire à ses nocturnes visiteurs : débarrassant la vaste pièce des tables et des sièges qui l'encombraient, il n'avait laissé là de ces meubles indispensables que ce qu'il en fallait pour la circonstance, et un couvert se trouvait dressé sur l'un des côtés de la salle qu'il garnissait dans toute sa longueur ; de sorte qu'un espace assez considérable resté libre pouvait contenir ceux des assistans qui aimeraient mieux se promener que s'asseoir.

Un lustre à plusieurs branches suspendu au plafond répandait seul à ce moment une lumière peu éclatante sur les physionomies des convives exacts au rendez-vous ; des quinquets accrochés à la muraille devaient à l'heure du repas compléter l'éclairage. Les retardataires arrivaient un à un, par prudence, afin d'écarter les soupçons.

Mais bientôt la liste que le secrétaire tenait à la main se trouva surchargée d'autant de croix qu'elle portait de noms ; on n'attendait plus personne ; la porte fut fermée au verrou ; la sentinelle quitta son poste d'observation, et vint se mêler aux groupes

déjà fort animés. Alors une voix recommanda le silence : ils se comptèrent.

Ils étaient cinquante : tous jeunes, à quelques rares exceptions près, tous portant la barbe longue au menton, au cou l'ample cravate noire couvrant la poitrine et cachant le linge, certains même des vêtemens dont le caractère distinctif n'était rien moins que l'élégance; tous, hommes d'énergie et de résolution, amenés là : les uns par l'entraînement de l'âge et la fausse direction donnée à des idées généreuses, c'étaient les plus jeunes ; les autres, esprits inquiets et chagrins par l'amour du changement et par humeur d'opposition guerroyante. Ils conspiraient : beaucoup ayant une première fois vu leurs espérances déçues, par ambition, comptant bien mieux profiter d'une seconde épreuve au jour du triomphe ; beaucoup aussi par jalousie, par haine contre les plus habiles ou les plus heureux de la révolution précédente qui maintenant se fortifiaient dans leurs places en riant des dupes et des maladroits ; la plupart faute de savoir que faire de plus utile ; quelques-uns même sans savoir au juste ce qu'ils faisaient et où pouvait les conduire le jeu chanceux dans lequel ils s'étaient engagés ; tous, par-

lant sans cesse de patriotisme et de désintéressement : chez les plus jeunes, encore sous le coup d'un enthousiasme vrai et pur d'égoïsme, nul doute que la bouche ne servît d'organe à la conscience ; mais pour le grand nombre, il est permis de croire qu'il y avait là autre chose que de la bonne foi. Ces mots sonores, à l'ordre du jour dans leurs conciliabules, ils s'étaient habitués à les prononcer devant les *frères et amis* avec un accent de vérité produit par l'exaltation du moment, puis ils les répétaient sans y attacher de sens parce que cela complète admirablement une phrase ; mais qui peut affirmer que, seuls à seuls avec eux-mêmes, descendant au fond de leur pensée, ils ne les traduisaient pas, ces mots, par cet axiome populaire, éternelle raison de tous les bouleversemens d'états, passés, présens et à venir, par cet axiome si naïf et si profond : — *Ote-toi de là, que je m'y mette !* — Tous enfin, quel que fût le secret mobile de la conduite de chacun, réunis pour un même but : la ruine de leurs ennemis ; adoptant pour arriver à ce but le même moyen : la révolte, quand le temps opportun serait venu de prendre les armes. Tous, en un mot, liés de cœur et d'ame, prêts à se lever courageusement au premier signal et à marcher comme un seul homme,

sauf à compter ensemble plus tard, à l'heure d'après la victoire, sauf à devenir adversaires acharnés si l'événement tant désiré ne répondait pas à leur attente.

Au reste, ils n'en étaient encore qu'à l'espérance, à l'organisation de leur plan.

On le voit néanmoins, la séance de ce soir-là ne devait pas être tout entière consacrée à la politique; la réunion avait deux fins : comploter et souper ; souper d'abord, comploter ensuite, ou *vice versâ*, ou bien les deux ensemble, de front, suivant les goûts et l'occurrence; mais enfin, bien vivre si c'était possible, et puis conspirer en forme d'assaisonnement, pour dignement couronner le banquet.

Nous nous trompons : on n'avait pas pour cela attendu le dessert. L'assemblée était tumultueuse; des entretiens particuliers à trois, à quatre interlocuteurs, s'étaient établis sur tous les points du salon; on y discutait chaudement, sans doute quelques mesures à prendre dans les circonstances présentes, sans doute aussi des théories à mettre plus tard en pratique. Déjà ces discussions, qui d'abord avaient été calmes autant qu'elles pouvaient l'être en un tel lieu et entre

de tels hommes, commençaient à perdre de cette tranquillité affectée pour revêtir une physionomie plus mobile, plus agitée, plus grandiose. Déjà des voix s'élevant au dessus du diapazon ordinaire, éclatant par explosions retentissantes, semblaient en provoquer d'autres à les imiter; un bruit sourd courant de bouche en bouche et montant jusqu'au plafond présageait un orage. Et pourtant aucune parole n'avait rencontré de contradiction; nulle part, au milieu des cinquante assistans, rien qui ressemblât à une divergence dans les idées ne s'était signalé. Nous l'avons dit plus haut, tous ici pensaient de la même manière, employaient ou à peu près les mêmes mots: ce choc d'adversaire à adversaire qui engendre les disputes violentes ne pouvait donc avoir lieu; mais ils s'animaient en parlant, l'ivresse de l'enthousiasme échauffait leurs cerveaux : en fallait-il davantage pour que d'un commun accord ils sortissent des bornes qu'ils paraissaient avoir posées à leurs discours. C'était un torrent qui bouillonne, qui gronde et qui bat ses digues pour les briser. Eux, ils n'avaient qu'à vouloir.

Soudain, comme par l'effet d'une convention ta-

cite, les groupes se rompirent, et la conversation devint générale.

Oh ! alors, il n'y eut plus de frein aux expressions furibondes ; nulle mesure ne fut plus gardée ; la rage coulait à pleins bords. S'élançant en toute liberté d'aversion et de colère, chacun jeta sa victime, prise parmi les hommes du pouvoir, dans cette arène d'un nouveau genre, la livrant aux malédictions de la foule, l'attachant au pilori de l'infamie, se disant en cela l'organe du peuple outragé, comme si le jour du jugement et de l'exécution était venu, comme si lui, l'exécuteur, eût été à la fois de droit juge et bourreau ; chacun, se constituant vengeur des lois qu'il prétendait violées, s'érigeant à l'avance par la pensée vainqueur dans le combat qu'il appelait de tous ses vœux, usa des priviléges de la victoire en accablant le vaincu du poids de la réprobation publique.

Les gouvernans, ministres et autres, furent ainsi passés en revue, et à chaque nom proclamé, les insultes, les invectives, les épithètes flétrissantes pleuvaient et s'amoncelaient. C'était un pêle-mêle, un échange perpétuel et sans fin de cris d'indignation et de vengeance, un chaos assourdissant de clameurs

distinctes, d'appellations injurieuses, et par-dessus tous les cris, toutes les clameurs, ces mots dominant tout, ces mots lancés à la face des ennemis absens : Trahison ! Expiation prochaine, terrible !

Tout ce qu'une espérance long-temps caressée et trompée, tout ce qu'un mépris soigneusement comprimé qui trouve enfin à se faire jour, peuvent avoir mis de fiel et d'exaltation fiévreuse dans le cœur d'un homme persécuté, jaillit à ce moment de ces cinquante bouches vomissant à la fois l'exécration et la menace; les paroles se croisaient, s'entrechoquaient, lancées, reçues, lancées de nouveau, et quelles paroles ! Une éloquence brutale et sauvage dans sa conviction et dans son énergie, une éloquence à faire venir le sang aux oreilles, à faire dresser les cheveux sur la tête, à se croire dans une assemblée de fous, si les fous avaient au service de leurs extravagances une aussi cruelle et pressante logique !

Il y avait là pourtant des figures jeunes et douces, des physionomies aussi gracieuses que le permettaient les longs cheveux tombant à plat le long des tempes et derrière le cou en forme de crinières ; de ces êtres délicats, presque frêles qui, si vous les aviez

rencontrés dans nos promenades, vous eussent paru occupés uniquement de projets d'amour et de plaisir. Ceux-là, jaloux de se montrer à l'unisson des autres, grossissaient leurs voix et faisaient rouler leurs yeux d'une façon qui voulait être formidable.

Puis le tour des plaisanteries arriva. Vinrent les sarcasmes, les saillies, les bons mots, les épigrammes, et les traits moqueurs et les applaudissemens. Les caricatures du jour furent racontées, amplifiées; quelques-unes furent accueillies au milieu des bravos; d'autres, plus froidement: ces dernières étaient mauvaises, disait-on, moins violentes, aurait-on dû dire. Après quoi, il fallut bien puiser dans son propre fonds, et ce fut un débordement de calembourgs, de couplets improvisés, toutes gentillesses à emporter le morceau. On riait maintenant; non pas d'un rire franc et bon, mais de ce rire qui crispe les lèvres, rauque et strident, qui glace et épouvante à entendre; on riait donc, car l'esprit pleuvait à flots, s'aiguisant en pointes mordantes capables de tuer leur homme sur place; mais dans cet esprit il y avait de la boue, au bout de ces pointes, du sang.

Avec cela, penser que là dans cette réunion d'in-

telligences si mal employées, à part les brouillons et les ambitieux, il se trouvait d'ardentes et profondes convictions; que, l'occasion venue, beaucoup se présenteraient pour accomplir l'œuvre jusqu'ici seulement rêvée, et que ceux-là croiraient bien faire: en vérité, c'est à désespérer de l'avenir; mais aussi à maudire le passé et le présent. Car, il faut bien le répéter, qui donc les a égarés, ces malheureux, si ce n'est la stupide éducation des colléges, instruction déplorable, en effet, qui si elle n'a pas pour résultat de créer des ennemis aux institutions actuelles renvoient certainement au cœur de la société des membres inutiles?

Et la conversation roulait toujours, rugissait toujours, passant d'un sujet à un autre, le même au fond, par secousses, par bonds impétueux: on eût dit une émeute déchaînée. Les vociférations, les regards flamboyans, le tumulte, rien ne manquait à la ressemblance que le théâtre: ici l'on parle, dans la rue, avec des armes, on combattrait.

Le président du club, — c'était un jeune homme de trente à trente-deux ans environ, — loin d'user de son autorité pour exhorter ses compagnons, sinon

à plus de calme, ce que peut-être il lui eût été impossible d'obtenir, du moins à plus de prudence, les dépassait encore en exagération, en sorties véhémentes. Était-ce chez lui bonne foi ou passion feinte? La fureur d'énergumène avec laquelle il attaquait le pouvoir provenait-elle de cet amour pour la liberté qu'il faisait sonner si haut, ou du froissement de l'intérêt personnel; ou bien de ces deux motifs réunis en faisceau, puisant l'un dans l'autre un redoublement de haine et de rage? Quoi qu'il en soit, à en juger sur l'apparence, nous pouvons croire, sans être taxés de témérité, que ce personnage avait à placer le voile de l'oubli sur un antécédent fâcheux, et que pour mieux parvenir à ce but il employait la tactique ordinaire des adeptes et des convertis. Au reste, son nom répondra mieux que toutes les conjectures aux questions qui précèdent.

Charles Baudin, en effet, n'a-t-il pas servi le gouvernement qu'il cherche à renverser aujourd'hui? Ce titre de sous-préfet, qu'il a porté quatre mois, il lui semble que ses amis vont, s'il faiblit, le lui jeter à la face comme un reproche, comme un stigmate flétrissant. Ces quatre mois qu'il a passés à administrer

pour le compte des *tyrans*, il voudrait les retrancher de sa vie. Et cependant il n'a rien négligé naguère, ni les démarches, ni les plaintes, pour que sa place lui fût rendue : par bonheur, nul de ses nouveaux *frères* ne connaît cette particularité.

Devant eux, il s'est posé en victime de l'arbitraire, en victime fière et contente du coup qui l'a frappée, puisque ce coup l'a rendu à ses anciens, à ses véritables sentimens : ils l'ont cru. Mais embrassant, avec toute l'ardeur que peut inspirer le sentiment d'une injustice à ses yeux imméritée, un parti qui lui promet pour l'avenir réparation et vengeance, il lui importe avant tout de conserver la position qu'il s'est acquise dans ce parti. Aussi ne faiblit-il jamais; au contraire, et s'il se fait une motion violente, incendiaire, c'est de la bouche de Charles Baudin qu'elle est sortie; s'il y a un danger à courir, c'est Charles Baudin qui s'y exposera le premier : il pense qu'on l'observe, et, toujours à la brèche, toujours en avant, il marche....

Où va-t-il?

Suivant lui, à la gloire, ou au martyre qui est aussi une gloire; à la fortune, aux honneurs, dans le nouvel ordre de choses qu'il espère contribuer à fonder, ou à

la mort. D'ailleurs, la partie qu'il joue serait à moitié perdue qu'il n'en persisterait pas moins. Impossible, à son âge, de revenir sur ses pas, de se faire une carrière, de se créer un avenir indépendant des événemens; plus impossible encore d'ouvrir les yeux, de renoncer à ces idées acquises qui l'ont jeté dans les chances d'un jeu où il risque aujourd'hui sa tête, de retourner à l'atelier paternel. Non, quand même il le voudrait, et il ne le veut pas, il ne peut descendre à la condition d'artisan; cette idée, si on la lui présentait comme moyen de salut, il la repousserait avec hauteur et dédain; il doit poursuivre, continuer la route où il est entré. Dans l'opinion qu'il sert, dans une autre révolution est sa dernière, son unique ressource, et il va, il obéit à une destinée inflexible; il va, parce qu'avec la demi-instruction qu'il a reçue, reculer serait une honte, il y a plus, une impossibilité morale.

Qu'il aille donc!

Dans le salon de deux cents couverts, l'exaspération était à son comble; les voix s'enrouaient à crier: un instant de plus, et il y aura calme plat, faute de poumons.

Trois coups sont frappés à la porte d'entrée : tout le monde se tait.... il était temps!

Bonne nouvelle! c'est le maître du restaurant qui annonce que le souper va être servi : le souper! ils devaient en avoir besoin. Bientôt la longue table fut couverte de mets; un buffet chargé d'assiettes de rechange et d'un bon nombre de bouteilles fut dressé de l'autre côté de la pièce; puis les garçons sortirent, et de nouveau l'on ferma la porte au verrou. Les convives avaient déclaré qu'ils sauraient bien se passer de domestiques, et se servir eux-mêmes. Chacun prit la place qui lui fut désignée par les commissaires du banquet, et la politique cède le pas à la gastronomie.

D'abord, silence complet : on n'entend que le bruit des cuillers, des couteaux et des fourchettes, et aussi des bouchons qui sortent de leur prison, et puis des verres qui s'entrechoquent en signe de fraternité. Chacun ne paraît plus occupé qu'à combler le vide produit dans son estomac par deux heures d'excitante fatigue, deux heures de clameurs non interrompues : ils prouvent en ce moment qu'il n'est point de merveilleux apéritif comme la loquacité. Encore une fois, ils avaient besoin de ce temps d'arrêt : béni soit donc le

repas qui le leur procure! L'exercice a été rude, l'appétit s'en ressent. A la bonne heure au moins! bravo cette fois! c'est vraiment plaisir de les voir exploiter la souscription patriotique convertie en gigots et en volailles froides. Un morceau n'attend pas l'autre; ils en prennent pour leur argent. Si le restaurateur a compté sur les restes, il en sera pour ses espérances de bénéfices. Ils vont tous de l'avant, comme diraient nos romanciers maritimes; pas un retardataire.

Beau spectacle en vérité que celui offert par ces cinquante bouches sans cesse en mouvement, acharnées à cette œuvre de destruction! Les plats, les flacons se succèdent, et personne ne dit encore : Assez! et pas un mot n'a été prononcé, si ce n'est pour dire : Merci! donne! verse! — C'est bien!

Sans doute ils vont continuer ainsi long-temps; sans sans doute ces cœurs ulcérés, s'épanouissant à l'odeur des mets, au bouquet des vins, oublieront leurs projets de ruine et de mort; et la gaîté viendra, non plus s'exprimant en éclats sardoniques à la vue d'un ennemi qui tombe, mais la gaîté joyeuse, sans souci, sans arrière-pensée, la bonne : conspirer, métier de

dupe! Enfin du plaisir, de longs rires, plus de politique!....

Non pas!

La première faim apaisée, quand un commencement de satiété laisse un plus long intervalle entre les morceaux, et que les libations copieuses ont humecté ces gosiers desséchés, alors les langues se délient. Un mot, jeté au hasard, est ramassé par un oisif, renvoyé à son auteur qui pérore, et chacun à son tour, puis tous ensemble. Ce mot, c'est comme l'étincelle sur une traînée de poudre : le sifflement gagne de proche en proche, rapide, contagieux; gare l'explosion!

L'explosion éclate, plus furieuse encore que tout à l'heure : à l'exaltation ordinaire se joint une autre ivresse, qui donne à la première un degré de plus de dévergondage et de délire. Le vin semble s'aigrir et se tourner en bile : c'est une fièvre chaude générale.

Le banquet touchait à sa fin. Charles Baudin se leva : à son aspect des *chut!* réitérés coururent de bouche en bouche jusqu'aux deux extrémités de la table, pour indiquer que le président voulait parler; le silence et l'attention devinrent universels.

Lui, après avoir passé la main dans sa barbe inculte, promena son regard sur les auditeurs, et d'une voix forte et vibrante :

— Citoyens, dit-il....

Rapporter dans son entier ce discours dont nos lecteurs, en rappelant des souvenirs bien récens, peuvent se faire une idée, nous paraît un hors-d'œuvre inutile.

Seulement on y remarquait ces mots plusieurs fois répétés :

Droits de l'homme.... Souveraineté du peuple...., Égalité.... Liberté.... Oisifs et travailleurs.... Riches et prolétaires.... Bonheur du genre humain....

Et ces phrases :

Une caste insolente se nourrit des sueurs du peuple..., L'aristocratie de l'argent nous écrase.... La société est gangrenée d'égoïsme.... Le cœur du pauvre a seul conservé le germe des vertus.... c'est à lui de travailler pour lui-même.... Consentir à vivre esclave, n'est-ce pas se ravaler au-dessous de la brute ?.... Si le passé nous a fait défaut, si le présent nous manque,

l'avenir nous appartient.,.. Avant d'arriver au règne de la justice et de la raison , le monde doit passer par un baptême de sang.... etc., etc .

Eu égard au sang-froid de l'orateur, à l'énergie calme avec laquelle il débitait ces paroles, il y avait, à tout prendre, en lui une remarquable dignité. Il termina par un appel à tous les courages, invitant ses amis à serrer les rangs, à se tenir prêts pour une occasion importante, décisive peut-être, et qui ne tarderait pas à se présenter.

En parlant ainsi, en invoquant le bon droit, qui prêterait appui à leur cause, au jour du combat, en offrant le sacrifice de sa vie pour le triomphe des principes qu'ils allaient défendre les armes à la main, Charles était de bonne foi : son regard inspiré croyait voir au-delà de la lutte; il saluait la victoire.... ou la défaite qui ne serait pas l'anéantissement, qui serait un martyre.

Il se rassit : toutes les mains battirent autour de lui. Tous les verres se remplirent; d'un bond chaque convive se dressa sur ses jambes, et semblable à un coup de tonnerre, un cri général retentit, qui ébranla les vitres des croisées, qui fit trembler le plafond, et qui s'en

alla se perdre au dehors, où il pénétra comme le dernier mugissement d'une tempête lointaine, ce cri :

— Vive la république !

Puis les toasts, puis les chansons.

Mais, dans l'intervalle d'un toast à l'autre, on put entendre autour de la maison un bruit sourd qui ne semblait pas de bon augure pour la sécurité de l'assemblée. On écouta.... plus rien, le bruit avait cessé. La santé fut portée, et les applaudissemens qui l'accueillirent duraient encore, lorsqu'un signal, signal d'alarme convenu d'avance, donné à la porte, vint de nouveau porter l'inquiétude au sein du club. On ôta le verrou, et le restaurateur avançant sa tête dans l'entrebâillement :

— Sauvez-vous, — dit-il, — c'est de la troupe envoyée par la police.

Et il se retira.

— Nous résisterons ! — s'écrièrent les plus échauffés.

— A quoi bon ? ce serait de l'imprudence, — ajouta Baudin, dominant le tumulte de sa voix de Stentor, — de l'imprudence sans profit:

Au même instant les soldats du poste voisin, conduits et soutenus par un bon nombre d'agens vêtus en bourgeois et armés d'énormes bâtons, entrèrent dans la salle où régna bientôt une horrible confusion. Ils avaient ordre d'arrêter les conspirateurs; ceux-ci ne voulurent pas se laisser prendre sans tenter une résistance qui leur offrait des chances de succès. Une lutte s'engagea : elle devint inégale par l'arrivée subite d'un renfort de gardes municipaux. Il fallut alors songer à la rētraite; mais comment? par où? Toutes les issues étaient fermées:

Non, pas toutes.

L'appartement, situé au premier étage, s'ouvrait des deux côtés sur le boulevard et sur un jardin faisant partie de l'établissement. Le salut était là, pour quelques-uns du moins, sinon pour tous. Il y eut une halte : c'est que les empoigneurs, s'avançant et faisant tournoyer leurs gourdins, avaient vu dans les mains de leurs adversaires des couteaux qui brillaient; effrayés sans doute, ou reculant devant une terrible responsabilité de sang, ils s'arrêtèrent. Profitant de ce moment, les républicains éteignirent la moitié des quinquets et le lustre. Alors, dans cette demi-obscu-

rité, ceux qui se trouvaient près des fenêtres les ouvrirent, et la fuite commença. Voyant leur proie s'échapper, les autres se précipitèrent, et, pour ne pas manquer leur récompense promise, se battirent en désespérés, corps à corps.

Durant cette nouvelle mêlée, pendant que soldats et hommes de police distribuaient et recevaient des horions dont sans doute plusieurs leur étaient assénés de main de maître par un camarade, les convives dégrisés, au risque de se casser bras et jambes, s'élançaient par les fenêtres, qui sur le boulevard, et c'était pour tomber au pouvoir de l'ennemi resté en bas, qui dans le jardin où ils se cachèrent comme ils purent en attendant la fin de la bagarre; beaucoup même y demeurèrent jusqu'au jour, blessés dans leur chute et ne pouvant escalader les murailles.

Restée enfin victorieuse et maîtresse du champ de bataille, la force armée compta ses prisonniers : il y en avait trente.

Charles Baudin n'était pas parmi eux.

On le chercha vainement; on tenait surtout à l'arrêter : signalé depuis quelques mois, depuis son retour de province, à la police, c'eût été un bon coup de le

saisir en flagrant délit. Toutes les recherches furent en pure perte. On sonda le jardin dans tous les sens; on y fit quelques captures encore, mais lui, Charles Baudin, s'était sauvé.

. . . . . Claire s'était assise ou plutôt s'était laissée tomber dans une chaise auprès de son lit; la tête appuyée sur un de ses bras, le regard fixe, comme égaré, elle restait immobile, plongée dans un état voisin de l'anéantissement. Par instans, son autre main soulevée par un geste brusque allait presser son front comme pour y étouffer un souvenir funeste qui l'aurait fait lourd et brûlant; puis cette main retombait découragée de n'avoir pu en chasser le nuage de triste préoccupation qui était venu l'assombrir, et, lasse de lutter contre une puissance plus forte qu'elle, la pauvre fille s'abandonnait de nouveau à ses amères réflexions : on l'eût cru du moins à ne juger que sur l'apparence. Mais ce mouvement était machinal, purement d'instinct : elle ne pensait pas. Pour méditer, pour coordonner des idées, il faut que la douleur n'ait pas brisé tout à fait les ressorts de l'esprit, qu'elle

lui laisse encore la force de se tendre, le pouvoir de se fixer sur un objet, et cette force, ce pouvoir manquaient à Claire. Qu'avait-elle? quel horrible malheur, après tant de maux, le sort envoyait-il donc à cette créature déchue, mais dont les vœux ardens n'avaient plus qu'un but, l'expiation de sa faute? Quel orage inattendu frappait cette fleur si belle naguère, quoiqu'ayant perdu de sa pureté primitive? Si ces questions lui étaient adressées, elle-même ne pourrait y trouver de réponse. En ce moment, elle ne savait rien. Elle demeura long-temps ainsi.

Le long et inconcevable silence du mécanicien l'avaient jetée dans d'indicibles terreurs. Ce silence, après une promesse positive de retour, d'abord la victime de Morissot essaya de l'expliquer par l'heure avancée, par un accident imprévu. — « Il viendra demain! » — se dit-elle. Puis les travaux de Georges à la fabrique lui parurent une excuse suffisante. Mais lorsque de lendemain en lendemain les jours eurent fait des semaines, et qu'elle en fut toujours au même point, à vivre d'attente, un doute qui bientôt se convertit en certitude lui serra le cœur. Elle se dit enfin: — « Il ne viendra pas. » — Depuis la dernière visite

du jeune homme, Claire a vieilli de dix ans. Et cependant, à son insu, elle attendait encore : à quoi servirait l'espérance si elle fuyait l'infortuné alors qu'il a le plus besoin de son baume consolateur? Hélas! quand il lui fallut renoncer à ce dernier et frêle rayon qui, par intervalles, illuminait son existence décolorée, obscure désormais, mieux pour elle eût voulu mourir.

Une feuille de papier à demi-déployée était devant elle, à ses pieds. Ses yeux que depuis quelques minutes elle ouvrait et fermait alternativement comme pour chercher autour ou en dedans d'elle-même les traces d'un souvenir rebelle, ses yeux s'arrêtèrent par hasard sur ce papier. A cette vue, elle frémit, poussa un cri, le voile épais qui obscurcissait ses idées se déchira tout à coup : cette paralysie morale qui enchaînait son intelligence était passée. Une heure de plus, elle devenait folle. Qu'importe? Folle, on oublie; et après la crise, Claire se ressouvint.

Mais elle garda la même attitude d'abattement et de désolation; si ce n'est sa tête qui s'affaissa sur sa poitrine, en elle rien ne changea; et quelle différence au fond de son cœur! Maintenant elle pensait, elle

sentait. Elle regretta, quelque lourd qu'il fût, le poids qui tout à l'heure écrasait son corps et ses facultés intellectuelles. Elle pensait, et chacune de ses pensées lui apportait une angoisse : dans le passé, une faute; dans l'avenir, des remords, rien que des remords sans adoucissement, sans la consolation d'avoir, pour le reste au moins, bien rempli sa tâche, des peines toujours et partout : Dieu n'a pas voulu de son repentir. Il était vrai pourtant et sincère ! Alors, ainsi que le coupable qui vient d'entendre son arrêt, elle tenta de s'étourdir, d'appeler son imagination vers des images étrangères à sa destinée présente, elle ne le put pas : sa mémoire était là, cruelle, implacable....

Et aussi cette feuille de papier qu'elle savait près d'elle, qu'involontairement elle regardait à la dérobée; en dépit d'elle-même, en effet, car son regard, chaque fois qu'il se dirigeait vers la terre, attiré de ce côté par une sorte de fascination irrésistible, s'en détournait aussitôt avec effroi. On aurait dit que cet aspect lui causait une sensation d'intolérable souffrance. Néanmoins, comme s'il y eût eu pour elle nécessité fatale ou joie à souffrir davantage, elle fut prise du désir impérieux de relire ce que contenaient

ces pages qui lui rappelaient un espoir déçu et un sentiment vivant encore dans son ame. Elle combattit cette envie : irrésolue, elle avançait, puis retirait sa main. A la fin, se croyant assez forte pour supporter un nouvel assaut, malheureuse d'ailleurs à ce point que son malheur ne pouvait s'accroître, elle ramassa la lettre. — C'en était une non-timbrée qui avait été remise chez le portier dans l'après-midi, deux heures auparavant. — Il lui sembla que le contact brûlait ses doigts. Quand elle la tint, quand elle eut conquis assez d'empire sur son émotion pour être certaine qu'elle ne succomberait pas à cet effort de désespérée, elle l'ouvrit lentement, hésita l'espace d'une seconde, puis appelant à son aide tout le courage que la nature avait mis en elle, elle lut.

Presqu'aussitôt elle s'arrêta ; la surprise, une surprise étrange se peignit sur ses traits, comme si ce qu'elle voyait elle l'apercevait pour la première fois. Sans doute son attention avait glissé d'abord sur certains passages que maintenant elle comprenait mieux. C'était bien encore et toujours de la douleur qui lui venait à cette lecture, mais il y avait, en outre, de la confusion, de la honte.

Cette lettre, signée *Georges Marsault*, était ainsi conçue :

« A la veille de changer de position et d'existence, j'ai senti, Mademoiselle, qu'un devoir me restait à remplir envers vous. Ma conduite, je le sais, est inexcusable à vos yeux ; je vais tâcher de l'expliquer. J'ai des torts, je le confesse ; vous êtes en droit de me reprocher mon manque de parole, ma longue absence plus coupable encore par cela qu'elle date du jour où je vous ai vue si malheureuse. Et cependant, j'ai aussi bien fait de ne pas revenir : que vous aurais-je dit ? Je n'étais plus le même pour vous. Mes torts, puisse un aveu sincère, sinon les effacer de votre mémoire, du moins diminuer l'odieux que leur donne l'apparence.

Claire passa quelques lignes où le jeune homme essayait de se justifier, en mettant sur le compte d'une mauvaise honte son oubli et sa froideur. Après quoi tout à coup Georges reprenait :

« Eh bien ! non, Mademoiselle, ce sont de pitoyables raisons que je cherche à mettre en avant ; le vrai motif de ma façon d'agir, je veux vous le dire,

dussé-je par-là perdre davantage de votre estime et de l'intérêt que vous me portiez peut-être. Je serai franc, mais dans ma franchise, s'il m'arrive d'écrire un mot qui vous blesse, je vous prie d'avance de me le pardonner. Je suis peu au fait des délicatesses du style et du langage. Ce qu'il y a de certain, ce que je puis vous affirmer, c'est que dans l'offense, s'il y en a, mon intention ne sera pour rien.

» Ce secret que vous vouliez me confier, votre bouche m'en a dit assez pour que je le devine....

A ce mot Claire s'interrompit; son pâle visage devint couleur de pourpre, la lettre faillit s'échapper de sa main tremblante, une sueur froide perla sur son front. Se remettant néanmoins, et dominée par une espèce de puissance pareille à celle qui vous pousse à vous précipiter du haut d'une tour pour ne pas sentir le vertige qui vous vient de regarder en bas, elle continua :

« Oui, je le connais : une jeune fille belle comme vous l'êtes ne peut être *coupable* que d'une manière, et puis l'accent avec lequel vous avez prononcé cette parole a suffi pour tout me révéler. Ce n'est pas,

croyez-le bien, Mademoiselle, une excuse que je me donne, encore moins une accusation que je porte contre vous. Peut-être me suis-je trompé; mais quand même cette idée ne me fût pas venue, nous en serions sans doute, malgré tout, où nous en sommes. Elle n'a donc influé en rien sur mon changement, sur mon ingratitude, car je suis un ingrat, mais je le jure, il n'y a pas de ma faute. Ce que j'aurais fait après votre entier aveu, je ne le sais pas, je ne me le suis jamais demandé. D'ailleurs, cet aveu, vous ne me le deviez pas, et à quoi nous aurait-il servi à l'un et à l'autre? Pourquoi le commencer?

— O mon Dieu! — s'écria-t-elle, — lui qui devine si bien, il ne l'a pas compris!

« Aujourd'hui, mademoiselle Claire, j'aime mieux qu'il n'ait pas été achevé, j'aime mieux rester dans le doute, ou plutôt croire que ce mot qui m'a tant surpris avait un tout autre sens que celui que je lui ai prêté. Oui, cela est préférable, car j'ai pour vous une véritable amitié... De l'amitié! n'est-ce pas vous dire que mon amour a changé d'objet?

La pauvre délaissée avait retenu cela de sa première lecture : elle poursuivit rapidement :

« Pardonnez-moi si je vous avoue que j'aime ailleurs : vous l'auriez su plus tard, et là est ma justification, quelque bizarre, quelque injurieuse qu'elle vous paraisse. Comment il s'est fait qu'après deux ans de constance, deux ans passés à travailler pour vous mériter, qu'après deux refus qui m'avaient désespéré, j'aiepu tout d'un coup trouver dans mon cœur une place pour un autre amour; je l'ignore, Mademoiselle, je ne pourrais vous l'expliquer, puisque je ne m'en rends pas compte à moi-même.

» Que vous me regrettiez, je ne suis ni assez vaniteux pour l'imaginer, ni assez méchant pour le vouloir. S'il en était ainsi, contre ma croyance, je donnerais la moitié de ma vie pour que cela cessât d'être. Mais j'ai à vous demander pardon de ne plus vous aimer d'amour, voilà tout, et non de la peine que ne saurait vous causer la perte d'un amour que vous ne partagiez pas.

— Il le croit ! — s'écria-t-elle encore.

Georges disait en terminant :

« Quoi qu'il en soit, j'ai besoin de votre générosité, tout indigne que je m'en trouve moi-même. Ne

me la refusez pas. Nous nous reverrons, je l'espère; revoyons-nous amis. Dites-vous que je ne méritais pas un trésor tel que vous, que je n'étais pas fait pour vous comprendre, pensez tout ce que vous voudrez, mais, c'est tout ce que je vous demande, accordez son pardon à l'amant infidèle : l'ami vous sera constant et reconnaissant. Oui, nous nous reverrons bientôt, et en retour de ma franchise, oubliez tout alors, excepté l'amitié que je vous offre, l'amitié qui fera des vœux, mieux si elle le peut, pour votre bonheur, et qui ne finira qu'avec ma vie. Mon bonheur aussi est en votre pouvoir, dans votre silence vis-à-vis d'une personne bien chère. — Je ne m'explique pas davantage : vous ne serez pas long-temps sans savoir ce que signifient ces dernières paroles. — Je vous crois trop bonne pour chercher à punir sur un autre que moi mon crime involontaire. Un seul mot, vous le verrez dans peu, suffirait à votre vengeance, si toutefois le désir de la vengeance pouvait entrer dans un cœur comme le vôtre. J'ai l'espoir, je dis plus, la certitude du contraire. Adieu, Mademoiselle, et ici comme au commencement de ma lettre, si vous vous souvenez de mes torts, pardonnez-les moi ! »

Georges avait eu raison de se confesser maladroit

en semblables matières : si loin qu'aille la franchise, elle ne doit jamais conduire à venir jeter brutalement à la femme abandonnée ces mots qui sont toujours un outrage à la plus indifférente, ces mots pour le moins inutiles : Je ne vous aime plus, j'en aime une autre! Mais sa position, à lui, était difficile, il faut en convenir, et l'aveu de la vérité toute entière lui semblait le meilleur moyen d'en sortir avec honneur. Justement il se trouva que celle à qui il s'adressait pour une telle confidence était dans une disposition d'esprit à ne pas lui donner tort.

Ce ne fut pas pour l'accuser d'une offense gratuite que Claire repassa longuement et dans l'amertume de son ame cette lettre si dure, malgré les précautions que l'ouvrier avait prises afin d'en déguiser la cruauté; de cette lettre elle ne vit que les faits, deux surtout, — Georges était infidèle : il le lui disait, — Georges allait se marier : de quelques circonlocutions qu'il eût enveloppé sa pensée à cet égard, elle la voyait certaine, indubitable; si le mot n'était écrit nulle part, il se devinait partout. Quant à la manière dont ces faits étaient présentés, elle ne s'y arrêta pas un instant; elle fit mieux : répondant à l'appel du

jeune homme, elle lui pardonna, ou, pour parler plus juste, elle ne crut pas avoir à lui pardonner. Le coupable de l'abandon qu'elle subissait, était-ce lui? N'était-ce pas le sort plutôt, le malheur qui s'acharnait sur elle, le ciel qui ne voulait accepter ni le remords ni l'expiation de sa faute? Telle fut sa conviction : pensée généreuse, mais pleine de douleur, et qui, un instant, flétrit en son ame toute croyance; retour poignant qui la laissait sans refuge autre que le désespoir. Après s'être débattue sous le poids de cette torture morale, après avoir tourné long-temps et retourné le poignard dans sa blessure, Claire se leva pour secouer par le mouvement physique cette épouvantable souffrance. Elle y parvint.

Alors ses idées tombèrent sur la fin mystérieuse de la lettre.

— Il me dit que nous nous reverrons.... bientôt.... — s'écria-t-elle. — Ah! ce serait un horrible supplice! Mais comment pourra-t-il se faire?... Qui donc aime-t-il? Qui donc épouse-t-il?.... Oui, ce serait affreux!...

Elle en était là de ses demandes et de ses réflexions, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de

Fanny. Quoi qu'il fût déjà tard, comme c'était un dimanche, elle ne fut point surprise de voir sa sœur. Elle la bénit même intérieurement de venir si à propos lui apporter une distraction.

— Tu sais, — lui dit la petite, — mes peines et mes chagrins quand je me suis trouvée sans place et sans ouvrage....

— Oui, mais je n'ai appris cela que lorsque tu n'avais plus besoin de secours : je t'en veux, Fanny. Pourquoi ne pas t'être adressée à moi dans ta misère ? Tu as dû passer des jours bien cruels, pauvre enfant !

— J'avais peur de ta tante.

— Mais de moi ?

— N'es-tu pas sous sa dépendance ? Eh bien, je te demande pardon, Claire, et si quelque jour je me voyais dans la même position, je te promets, je te jure.... Mais ça n'arrivera plus, — ajouta-t-elle avec un élan de joie qu'elle eut de la peine à comprimer. Puis elle continua d'un ton plus calme : — Non, je l'espère, ça ne reviendra plus.... Tu sais aussi que ma bonne amie Louise a été malade.

— J'ai vivement regretté de n'avoir pu l'aller vi-

siter ; mais c'est si loin.... Fais lui mes excuses, je t'en prie.

— Je n'y manquerai certainement pas, et elle les recevra avec plaisir, j'en suis sûre, d'autant plus qu'elle est guérie. Oui, ma sœur, guérie tout à fait : je suis joliment contente, va !

— Elle est si bonne pour toi !

— Oh ! ce n'est pas tout.... Il y a encore quelque chose que tu ne sais pas, que tu ne devinerais jamais.

— Alors, dis-le-moi.

— Tu crois que c'est si facile, toi !... Ça m'étouffe. C'est drôle ! j'ai presqu'envie de pleurer. Allons, quel enfantillage ! M'y voici : Tu te rappelles bien ce jeune homme que j'ai rencontré un jour ici, un jour que je voulais partir malgré la pluie.... une giboulée affreuse, et que tu m'as prêté ton parapluie, ce jeune homme que tu as prié de m'accompagner jusqu'à la *Citadine* ?

— Oui, je me souviens, Monsieur.... Georges Marsault.... n'est-ce pas ?... Après ?

— Nous n'avons pas trouvé de voiture, et il m'a reconduite jusqu'au magasin.

— Je sais.... je sais....

— Il te l'a raconté, c'est tout simple; mais il ne t'a rien dit de plus, au moins! je lui avais bien défendu....

— Non, continue.

— A la bonne heure! Il est très-aimable, monsieur Georges; il ne ressemble pas aux autres jeunes gens qui vous disent toujours que vous êtes jolie, qui vous font des complimens à n'en pas finir; si on voulait les croire, on s'imaginerait qu'on est des phénix; lui, au contraire, ne vous conte des gentillesses qu'autant qu'il en faut pour ne pas paraître malhonnête. Au reste, il n'a pas besoin de parler : ses yeux disent assez ce qu'il pense. J'aime mieux ça, moi; avec ça qu'il n'est pas un freluquet, lui! Ses manières sont toutes franches, toutes naturelles. Et puis, un si bon caractère! Il rendra sa femme bien heureuse. Je ne sais pas si c'était un pressentiment, mais à la première vue j'avais été tout de suite prévenue en sa faveur. Ce que je sais, par exemple, c'est qu'à la fin de notre course, je l'aimais déjà.

— Ah! — dit Claire.

— Çà t'étonne, pas vrai? pas plus que moi pourtant, je t'en réponds, quand je m'en suis aperçue; mais la chose est telle que je te la rapporte : ce n'est

pas à toi, ma sœur, que je voudrais rien cacher. Il me semblait d'abord que c'était un mal de songer à lui, et j'y songeais toujours ; malgré ça, jamais le travail ne m'avait paru si facile ; c'était comme un rêve qui me berçait.... J'étais trop heureuse, ça ne pouvait pas durer. Figure-toi que, je ne sais pourquoi, je m'imaginais qu'il reviendrait, et je suis restée long-temps, bien long-temps sans le revoir ; enfin, je n'avais plus d'espérance, lorsque hier, oui, hier : j'ai eu tant de joie depuis ce moment-là qu'on dirait qu'il y a dix ans.... il s'est présenté à moi tout troublé, et il m'a quittée en courant : il allait chez sœur Louise. Et puis aujourd'hui.... ce matin.... il m'aime, Claire, il m'aime, il me l'a dit!

— Ah!... — dit encore la jeune fille en froissant de ses doigts crispés la lettre de Georges qu'à la vue de sa sœur elle avait serrée précipitamment dans la poche de son tablier. Fanny ne s'aperçut pas de ce mouvement, et se méprit sur le sens de cette nouvelle exclamation.

— Tu trouves ça extraordinaire? reprit-elle.

— Mon Dieu, non.

— Si fait, si fait, tu as beau dire, vois-tu, je n'en crois rien. C'est que vraiment c'est singulier : pour une

fois qu'il m'a vue, qu'il a causé avec moi, conçois-tu? Oui, et en me faisant cette déclaration il s'est accusé de ne pas me l'avoir faite plus tôt; il n'a pas pu, m'a-t-il dit: des affaires pressées, qui prenaient tout son temps, la fabrique de son patron, qui est la sienne aussi, courait des risques; et puis il n'osait pas. Dis donc il avait peur!.... comprend-on ça, un homme? C'est une preuve qu'il m'aime bien, et je ne suis pas fâchée qu'il n'ait pas été plus courageux.... d'autant plus qu'à présent tout est réparé, arrangé. Il m'a demandé pardon de son retard, est-ce drôle? Moi, je ne me suis pas fait prier: j'étais si heureuse! Après ça... toujours ce matin, comme je te le disais.... voilà qui va te surprendre autrement que le reste! il m'a offert son cœur et sa main, il m'a suppliée de consentir à être sa femme.... sa femme! Il voulait une réponse sur-le-champ. D'abord je ne savais plus où j'en étais, j'avais des éblouissemens: quand on ne s'attend pas à ces choses-là, on est honteuse. Enfin j'ai dit oui. Si tu l'avais vu, lui si sérieux, si tranquille d'ordinaire, il ne se connaissait pas de joie, il battait la campagne, il était gentil comme tout. Quand son transport a été un peu calmé, nous nous sommes mis à parler raison.... c'est-à-dire pas nous, mais sœur Louise et son

patron, son bienfaiteur, qui était venu avec lui.... j'avais oublié de te le dire, mais c'est égal, tu me comprends tout de même?....

Claire ne répondit pas.

— Alors il a été décidé que notre mariage se ferait le plus tôt possible : nous n'aurons que deux bans, on achètera le troisième. Dam! il est très-pressé, M. Georges! moi, ça ne me fait pas de peine non plus. Dimanche prochain, la première publication; l'autre dimanche, la seconde, et la semaine d'après, les noces. Mes noces! je serai la mariée! je n'en reviens pas. Pendant ces arrangemens, lui et moi nous faisions des projets pour quand nous serons en ménage. J'irai demeurer avec lui à la fabrique.... Il ne veut pas que je travaille, ni en magasin ni ailleurs; je ne manquerai pas d'ouvrage pour ça : j'aurai toute la maison à conduire. Enfin il a fallu se quitter; mais il reviendra tous les jours, jusqu'à celui où nous nous réunirons pour ne plus nous séparer. Quel plaisir!

L'ouvrière avait débité cette longue tirade tout d'une haleine, comme impatiente de décharger le trop plein de son cœur. En terminant, elle laissa tomber sa tête sur le sein de sa confidente, pour y cacher son

visage rouge de pudeur. La première émotion passée, étonnée du silence que continuait à garder sa sœur, silence étrange pour elle qui s'attendait à des félicitations amicales, à de tendres épanchemens, Fanny se releva sur sa chaise et regarda : Claire était pâle comme une morte.

— Ah! mon Dieu, — s'écria la fiancée de Georges avec effroi, — qu'as-tu? Moi je babille, tout entière à ce qui m'arrive d'heureux, et je n'avais pas remarqué....

— Que je souffre.... en effet, je ne suis pas bien : à certains momens j'éprouve un mal singulier... Tu sais que ma mère est morte bien jeune....

— Allons, ne vas-tu pas te frapper à présent! N'aies donc pas de ces mauvaises idées ; il y a de quoi détruire tout mon contentement.

— Oui, je veux les chasser, — répondit-elle s'armant d'un prodigieux courage ;—tu as raison, Fanny, à quoi bon attrister ce jour si beau pour toi? Que m'en reviendrait-il, sinon un chagrin de plus, celui de te voir malheureuse? Tiens, je n'y pense plus ; me voilà bien : le mal s'est enfui à ta voix.

— Bonne sœur!

— Revenons à ton mariage.

— Tu ne m'en veux donc pas de ne t'avoir parlé de rien? C'est que, vois-tu, jusqu'à maintenant je n'avais aucune certitude, et je craignais que tu ne te moques de moi : j'ai eu tort sans doute de m'imaginer ça?

— Oh! oui, tu as eu tort; mais rassure-toi, je ne t'en veux pas.... Ton choix est bon, Fanny : celui que tu aimes, que tu vas épouser, — Claire ne se sentit pas la force de le nommer, — ton prétendu est un brave et honnête homme; je le connais, ce sera un excellent mari; il te convenait sous tous les rapports. Vous avez les mêmes goûts, les mêmes idées peu ambitieuses; modérés dans vos désirs, vous êtes moins difficiles à satisfaire, et cette existence calme et douce, vous l'obtiendrez. Je ressens un vif plaisir à te le répéter, ton mari possède une belle ame, un noble cœur.

— Je suis enchantée de t'entendre faire son éloge.

— Je ne dis que la vérité. Remercie Dieu, ma sœur, d'avoir placé sur ton chemin un ami semblable; rends à celui-ci affection pour affection, bonheur pour bonheur.

— Oh ! j'en réponds, ou bien cela ne dépendra pas de moi.

— Maintenant crois que je suis, en cette occasion comme toujours, ta sœur qui t'aime ; je veux dire que personne plus que moi ne bénit le ciel des biens qu'il t'envoie. Si je me portais mieux, sans doute je m'exprimerais avec plus de vivacité. Mon cœur est le même ; ma santé est la seule cause de cette froideur apparente : si tu en doutais, c'est que tu ne me connaîtrais pas.

— Pauvre chérie !.... Ainsi tu m'approuves ?

— Tu ne pouvais mieux faire.

— Eh bien ! je suis encore plus contente qu'en venant ici ; je ne croyais pourtant pas que ce fût possible. Ah ! ça, j'espère que tu auras bientôt une semblable nouvelle à m'annoncer ; car j'ai presque honte de me marier avant toi : tu aurais dû me montrer l'exemple. Enfin, ça ne tardera pas ; je vais prier le bon Dieu de t'envoyer ce jeune homme beau et riche dont tu me parlais autrefois.

— Tes prières seront inutiles ; je ne l'attends plus ; je n'ai pas même envie qu'il vienne.

— De quel air tu me dis ça ! Allons donc, quand il sera là, tu ne voudras pas être cruelle ; je sais ce

qu'il en est. A propos, quoique tu connaisses M. Georges, je serais bien aise de te présenter mon prétendu; je te l'amènerai un de ces jours.

— Comment!.... — s'écria-t-elle avec un accent d'épouvante qu'elle ne put maîtriser.

— Dame! c'est convenable, c'est dans l'ordre : il s'y attend sans aucun doute.

— Oui, mais.... je te demande de n'en rien faire.

— Et pourquoi ça?

— Ce n'est pas que je n'eusse beaucoup de plaisir à vous voir.... mais ma tante, tu n'ignores pas quelles sont ses préventions contre toi : elle t'en voudrait encore davantage de te voir joyeuse; elle s'emporterait peut-être, vous recevrait mal; elle est si bizarre!

— Dis donc si méchante.

— Soit; pour éviter ce désagrément, il vaut mieux ne pas venir.... Tu me comprends?

— J'aurais cependant été bien fière de me montrer ici avec lui; enfin, puisque ça te contrarie, et que ca ne se peut pas à cause de ta vilaine tante, n'en parlons plus. Je ferai part à M. Georges des difficultés.

— Et dis lui que je lui sais gré de sa visite comme si elle était faite.

— A la bonne heure! mais au moins je pense que

tu viendras à ma noce. Quand le jour sera fixé, je viendrai t'avertir; alors plus de tristesse, entends-tu? D'abord, si tu n'étais pas là, ou que tu y fusses avec ta figure d'à présent, il me manquerait quelque chose. Et puis, songe que je compte sur toi pour être la plus jolie.

Fanny partit enfin, et Claire!...

Le matin de ce jour, suivant l'invitation de sœur Louise, l'ouvrière, intriguée par l'air de mystère qu'elle avait cru remarquer la veille, était accourue de bonne heure dans la cellule de la rue des Postes. En y entrant, elle avait vu quatre couverts dressés sur une table ronde. A ses questions réitérées pour savoir au juste quels étaient les convives qu'on attendait, la religieuse avait fait la sourde oreille; trottant par la chambre, arrangeant tout avec symétrie, sortant dehors, surveillant en un mot les apprêts du déjeuner avec une ardeur que jamais sa protégée ne lui avait vu apporter à de pareilles occupations, Louise la laissait, en jetant sur elle de temps à autre un regard dont

l'expression n'était pas dénuée de malice, se perdre dans des conjectures à perte de vue.

Mais bientôt les invités arrivèrent : c'était Georges accompagné d'un Monsieur, beaucoup plus âgé que lui et d'une physionomie joviale qui néanmoins attirait le respect par sa douceur. A l'aspect du mécanicien, Fanny poussa un cri de surprise, rougit, se troubla : on eût dit qu'elle devinait le motif de cette réunion ; et, tout en rougissant, par un coup d'œil lancé à sa bienfaitrice, elle sembla lui reprocher de ne pas l'avoir avertie plus tôt.

— Tu as bien eu des secrets pour moi ! — répondit celle-ci ; — il y a long-temps que tu n'es plus au magasin, et tu me l'avais caché.

— Comment ! qui a pu vous dire ?

Du doigt sœur Louise montra Georges, et la petite, plus étonnée encore de le voir si bien instruit, ne sut que penser de tout ce qu'elle entendait.

— Madame, dit le vieux monsieur en s'inclinant, j'ai des excuses à vous faire pour n'être pas venu hier moi-même, et vous avoir dérangé....

L'ouvrière était stupéfaite ; la sœur riait sous cape : enfin elle dit :

— Allons, asseyons-nous ; nous allons causer de tout cela....

Le déjeuner était servi : chacun prit place autour de la table ronde.

Après le déjeuner, Georges avait quitté son compagnon au bout de la rue des Postes, et couru dans un café où il demanda tout ce qu'il faut pour écrire ; puis il s'était jeté dans un cabriolet, et avait remis lui-même au faubourg Poissonnière la lettre que nous avons rapportée plus haut.

—

CHAPITRE IX.

LA PLACE VIDE.

J'arrivai...... Personne!
BURGER.

Que vous êtes triste, ô mon ame!
Psaume.

— C'est dans deux jours, Claire; ne te fais pas attendre; de bonne heure, entends-tu, je t'en prie.

— Sois tranquille, tu as ma promesse.

— Une voiture viendra te prendre.... ainsi que

vous, madame, si vous voulez être assez bonne pour accompagner ma sœur.

Pour toute réponse, la vieille dame s'inclina légèrement, et quand elle fut seule avec sa nièce :

— Est-ce que réellement, — dit-elle d'un ton où perçaient l'aigreur et le dépit, — tu aurais envie d'aller à ces noces ? Tu serais déplacée, ma chère, au milieu de tous ces gens-là. Au reste, tu feras bien ce que tu voudras ; quant à moi, je n'ai pris aucun engagement, et il est certain que je resterai ici. Je ne vois pas la nécessité d'assister au triomphe d'une *mijaurée* qui, avec son petit air câlin, cherchera à nous humilier du spectacle de sa joie : le beau triomphe, en vérité !

Pour la première fois Claire ne prit pas la défense de Fanny, et madame Féret aurait pu parler longtemps encore sans risquer d'être interrompue : l'esprit absorbé par une pensée fixe et dominante, qui semblait la rendre étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, la jeune fille ne l'entendait pas.

Dès le matin du grand jour un mouvement d'une espèce inaccoutumée régnait dans la fabrique du patron de Georges Marsault : le brave homme avait voulu

faire seul tous les frais de la noce, et quand son protégé s'était efforcé de combattre cette résolution, il lui avait aussitôt fermé la bouche avec cette réponse :

— N'est-ce pas moi qui dois te servir de père le jour de ton mariage? laisse-moi donc remplir mon rôle dans toute son étendue.

C'était donc un joyeux tumulte parmi les ouvriers endimanchés, qui payaient l'invitation de Georges par maintes rasades versées et bues en l'honneur du marié et de la mariée; cris auxquels l'excitation produite par le vin ne donnait ni plus de cordialité ni plus de franchise. Ils avaient autrefois aimé comme un bon camarade celui qu'ils fêtaient aujourd'hui, et devenus ses subordonnés de ses compagnons qu'ils étaient d'abord, ils avaient continué de l'aimer; maintenant encore, malgré sa nouvelle fortune, ils l'aimaient, car lui n'avait pas changé à leur égard. Sorti de leurs rangs, il se rappelait son point de départ, avec un juste sentiment de fierté sans doute, mais cet orgueil il le gardait pour lui-même; il jouissait dans son cœur d'une position acquise par un travail persévérant et courageux, mais en aucune circonstance il n'avait pris vis-à-vis des autres le ton arrogant du parvenu, jamais il

ne les avait humiliés de sa supériorité : il était toujours leur frère, leur ami. Cette conduite, dans laquelle il entrait autant de bonté et de modestie que d'adresse et de savoir-faire, lui obtenait le pardon de ses succès; de sorte qu'au milieu de ces hommes francs et loyaux dans leurs témoignages d'amitié, s'il se trouvait quelque envieux du mérite et de la prospérité de Georges, celui-là était forcé non-seulement de renfermer sa jalousie dans son ame, mais encore, entraîné par l'élan général, de mêler sa voix aux voix unanimes qui félicitaient, au bruit des verres et des bouteilles, le futur époux de la gentille ouvrière.

Pour dresser un couvert capable de contenir tous les invités, on n'avait rien pu imaginer de mieux que de transformer un immense atelier en salle de festin. Aussi, tout en buvant, tout en chantant, tout en criant, chacun était à l'œuvre et débarrassait l'atelier de ses tables, de ses bancs, de ses établis, qu'on transportait ailleurs. Et puis, ne fallait-il pas un bal pour couronner dignement la journée ? c'était là aussi qu'on danserait. Comme personne ne s'était fait tirer l'oreille pour prêter main-forte aux travailleurs, en un quart d'heure tout fut terminé : les libations recommencè-

rent. Le marié parut alors, et un vivat retentissant accueillit sa venue ; comme à son ordinaire, il se montra bon, meilleur même. Rien de tel que le bonheur pour rendre bienveillant et doux : dans le bonheur, tout vous apparaît au travers d'un prisme qui embellit et colore de teintes séduisantes les plus sombres objets, toute créature vous semble amie, tout vous rit; on a besoin à propos de tout et au regard de tous d'épancher le trop plein de son cœur; il y aurait de l'égoïsme, presque de la honte à être heureux seul, et l'ame se fond en une affection universelle; le malheur, au contraire, c'est lui qui dessèche, qui tue la sensibilité, qui aigrit le caractère; c'est lui qui fait les méchans. Georges remercia ses amis avec effusion, leur serra la main à tous, et lorsqu'il leur eut annoncé que d'après les ordres du patron cette journée serait payée comme une journée de travail, l'enthousiasme ne connut plus de bornes.

Cependant la matinée s'avançait : à un signal donné, le gros de la noce se mit en route pour la mairie. Georges et son bienfaiteur montèrent en voiture, et se dirigèrent au grand trot des chevaux de louage vers la rue des Postes.

En dépit de la joie qui faisait tressaillir tout son être, le jeune homme tremblait, non pas d'ivresse, non pas sous le coup de cette vive émotion qui vous saisit à l'approche d'une grande félicité, mais de peur. Sans doute il n'eût pas voulu retarder d'une minute le moment heureux où il allait voir Fanny, jeune fille encore, pour ne plus la perdre de vue jusqu'à cet autre instant fortuné qui la ferait sa femme; sans doute si par un accident fortuit ce mariage tant désiré se trouvait renvoyé au lendemain, Georges donnerait la moitié de son sang pour racheter ce délai; oh! oui, c'étaient de bien pures, de bien heureuses impressions qu'il courait chercher auprès de sa fiancée; mais il y avait une image qu'il ne pouvait bannir, une crainte que ses efforts étaient impuissans à maîtriser : l'image de Claire, la crainte de la voir. Quoiqu'il eût la conscience d'avoir rempli vis-à-vis d'elle ses devoirs d'honnête homme, une sorte de frayeur mêlée de confusion lui venait, en songeant à celle qui avait eu son premier amour; vainement il s'encourageait, il se corroborait contre le trouble de cette entrevue, son courage échouait là : Claire devait être chez sa sœur.

Elle n'y était pas.

Depuis deux heures Fanny ne pouvait tenir en

place : la religieuse, qui l'habillait, avait beau lui recommander de rester tranquille, rien n'y faisait. D'abord néanmoins elle avait été plus calme : elle sentait, malgré son désir profond d'unir son sort à celui de son amant, qu'il lui fallait cacher ce désir, et si tour à tour l'incarnat de la joie et la pâleur instinctive de la pudeur effrayée animaient et allanguissaient sa mobile physionomie, c'était dans le repos de son corps que se succédaient ces rapides métamorphoses. Mais quand la voiture qui devait ramener sa sœur fut partie, quand surtout, après ce départ, il se fut passé un assez long temps pour qu'elle dût être revenue, alors l'impatience de la jeune fille fut à son comble. La joie et l'attente se confondirent dans sa tête, et se résumèrent par une vivacité, une brusquerie de mouvemens et de paroles, que l'autorité amicale de sa protectrice se perdait à vouloir réprimer.

— Mon Dieu, comme il tarde!.... Elle ne vient pas.... — disait-elle à chaque seconde en parcourant la cellule à grands pas. Son agitation était si grande qu'elle ne comprenait pas qu'il y avait contradiction manifeste dans ses vœux de sœur et de fiancée ; car dès que Georges serait arrivé il faudrait partir, et

Claire viendrait trop tard. Elle était bien capable de penser à cela!

L'un de ses souhaits du moins ne tarda pas à être exaucé : sa toilette était à peine achevée, que les deux hommes furent introduits par Louise toute radieuse. Enchanté de ne pas trouver là celle qu'il redoutait, plus sûr de lui à présent qu'il était le premier au rendez-vous; car il n'est personne qui n'ait remarqué combien, dans une position difficile, il y a d'avantage à attendre son adversaire au lieu de marcher à sa rencontre; délivré, disons-nous, de la moitié de sa terreur, Georges parla chaleureusement et long-temps. Fanny balbutiait en prononçant quelques mots, quelques bouts de phrases interrompues aussitôt que commencées. Il y eut après cela un court silence : la mariée était si jolie, sa blanche et simple parure lui allait si bien! le jeune homme la contemplait avec délices.

Et puis, quel contraste saisissant entre cette ravissante créature et le lieu où elle était, émue et bien joyeuse pourtant! D'un côté, la jeunesse dans sa force passionnée et dans sa beauté; de l'autre, des souvenirs de devoirs austères; d'un côté, la vie qui s'offrait avec un large horizon, de l'autre, la mort, les agonies

douloureuses, la tombe qui ferme tout; ici un autel d'hyménée, là une cellule solitaire; une mariée et une sœur de charité; une épouse et une religieuse vouée au célibat!

Que les quatre personnes réunies en ce moment chez Louise fussent ou non absorbées dans de telles pensées, d'un ordre trop élevé sans doute pour que leur éducation à chacune leur permît d'y atteindre, toujours est-il que, sans savoir pourquoi, une tristesse communicative s'était répandue sur ces quatre physionomies tout à l'heure si animées. Georges sortit bientôt de cet état de méditation, étrange dans la circonstance:

— Si nous partions, dit-il; je suis sûr qu'on nous attend à la mairie.

— Et ma sœur? — objecta Fanny avec un soupir. —Si j'avais su, M. Georges, je vous aurais prié d'aller vous-même la chercher.

— Nous ne pouvons pas pourtant faire impatienter M. l'adjoint, — répliqua la religieuse; — d'ailleurs, sois tranquille, elle nous rejoindra là-bas.

— Allons, — dit à son tour le patron, — nous sommes déjà en retard.

— Allons donc!

Ils descendirent. Toutes les fenêtres de la maison étaient ouvertes et garnies de têtes qui regardaient : c'était en effet un événement extraordinaire dans cette paisible et silencieuse retraite qu'une jeune fille en sortît en costume de mariée, accompagnée d'une femme qui ne connaissait pour époux que Dieu et qui allait se mêler aux joies du monde, elle qui par devoir consacrait son existence entière à l'humanité malheureuse. Mais chacune des spectatrices savait que ce jour-là aussi Louise remplissait un devoir, et nulle ne se crut le droit de l'accuser ; seulement elles regardaient, parce que la curiosité qui ne fait de mal à personne est chose toujours permise et toujours féconde en jouisances.

Ils étaient déjà établis dans la voiture, lorsque le roulement d'un fiacre qui s'avançait dans la rue, venant du côté de la place de l'Estrapade, suspendit un instant le départ.

— C'est Claire ! — avait crié Fanny ; — attendons un peu.

Et penchant la tête hors de la portière, elle plongeait un regard impatient dans le lourd équipage qui marchait bien lentement à son gré. Enfin il ap-

procha, le cocher sauta pesamment à terre, et vint apporter un billet à la jeune fille qui l'appelait.

Claire ne venait pas !

Elle disait à sa sœur que, plus souffrante ce matin qu'à l'ordinaire, elle ne pouvait assister aux cérémonies du mariage, mais qu'elle espérait être assez forte dans l'après-midi pour se rendre au repas des noces. Quant à madame Féret, elle ne voulait pas laisser la malade seule.

A la lecture de ce billet, qui détruisait une chère espérance, le joli visage de Fanny se rembrunit. Georges ne dit rien. On roula vers la mairie où déjà l'on commençait à s'inquiéter du retard des prétendus.

Mais l'impression fâcheuse produite par l'absence de sa sœur s'évanouit bientôt, il n'est pas défendu de le croire, dans l'esprit de la fille de Madeleine devenu accessible à ces autres impressions plus vives, sinon plus profondes, qui naissaient de la solennité dont elle était l'héroïne. Sans nul doute, lorsqu'elle entendit Georges prononcer le *oui* d'une voix ferme, et qu'elle même d'une voix douce fit la même réponse à la question de l'officier civil; lorsqu'à l'église elle reçut avec

ferveur la bénédiction du prêtre, et qu'elle sentit la main de Georges lui passer au doigt l'anneau nuptial ; pendant ces deux ou trois heures qui traçaient la démarcation entre son passé de vierge et son avenir de femme, qui lui ouvraient une vie si différente de celle qui pour elle s'était écoulée jusqu'à ce jour, sans nul doute, tout entière à ses émotions de nouvelle épousée, Fanny n'eut pas un instant pour penser à sa sœur.

Fanny Granger était madame Marsault.

La cérémonie terminée, ce fut un regard d'amour et de reconnaissance qu'elle laissa tomber sur celui qui lui donnait ce nom ; dans ce nom il y avait pour elle de sérieux devoirs, de graves pensées : elle promit au ciel d'accomplir les uns, de ne point faillir aux autres. Ce nom renfermait aussi de gracieuses et riantes promesses, une certitude de félicité ; elle jura dans la simplicité de son ame de se rendre digne de ces biens qu'elle ne croyait pas avoir mérités encore. Au sortir de la maison de Dieu, la jeune femme se sentit tout autre qu'avant d'y entrer : elle avait grandi à ses yeux, grandi non-seulement de son bonheur à elle, mais encore du bonheur dont elle s'était chargée et qu'elle devait donner au compagnon de ses jours bons ou

mauvais. Le moyen, quand on a de tels sujets de réflexion, quand le cœur se fond sous le regard passionné de l'amant que la sainte parole a fait époux, le moyen de ne pas oublier, pour un temps du moins, un absent, quelque cher, quelque regretté que soit cet absent. Le souvenir de Claire ne revint à la mémoire de Fanny que lorsque le cortége arriva à la fabrique : elle s'informa ; Claire n'avait point paru. Mais il était encore de bonne heure, et, le cœur plein d'espérance, car elle avait foi en ce que sa sœur lui avait écrit ce matin, elle dit à son mari, qui maintenant faisait des vœux pour la réalisation de ses désirs :

— Elle sera mieux, mon ami ; nous la verrons.

Quelques minutes avant l'entrée de la noce dans l'église, une femme, enveloppée d'un schall qui déguisait sa taille, le visage caché sous un voile épais qui ne permettait pas de distinguer un de ses traits même à l'œil le plus perçant et le mieux exercé, une femme, étrangère sans doute à la cérémonie qui allait avoir lieu, était agenouillée à peu de distance du maître-autel. Pendant la messe, pendant l'exhortation du ministre de Dieu, pendant la bénédiction, tout le

temps en un mot, cette femme conserva la même attitude, immobile, indifférente à ce qui se passait auprès d'elle. Il y eut un moment toutefois, — et encore eût-il fallu être placé à ses côtés et avoir intérêt à l'examiner avec attention pour s'en apercevoir, — où elle tressaillit et frissonna : ce moment fut celui où le prêtre demanda au jeune homme s'il consentait à prendre pour épouse mademoiselle Fanny Granger. Mais le tressaillement de l'inconnue ne dura qu'une seconde : à la réponse de Georges, un soupir s'exhala de sa poitrine, soupir si léger, si étouffé, qu'à deux pas on ne l'aurait pas entendu : en même temps elle s'inclina plus profondément, et tout fut dit. Elle continua de prier sans doute, plongée dans un recueillement que rien ne semblait capable d'interrompre. Arrivée la première, elle sortit la dernière de l'église ; sa marche était lente, mais assurée. A la porte, un flot de pauvres se précipita sur son passage : les aumônes des mariés étaient loin d'avoir pu rassasier leur avidité. Au milieu d'eux, elle vit une jeune mère à la figure pâle et souffrante, qui allaitait un nourrisson et qui avait un autre petit enfant à ses pieds. Celle-ci ne demandait pas : l'inconnue s'approcha d'elle, et lui mettant une pièce de monnaie dans la main :

—Priez pour moi ! lui dit-elle d'une voix qui paraissait brisée par la douleur.

Puis elle s'éloigna.

Quelle était cette femme ? Personne ne le demanda, personne ne l'avait remarquée : tous les regards, toutes les pensées étaient ailleurs.

Les heures s'écoulèrent vite à la fabrique jusqu'à celle du dîner. Les ouvriers jouaient et chantaient dans les cours ; non pas qu'on les eût relégués là par dédain ; et qu'on se fût ainsi débarrassé de leur compagnie tant soit peu tapageuse, mais eux-mêmes avaient choisi ce vaste théâtre à leurs ébats : au dedans ils se seraient sentis mal à l'aise, gênés pour crier, pour lutter de vigueur, pour jurer. Au dehors, ils s'en donnaient de tout cela à cœur joie : par momens, lorsque dans une partie de boules ou de siam s'offrait un coup douteux, toutes les voix s'élevaient, cherchant à se dominer les unes les autres, et c'était un vacarme à assourdir les oreilles ; puis un demi-silence s'établissait, jusqu'à ce que le jeu fournît matière à une nouvelle discussion qui souvent prenait tous les caractères d'une dispute. Heureusement quelque homme raisonnable et désintéressé dans la question

qui s'agitait à grand renfort de poumons, leur rappelait le lieu où ils se trouvaient, et cette remarque suffisait pour calmer les esprits. En somme, une bonne grosse gaîté, comme à la guinguette, mais tempérée par une certaine dose de retenue, dont aucun n'était tenté de s'affranchir.

Dans la maison, le patron prêchait d'exemple : le digne fabricant, homme tout rond et jovial, qni avait toujours vécu dans les ateliers, ne s'entendait pas beaucoup à faire avec élégance les honneurs de chez lui; mais il était si franc, si naturel, si expansif; lorsqu'il riait ou lançait le petit mot à double sens, on voyait si bien son cœur s'épanouir, que personne ne pouvait échapper à la contagion de sa bonne humeur. Ici, comme dans la cour, on jouait : les papas et les mamans au *nain jaune* ou à l'écarté, suivant les goûts, les jeunes gens et les petites filles, même les grandes, à cause des pénitences, aux jeux innocens. Ici comme au dehors on s'amusait; le maître de la maison faisait des calembourgs et l'on riait à gorge déployée. Une seule physionomie eût pu jeter du froid dans la société, et à cette heure celle-là était animée par une douce et naïve expression de bonheur : Fanny, elle, ne riait pas,

elle était heureuse. Parfois cependant une vague rêverie s'emparait d'elle, mais en sa qualité de nouvelle mariée c'était trop naturel pour qu'on y fît attention; seulement on chuchottait, on se parlait bas d'un petit air malin. Parfois aussi un nuage de tristesse voilait son front, mais Georges n'était-il pas là?

Lui qui savait pourquoi sa femme était triste, ce qu'elle regrettait dans ce jour si beau pour elle du reste, vite il accourait, il lui parlait doucement de son amour, et à sa voix le nuage s'enfuyait rapidement; et fier de son triomphe, Georges continuait pour que la tristesse ne revînt pas, pour que Fanny n'eût pas le temps d'y songer. Il réussit: il l'entoura de tant de soins, de prévenances, avec cette délicatesse que donne l'instinct du cœur, elle le vit si occupé d'elle, et elle en fut si contente, en un mot il sut si bien et si long-temps lui faire oublier la cause de ses regrets, qu'à l'heure du repas seulement elle se souvint que sa sœur n'avait pas pu sans doute tenir sa promesse, et encore pour se le rappeler fallut-il que son regard parcourût la longue table au haut bout de laquelle les mariés étaient assis.

Alors elle aperçut non loin de la sienne une place

inoccupée, la place où Claire devrait être en ce moment. A cet aspect, son cœur se serra.

Georges fit aussitôt enlever le couvert inutile. Faut-il le dire ? Georges n'était pas fâché de cette absence ; intérieurement, en dépit du courage dont il s'était armé le matin, il voyait avec plaisir reculer l'instant de cette entrevue. Il lui semblait que plus tard, dès le lendemain, il aurait plus de force pour l'affronter, et cela sans précisément se rendre compte de ce qu'il éprouvait. Il savait bien qu'*elle* ne l'aimait pas, il en était sûr ; c'était son amour, à lui, son amour si promptement retiré à la jeune fille pour être donné à une autre, qui lui faisait presque honte. Il croyait, on l'eût dit, qu'une femme a toujours droit de vous demander compte des sentimens dont nous lui avons fait l'aveu, même quand cet aveu l'a trouvée insensible, même quand elle est restée sourde à l'expression de ces sentimens. Il est bien possible que Marsault ne raisonnât pas ainsi ; mais son contentement de ne point avoir à supporter la vue de celle qui causait sa terreur involontaire n'aurait pas été autre s'il eût ainsi raisonné.

Une fois convaincue que son attente serait vaine,

et décidée à aller, dès le lendemain, savoir ce que c'était que cette maladie de Claire qui commençait à l'inquiéter, Fanny se livra tout entière aux naïfs plaisirs de la fête dont elle était la reine; elle ouvrit le bal avec son mari, vive et légère, suppléant par un charmant abandon et sa grace naturelle à ce qui lui manquait d'art dans cet amusement que jusqu'alors elle ne connaissait que de nom.

Un peu avant minuit, et les danses duraient encore, elle s'éclipsa.

A l'approche de ce moment solennel où la mariée du matin va déposer entre les bras d'un époux sa couronne de vierge, les demoiselles bien élevées ont recours aux larmes pour dire adieu à leur passé de jeune fille, pour saluer leur avenir de femme, et le monde, qui a toujours un mensonge brillant à jeter sur la fausseté des convenances qu'il s'est imposées, dit emphatiquement : C'est la pudeur qui ne sait pas et qui s'alarme.

C'est le regret plutôt, et cela se conçoit : dans ce monde où l'argent d'abord, puis nous ne savons quelles mesquines et stupides considérations de bienséance, font la plupart des mariages, — unions honteuses

dans lesquelles, si c'est l'homme qui reçoit il y a vente, et si c'est la femme, prostitution; — dans ce monde où l'amour s'escompte au plus haut prix, où un contrat n'est qu'un acte de société commerciale; là, disons-nous, une jeune fille perd plus qu'elle ne gagne en cessant de l'être, et il lui est bien permis, à la pauvre enfant livrée comme une proie à des désirs que son cœur n'a eu le temps ni de comprendre ni d'embellir et de sanctifier en les partageant, il lui est permis, sans doute, de rejeter en arrière un regard de désolation sur ses belles années d'innocence, permis surtout de craindre le compagnon que l'on vient de donner à sa vie.

Il y en a aussi qui pleurent parce qu'une tante ou une mère leur disent : Adieu, mon enfant ! d'une voix si pénétrée que c'est presque pour elles un devoir de répondre à cette tristesse par des larmes.

En vérité, tout s'accorde à faire envisager le mariage comme un lien de douleur, tout, nos lois, nos mœurs, nos habitudes; et puisque dès le seuil nous rencontrons des regrets, doit-on s'étonner si plus tard ces regrets se changent en révolte, enfantent la perturbation des familles, et vont ajouter une maille à ce filet immense

de la corruption qui, à l'égal d'une lèpre hideuse, menace d'envelopper notre société gangrenée du sommet à la base, une lettre de plus à ce mot gigantesque déjà, qui se dresse au milieu de nous comme un symbole de ruine et de dissolution : Adultère !

Fanny s'était liée par amour au sort de Georges : elle ne pleurait pas. Louise, absente pendant le bal et qui la chercha d'abord en rentrant, la trouva qui priait dans la chambre nuptiale, le petit livre de Madeleine ouvert, sous ses yeux, à la page blanche. Le bruit des pas de la religieuse n'interrompit pas la fervente action de graces qu'en ce moment elle adressait à Dieu. La sœur fut obligée de prendre la parole.

— Ma fille, lui dit-elle, je n'ai que peu de choses à te dire. Mon rôle finit aujourd'hui : dans les recommandations de ta mère il y a un mot à changer.

Et en même temps elle montrait du doigt son nom tracé par son amie ; elle continua :

— Ce n'est plus à moi que tu devras tout confier désormais : efface donc mon nom, et mets à la place celui.... le sien !

Elle montra Georges qui entrait.

— Oh ! tous les deux, tous les deux ensemble ! — s'écria la fille de Madeleine.

Et Louise s'éloigna.

Il est des tableaux que la plume du conteur ne doit pas chercher à peindre, des voiles que sa main ne doit pas soulever. Ce chaste entourage du lit conjugal nous le respecterons : y laisser pénétrer un regard indiscret, ne serait-ce pas une profanation? Quoi qu'en ait dit et fait la littérature envahissante de nos jours, la vie intérieure a des retraites inabordables, des secrets que nul, sans se rendre coupable de trahison, ne peut divulguer. La chasteté de la langue ne fait pas certes les hommes vertueux, mais l'impudeur dans le langage est toujours l'expression certaine d'une société corrompue.

—

CHAPITRE X.

—

LA VISITE DE NOCES.

> Où donc cette ame en peine trouverait-elle un refuge meilleur que dans votre sein, ô mon Dieu? vous ne le lui fermerez pas à tout jamais, vous qui êtes notre père, parce que vous êtes bon, et que ce n'est pas en elle qu'a pris naissance la mauvaise pensée qui l'a faite coupable et malheureuse!
>
> J. Sand.

A plusieurs reprises déjà madame Féret avait appelé sa nièce pour déjeûner, et celle-ci n'avait pas répondu.

Peu affectée d'abord de ce silence, elle crut qu'elle

dormait ; mais sa dernière invitation n'ayant pas plus que les autres obtenu de réponse, l'impatience commença chez elle à faire place à l'inquiétude. Enfin, n'y tenant plus, la croyant réellement malade, elle se disposait à entrer dans sa chambre, lorsque Claire parut et s'avança dans le petit salon. A sa vue, la vieille dame recula d'effroi.

Claire était pâle; ses yeux ternes regardaient sans voir; ses paupières bordées de rouge accusaient non pas des larmes, mais au contraire un effort excessif pour ne pas pleurer à la suite duquel le sang violemment porté à la tête se serait écoulé entre la peau et la chair. Elle se traînait plutôt qu'elle ne marchait, et son accablement fut tel au bout de quelques pas qu'elle tomba sur une chaise, ne pouvant ni aller plus loin ni rester debout.

— Me voici, ma tante, — dit-elle alors. — Je vous ai fait attendre, pardon !

Sa voix était triste, basse et creuse, et l'accent dont elle prononça ces mots prouvait qu'il n'y avait entre eux et sa pensée aucun point de corrélation.

— Mais qu'as-tu donc, ma pauvre enfant! — s'écria sa tante épouvantée en s'asseyant auprès d'elle,

et en lui frappant dans les mains comme pour la rappeler à la raison. — D'où vient que tu te trouves dans un pareil état ? Hier au soir tu n'étais pas comme cela....

— Hier au soir.... je ne sais pas.... — répondit-elle, — mais ce matin je crois que je suis folle.

— Folle ! Ne dis pas cela, Claire, car je le deviendrais.

— Écoutez-moi, ma tante : j'ai à vous parler, et le temps presse.

— Eh bien ! oui, parle, ça te fera du bien ; parle, ma fille, je suis là, je t'écoute....

Claire n'entendait pas. Elle avait dégagé une de ses mains dont elle se pressait le front avec force, cherchant à en faire jaillir un souvenir qui la fuyait. Tout à coup :

— M'y voici ! Hier, ma sœur s'est mariée, n'est-ce pas ? Et moi, moi, qu'ai-je donc fait ?....

Elle s'arrêta, cherchant encore avec une singulière ténacité ; dans ce nouvel effort, son visage, par transitions brusques et qui se succédaient rapidement, exprima d'abord l'anxiété, puis la souffrance, enfin la colère. C'était pénible à contempler. Madame Fé-

ret ne respirait pas, incapable d'apporter par ses soins ou ses paroles une diversion à ce rêve affreux qui semblait anéantir toutes les facultés de la jeune fille. Le réveil arriva pourtant. Elle jeta un grand cri, sa tête se pencha plus décolorée, comme morte; elle serait tombée si la vieille dame ne l'eût retenue. Cette faiblesse ne fut pas de longue durée; au bout d'une minute lorsqu'elle revint à elle, son regard brillait d'un éclat extraordinaire.

— Je me souviens maintenant! cria-t-elle.

Cet éclat et l'énergie momentanée qu'avait produits l'excitation de la fièvre s'évanouirent aussitôt, et dès qu'elle put parler :

— Je suis coupable envers vous, ma tante....

Sa voix alors était suppliante et douce.

— Allons, à présent! Je ne le crois pas, entends-tu, je ne le crois pas. C'est ta pauvre tête....

— Il faut cependant que vous me croyiez, — répliqua-t-elle, — car c'est vrai, car j'ai toute ma raison, voyez-vous, ma tante; oui, je suis coupable, parce que vous m'aimez et que je vais vous causer bien du chagrin. Ce n'est pas ma faute, allez, si ce matin je n'ai pas songé à vous, à ce que vous devien-

driez.... J'avais raison tout à l'heure: j'ai été folle.... folle à force de souffrir.

— Mais, mon Dieu! qu'est-ce que cela signifie? Que veux-tu dire?...

— Vous ne savez donc pas.... Oh! non, vous ne pouvez pas le savoir.... Je l'aimais.

— M. Morissot!... J'en étais sûre, au contraire. Son absence te fait mal : eh bien! j'irai le trouver, je le trouverai, je lui parlerai.... Fie-toi à moi.... Dès aujourd'hui..... C'est indigne de sa part!.... Vieux....

L'injure expira sur les lèvres crispées de madame Féret. Claire secoua la tête d'un air profondément triste.

— Vous êtes aveugle, ma bonne tante. Non, pas lui, mais l'autre, celui que ma sœur....

— M. Georges!

— Oui, Georges. Il est franc et bon, lui! avec lui j'aurais été heureuse femme.... Je ne le méritais pas, imprudente jeune fille que j'ai été, non, je n'étais pas digne de son amour, de son cœur; je l'ai aimé trop tard. Mon amour sincère et véritable n'a pu obtenir grace pour l'indifférence orgueilleuse avec

laquelle j'ai reçu son premier aveu. Dieu m'a punie de l'avoir méconnu si long-temps.

— Pourquoi n'as-tu pas eu confiance en moi? Pourquoi m'as-tu caché?... J'aurais tout sacrifié, ma fille, tout, mes idées, mes espérances, plutôt que te condamner à la position où je te vois. Les enfans sont ingrats! On fait ce qu'on peut pour assurer leur avenir, on se donne bien du mal pour les conduire au bonheur à travers tous les obstacles, et voilà qu'ils ont un secret que vous ne connaissez pas, un secret qu'ils gardent, je ne sais pourquoi, et qui rend ensuite nos efforts inutiles. Claire, c'est mal de ne pas m'avoir avoué que tu aimais ce jeune homme, car enfin, si je l'avais su, j'aurais consenti, je lui aurais accordé sa dernière demande.

— Il me fallait d'abord un autre consentement.

— Et lequel?

— Le sien, ma tante.

— Mais puisqu'il te suppliait?... Tu l'as vu, tu l'as entendu...

— Vous ne pouvez pas comprendre.

— Encore du mystère! Vraiment, avec toutes tes cachotteries, tu me feras mourir. Voyons, explique-toi....

— Mourir !...

Ce mot qu'elle murmura tout bas d'un ton mélancoliquement expressif, fut pour Claire comme un avertissement soudain. Elle se hâta de répondre :

— Je vais tout vous dire. Cette explication, je vous la dois pour que vous ne m'accusiez pas bientôt ; je l'espère, elle me servira d'excuse.

Elle paraissait calme. Elle continua. Dans son accent il n'y avait ni amertume ni reproche, mais du repentir, un froid désespoir. On eût dit qu'elle éprouvait à évoquer de poignans souvenirs cette espèce de jouissance cruelle que ressent un malade en racontant le matin les tortures d'une nuit sans sommeil et sans repos. Sa voix était posée, un peu sourde par momens ; elle souffrait, mais la souffrance ne se faisait pas jour au dehors. C'était encore son cœur, tout ulcéré qu'il fût, qui se fondait en paroles d'oubli et de pardon pour les autres, de regret sur elle et pour elle.

— Je n'en veux à personne, je ne vous en veux pas, ma bonne tante, je n'en ai pas le droit ni le courage non plus, Dieu merci ! Quoique vous m'ayez fait bien du mal, — plus de mal qu'un homme n'en peut

faire à son plus mortel ennemi, autant que le démon peut en inventer pour entraîner à sa perte une créature abandonnée du ciel, — et cela sans le vouloir, sans le savoir....

— Comment ? — s'écria la vieille dame au comble de la surprise et avec une vivacité qui tenait de la colère. — Ton esprit s'égare, ma chère, tais-toi.

— Oh! non, je suis dans mon bon sens.... Mais veuillez ne pas m'interrompre, je vous en prie. — Quand j'ai perdu mon père, que je me suis trouvée pauvre et dénuée de secours, vous avez été bonne et généreuse pour moi, vous m'avez recueillie comme votre enfant, vous m'avez aimée comme une mère aime sa fille. Je vous rends justice. Pour moi, une destinée brillante, un riche mariage, ce qui constitue le bonheur selon vous! Ce désir, c'était votre vie; aussi pour parvenir à le réaliser, vous n'avez épargné ni les soins, ni les peines. Partout où l'espoir vous apparaissait de trouver ce que vous cherchiez pour moi, vous m'y avez conduite, dans les bals, dans les soirées. Je sais qu'il est impossible de travailler avec plus de courage et de persévérance que n'avez travaillé pour moi. J'étais le but de toutes vos pensées, de toutes vos actions. Si les vœux de votre

tendresse eussent été exaucés, j'aurais eu à mes pieds les richesses de la terre, dans mon cœur les plaisirs et les joies du monde, je le sais.

— Eh bien! alors?...

— C'est ce qui fait que je ne puis vous en vouloir. A votre avis, ma beauté allait me conquérir une félicité que vous me croyiez due. A votre avis encore, mes talens ne pouvaient manquer de m'attirer des hommages flatteurs, plus et mieux, me faire remporter une éclatante victoire, me mener par une pente rapide et fleurie à une union splendide. Tout me souriait. Je n'aurais qu'à choisir. De tant de chimères, qu'est-il resté? Vous aviez bâti sur le sable.

— Dis, est-ce ma faute?...

— Dieu m'en garde! Je vous répète que je ne le pense même pas. — Et le pire en cela, ma tante, c'est que j'ai partagé vos espérances, que j'ai vécu de la même vie d'illusions; ces idées de grandeur si au-dessus de ma position que vous excitiez en moi, que vous favorisiez en toutes choses et par tous les moyens, je les ai embrassées avec transport, avec une sorte de fureur. Je m'y suis attachée, parce qu'elles étaient séduisantes, comme à une ancre de salut. Je les ai caressées avec amour, avec l'abandon et l'élan aveu-

gle de mon âge; je me suis bercée en elles. A force de vous entendre répéter que tôt ou tard j'arriverais au but, ce but avait pris à mes yeux de la consistance, était devenue une réalité. Vous me disiez: « Marche, mon enfant, ne te rebute pas! » et j'allais. Je faisais de beaux songes la nuit, ou plutôt éveillée comme endormie, c'étaient toujours des songes. Et puis, lorsqu'après deux ou trois tentatives infructueuses, je vous ai entendue maudire le monde, moi aussi je lui ai voué de la haine à ce monde qui me dédaignait; je me croyais supérieure à lui, je l'ai méprisé. J'avais tort.

« J'étais pauvre avec une éducation et des idées comme si j'eusse dû être riche, et encore!... Instruite à moitié, trop pour me contenter d'une condition médiocre, pas assez pour que cela me servît à sortir de mon obscurité. Malgré tout, vous avez voulu me faire briller, et j'aimais à briller. Comment faire? Mes talens dont vous étiez si fière, ces talens que votre partiale amitié s'ingéniait à mettre en évidence, à faire croire aux autres, comme vous les croyiez vous-même, du premier ordre, ils n'étaient que frivoles, ils n'étaient rien. A votre exemple, je me figurais que

mes talens de danseuse et de musicienne suffiraient pour m'acquérir une fortune et un mari. Je l'ai cru long-temps, long-temps j'ai refusé de voir clair dans les sévères leçons que l'expérience infligeait à une ambition qui se posait pour monter si haut sur une base si fragile. Pauvres malheureuses que nous étions! nous vivions en dehors du monde, au-delà du vrai, du possible, et nous nous flattions de soumettre quelqu'un de ce monde à nos désirs. Aveugles! Vous, ma tante, vous m'avez montré l'abîme couvert de fleurs et d'or, et moi je m'y suis précipitée.

« Je ne vous accuse de rien, je ne vous adresse aucun reproche. Le ciel m'est témoin qu'il n'y a pas en mon ame contre vous une goutte de fiel. J'ai trop à me faire pardonner moi-même pour que la pensée me vienne de détester comme un crime ce qui n'était qu'une erreur. Car voilà tout : vous vous êtes trompée de route : vous vouliez aller droit au bonheur, et c'est le malheur que j'ai trouvé au bout du chemin. Il y a de notre faute à toutes deux : si vous m'avez poussée, moi je n'ai pas reculé. Seulement j'ai obéi à votre impulsion, parce que rien ne me disait qu'elle fût mauvaise, et c'est votre amour pour moi qui vous a égarée. Je me trompais : il n'y a là ni de votre faute

ni de la mienne. — Telle est ma conviction, soyez-en bien persuadée, ma bonne tante. »

La vieille dame demeurait stupéfaite, étourdie, incapable de comprendre la générosité de sa nièce qui s'efforçait d'amoindrir ses torts, qui en prenait la moitié pour elle afin d'en diminuer le poids ; ce qu'elle entendait lui semblait si étrange que, persistant dans sa première idée, elle y vit de l'extravagance, du délire. — Où va-t-elle chercher tout cela ? pensait-elle. — Puis elle l'examina tristement en hochant la tête. Après quoi, elle dit d'un ton de douceur et d'affection peinée :

— Tu es malade, chère enfant ! tu te fatigues à parler.... Je te crois, je connais ton bon cœur, je sais que jamais tu ne prononceras volontairement une parole avec l'intention de m'affliger ; mais ce que tu dis est inutile, repose-toi, je le veux. Tiens, rentre dans ta chambre, je vais refaire ton lit, tu te recoucheras ; à quoi bon te tourmenter ainsi l'esprit? Viens, tu dormiras : cela vaudra mieux ; ou bien, pour peu que cela te plaise, je te lirai quelque chose.... Vrai, tu n'es pas bien !... Allons, sois donc raisonnable.... c'est moi qui t'en prie....

Joignant le geste à l'exhortation, elle voulut l'aider à quitter sa chaise. Claire résista, la força elle-même de se rasseoir, et sans répondre à la verbeuse sollicitude de sa tante, après un court silence employé sans doute à se remettre de l'espèce de lutte qu'elle venait de soutenir, elle reprit :

« Ecoutez-moi donc : je ne suis pas encore à la fin, et mes instans sont précieux. — Dans les livres que vous m'avez mis entre les mains, j'ai vu des héroïnes, pauvres et jeunes comme moi, belles comme on dit que je l'étais.... car je ne le suis plus, n'est-ce pas? Les angoisses de mon ame sont écrites sur mon visage qu'elles ont vieilli.... non, pas toutes, c'est impossible : je serais horrible à voir.... Je les ai donc vues, n'ayant pour tout bien que leurs charmes, finir par rencontrer des amans qui les épousaient, qui se faisaient une joie de les élever jusqu'à eux ; et puis des jours brillans, un bonheur sans nuages, que sais-je? Vous me disiez, ma tante :—Tu feras comme elles.— Sans doute pour arriver là, il leur était besoin à toutes de patience et de force pour ne pas succomber aux efforts du temps, pour résister aux coups de la destinée, pour triompher des empêchemens qui s'amoncelaient sous

leurs pas. Moi j'attendais patiemment : le dénoûment me paraissait assuré, le même qu'à elles pour moi. Avec le temps je devins un peu incrédule. Vous vous souvenez bien de ce bal, rue d'Enghien : comme on se moqua de la pauvre virtuose ! cela me fit perdre une illusion. Bientôt je lus d'autres ouvrages : ce n'était plus le bonheur qui arrivait à la fin de ceux-là ; au contraire, le découragement, l'infortune, la rage. Les personnages étaient tous méconnus du monde, hommes ou femmes, en butte à l'injustice, au dédain, jusqu'au jour qui terminait leur déplorable existence : ils maudissaient, à cette heure suprême, et Dieu et ses créatures. A les entendre, pas un qui ne fût un grand génie, un noble cœur, une belle ame exilée sur terre, et cette belle ame, ce génie sublime, ce cœur noble et fier, vomissaient à leur tour l'imprécation et l'anathême sur cette société stupide qui les avait vus passer au milieu d'elle sans les appeler au partage de ses félicités dont seuls pourtant ils étaient dignes. Alors, ma tante, vous me disiez : — ils ont raison ! — alors je me crus pareille à ces prédestinés misérables ; comme eux je me trouvai indignement traitée par des gens qui ne savaient pas me comprendre, et comme eux je me suis révoltée. Ces jeunes gens que je m'étais,

grace à vous, accoutumée à regarder comme des esclaves prêts à s'enchaîner à mon char de triomphe, j'en vins à les tenir pour indignes de posséder un trésor tel que moi, puisqu'ils me méprisaient parce que je n'avais pas de dot à jeter à leur égoïsme : je raisonnais mal. Ces jeunes filles que ma glace me montrait si inférieures à moi en beauté, il n'en est pas une seule que je crusse capable de lutter avec moi. C'est l'orgueil de ma beauté qui m'a perdue, parce que vous m'aviez dit trop souvent qu'elle était sans égale, et que je le croyais.

« Vous avez tout à l'heure, ma tante, prononcé le nom d'un homme qui a contribué plus que vous, plus que tout, à détruire la soif exagérée de bonheur qu'une fausse direction donnée à mes idées avait mise dans mon cœur : M. Morissot, puisqu'il faut que je le nomme pour qu'il n'y ait plus de doute dans votre esprit, M. Morissot, dont vous aviez encouragé les visites, les assiduités. En lui vous voyiez un mari sans doute; vous l'attiriez sans cesse : il était riche !.... Pardon ! mais à ce souvenir la haine et le mépris débordent en moi....

Madame Féret depuis un moment était devenue plus attentive, et commençait à croire que Claire n'était pas folle.

— Eh bien! — demanda-t-elle avec un accent et une attitude de curiosité si prononcés que ses regards semblaient suspendus aux lèvres de sa nièce.

— Eh bien! ma bonne tante, si vous saviez de quelles promesses, de quels sermens il s'est servi pour abuser de mon imprudence! Je me suis laissée aller : je courais au but que vous m'aviez désigné et qu'il fallait atteindre n'importe comment. Mon crime à moi c'est d'avoir eu confiance en cet homme : vous me comprenez, j'espère.

— Mais c'est une infamie! — s'écria-t-elle; — je vais.... je cours.... Il y a des lois.... Je l'attaquerai devant les tribunaux; il sera forcé de revenir.

—Il y a long-temps, ma tante, que j'ai pensé, lui revenant, à rejeter ses offres avec toute l'indignation dont je suis capable. — Restez, ce serait inutile. — Cette trahison m'a fait connaître tout le néant de mes espérances, espérances mauvaises puisqu'elles avaient leur fondement dans le mal. De là ma tristesse que vous avez remarquée, que vous avez attribuée à une cause toute contraire, tristesse dans laquelle il y avait un cuisant remords et que rien ne pouvait consoler; de là ce découragement, cette indifférence de toutes choses, sur laquelle vous plaisantiez, vous!

Madame Féret baissa la tête d'un air confus, non pas de honte, mais de dépit : elle sentait, elle voyait que sa pénétration avait été mise en défaut.

« Ce fut alors que je me réveillai, ce fut alors que je compris combien était chimérique mon ambition. L'amour de Georges vint à mon aide ; j'espérais en lui pour me relever à mes yeux ; mon amour à moi pour lui, amour pur d'égoïsme et digne du sien, je le regardais comme une expiation, comme une réparation. S'il l'eût accepté après l'aveu que je voulais lui faire, je rentrais dans cette médiocrité pour laquelle j'étais née, qui m'aurait rendue heureuse, cette médiocrité qui vit de son travail et que vous n'aviez pas voulue pour moi. Dieu seul ne l'a pas permis, voyez-vous; c'est là le plus terrible : lorsque l'aveuglement a cessé, il n'était plus temps.

— Bon ! ta sœur te l'a enlevé.

— Oh ! ne l'accusez pas, n'accusez personne : je ne vous reproche rien, moi ! Elle ne le savait pas : c'est le sort qui a tout fait.

— Tu ne me tromperas pas,— répliqua l'opiniâtre d'un air de doute.

— Croyez en ce que vous voudrez, c'est la vé-

rité. Il n'était plus temps, non pas à cause de Georges, non pas à cause de Fanny, mais pour moi : le moment d'un repentir efficace était passé.

— Mais non, tu es si jeune encore !

— Oui, jeune, vous avez raison, ma tante, bien jeune ! — repartit la pauvre fille ; et ce simple retour sur son âge suffit pour l'attendrir plus que toutes ses douleurs, plus que son désespoir : elle pleura. Sa tante fut singulièrement émue, eu égard à son caractère, en voyant couler ses larmes.

— Allons, dit-elle, mon enfant, il ne faut pas s'imaginer que tout est perdu pour une jeune fille comme toi parce qu'un amant lui a fait faux bond. Il n'y a pas qu'un M. Georges dans le monde, et puisque tu ne veux plus m'écouter, puisque tu ne veux suivre que ta tête, nous en chercherons, nous en trouverons un autre.

— C'est impossible, impossible, entendez-vous ! Je sais ce que je dis, — poursuivit-elle avec une véhémence toujours croissante, mais qui s'arrêta subitement. — Allons, je suis calme, je veux être calme jusqu'à la fin, et si vous vous étonnez de cette tranquillité, je vous répondrai que je l'ai demandée au ciel avec ardeur, que je le remercie de me l'avoir accordée ; j'en

ai tant besoin pour achever!.... Je vous répondrai enfin que je me regarde comme une victime vouée au malheur, et que je me résigne.

— Le malheur, il était plus fort que moi.... M'être élancée dans la vie, belle et palpitante d'amour pour ses trésors ; avoir couru au devant du monde, le cœur avide de ses jouissances dorées : la richesse et l'orgueil satisfait, jouissances que vous m'aviez dit être le bien suprême ; puis un jour m'être aperçue que je n'avais embrassé qu'un nuage, que de la fumée, me voir révéler toute l'inanité de mes projets si beaux, et cela par le remords d'une faute ! tomber alors au dedans de moi-même avec amertume, avec une désolation profonde, courber la tête sous le poids écrasant d'une vérité implacable ! Et quand la raison m'a lui et m'a montré un but de simple et modeste félicité, avoir espéré de nouveau, m'être sentie encore forte et courageuse pour un bonheur qui n'était pas impossible, avoir mis dans ce retour à des idées plus saines toute mon espérance, tout mon avenir, et dire avec conviction : — Cela aussi m'est refusé! Il n'y a donc plus rien pour moi sur cette terre ?— Oh ! ma tante, si vous saviez de quel froid glacial ces paroles vous pénètrent,

si vous saviez comme l'ame est vide quand elle a perdu ses croyances, ses illusions! Voilà pourtant mon sort à moi, voilà ce que vous avez fait, et je n'ai pas vingt-trois ans!

— Cruelle enfant! murmura la vieille.

— Chacun,— l'expérience des maux soufferts m'a rendue bien savante, — chacun apporte avec lui-même en naissant sa dot de bonheur ou de malheur, suivant les bonnes ou les mauvaises inclinations de sa nature. C'est aux parens à en tirer parti sagement, avec vigueur quelquefois, jamais avec violence: la violence ne vaut rien, pas plus pour lancer vers ce qui paraît le mieux que pour empêcher de tomber. Le jardinier redresse un arbre, mais il n'a pas la prétention insensée de le faire monter plus haut que ne le permettent sa sève et le terrain où il est planté. J'en ai l'espoir, et cet espoir est une consolation, Dieu demandant compte aux parens de la manière dont ils ont fait leur tâche vis à vis de leurs enfans, si elle fut à moitié ou aveuglément remplie, Dieu chargera les premiers d'une partie de l'iniquité des seconds. Il y a toujours un peu de la faute des pères dans les fautes des enfans. Vous trouvez cela bien sévère, ma bonne tante, mais c'est un cri qui s'exhale malgré moi: mon

cœur le désavoue. Non, l'on ne gagne rien à tenter la Providence : voyez-moi, voyez Fanny.

— Ne me parle pas d'elle ! — s'écria madame Féret avec fureur.

— Par bonheur, car il y a quelquefois un bien dans ce qui cause notre ruine, — reprit Claire, — par bonheur, dans le nombre de ces romans qui m'ont été si funestes, il en est un du moins qui m'a appris comment, dans le désespoir, on peut guérir un mal incurable qui ne veut pas nous quitter : celui-là, je lui rends grace. Battue de l'orage, je ne savais à quoi me retenir, à quoi m'adresser.... il m'a ouvert l'entrée du port. Vous rappelez-vous, ma tante, cette jeune fille abandonnée par l'amant qu'elle adore, qui, après avoir tenté en vain tous les moyens de le ramener, vient un jour trouver sa mère, et tombe à ses pieds en lui disant : — Pardonnez-moi, car j'ai commis un crime et je vais vous rendre la vie affreuse ; mais je souffrais tant ! Que ferais-je sans lui ? Pardonnez-moi, je me suis empoisonnée. — Vous n'avez pas oublié cette fin touchante de la pauvre délaissée ?

— Non, non....

— Vous l'avez approuvée ; vous me disiez, après cette lecture, que, placés ici-bas pour être heureux,

quand le bonheur s'en va, quand l'espoir d'en conquérir un autre n'existe plus, nous devons mettre un terme à une existence flétrie, inutile ; qu'il y a du courage à chercher un refuge dans la mort. Vous pensiez, vous raisonniez ainsi, n'est-ce pas ?

— Oui, oui.... — répondit-elle encore du geste plutôt que de la voix.

— Eh bien ! moi aussi....

Madame Féret, ne sachant si c'était la vérité ou l'expression d'un horrible vertige qu'elle allait entendre, la secoua rudement, espérant encore que la fièvre seule parlait en elle ; mais Claire lui fit de la main un signe impérieux, et poursuivit rapidement, comme si elle eut senti que ses forces allaient faiblir.

— Moi aussi, ma chère et bonne tante, j'étais trop malheureuse. Où serait le bonheur pour moi qui d'après mes idées l'ai rêvé là où ma position me défendait d'atteindre, où serait-il pour moi qui l'ai cherché au-dessus de moi et à mon niveau et qui ne l'ai trouvé nulle part ? Moi aussi je suis à vos genoux et je vous dis : Pardonnez-moi, car j'ai commis un crime ; je le vois maintenant, c'en est bien un.... Pardonnez-moi, ma tante, je me suis empoisonnée !

— Tu t'es tuée, méchante enfant !

— Oh ! il y a long-temps que cette idée me poursuivait.... J'ai long-temps résisté.... mais hier, cette noce....

— Tu t'es tuée ! — répétait la vieille dame avec toute la violence de la douleur. — Mais non, c'est impossible ! Toi si jeune, si belle ! Claire, ma fille, relève-toi. Tu veux m'effrayer, pas vrai ? Eh bien ! accuse-moi, dis que je suis une mauvaise tante, une misérable, que j'ai fait ton malheur, tout ce que tu voudras.... mais dis-moi que ce n'est pas vrai, dis-moi que tu ne t'es pas tuée !

— Une grace, ma tante, j'ai une grace à vous demander.... Pas un mot à ma sœur, entendez-vous.... et qu'il ne sache rien non plus.... lui.... vous savez.... Embrasssez-moi.... pardonnez-moi.... Dieu me pardonnera.... si vous....

Une convulsion lui coupa la parole : tout son corps se tordit sous l'effort du spasme, et sa tante, la tenant embrassée, répétait toujours :

— Tu ne mourras pas : reviens à toi ! Oui, je te pardonne, je te le promets, je te promets tout.... Ils ne sauront rien, ni lui, ni ta sœur ... Mais parle en-

core, parle.... Ah! mon Dieu, c'est donc bien vrai! — s'écria-t-elle tout à coup; et elle tomba près de la moribonde, épuisée, anéantie.

Elle avait regardé Claire, et à ce regard seulement les doutes qu'elle s'efforçait de conserver s'étaient changés en une désolante certitude. Elle avait vu les yeux presque éteints de la pauvre fille, ses lèvres noires, son front et ses joues tachés de plaques livides, ses narines gonflées, et ses traits qui commençaient à se décomposer. Elle avait vu tout cela, et comme ce spectacle atteignait au vif le seul sentiment tendre qu'eût gardé son ame, son ame s'était brisée; elle sanglottait, elle criait, elle blasphémait. Un éclair d'espoir lui revint subitement.

— Peut-être pourrait-on la sauver, — pensa-t-elle; s'il en était temps encore!

Et sur-le-champ elle s'élança hors de la chambre et sortit sur le carré, sans songer à fermer la porte.

En ce moment, Fanny arrivait au haut de l'escalier, accompagnée de son mari.

— Etes-vous médecin? — demanda la vieille dame à Georges qu'elle ne reconnut pas, et comme il ne ré-

pondit pas tout de suite étonné de sa question autant que de son air égaré, elle continua à descendre précipitamment chez la portière de la maison, à laquelle elle dit de courir à l'instant chercher un médecin.

— Ma sœur est donc bien mal ! — avait dit Fanny en proie à un funeste pressentiment, et elle entraîna Georges.

A l'aspect de Claire étendue et se roulant dans les dernières convulsions de l'agonie, elle se jeta sur elle, l'appelant des noms les plus tendres, essayant de la calmer et de la ranimer par ses baisers ; Claire revint à la vie aux accens de cette voix chérie. Elle rassembla toutes ses forces pour adresser à Georges et à sa femme un regard empreint d'une ineffable douceur. Puis une épouvantable secousse crispa ses membres. Elle expira. On eût dit que pour mourir elle attendait sa sœur.

— Quelle mort étrange ! — dit Fanny, — regarde donc, mon ami ; son visage est tout bouleversé.

— C'est le poison.

Georges n'eut pas plutôt prononcé ces mots qu'il s'en repentit.

— Le poison ! — s'écria-t-elle en redoublant de larmes et de sanglots ; — mais pourquoi donc ?...

Elle n'eut pas le temps d'achever. Madame Féret parut à la porte de la chambre. Cette fois elle les reconnut et comprit à l'expression de leurs physionomies que tous les secours étaient désormais inutiles. Alors, venant se placer auprès du cadavre, elle considéra Fanny l'espace d'une seconde sans rien dire, les lèvres serrées ; mais bientôt, n'écoutant plus que l'impulsion de la haine qui l'étouffait, oubliant sa promesse à la malheureuse Claire, elle voulut maudire les deux époux ; elle ne le put pas d'abord : le sang l'étranglait. Enfin, une espèce de rugissement gronda dans sa gorge, et, l'œil flamboyant, d'une main désignant la morte, son autre bras tendu avec menace vers la nouvelle épouse, elle fit éclater sa rage dans ce cri de malédiction :

— Misérable ! C'est toi qui l'as assassinée !

L'accusée, interdite un instant, ouvrait la bouche pour répondre.

— Laissez-moi, laissez-moi ! — continua-t-elle d'un ton impératif ; — je vous déteste tous.... Je

n'aimais qu'elle, je ne puis plus, je ne veux plus vous voir. Sortez, je vous l'ordonne! . . . .

Malgré les efforts de sa femme pour rester afin de se faire donner l'explication de ces étranges paroles qui lui semblaient surpasser toute l'aversion qu'elle avait de tout temps essuyée de la part de madame Féret, Georges avait réussi à l'entraîner loin de ce lieu de désolation. Fanny pleurait en marchant.

— Elle m'en veut donc bien, — disait-elle, — qu'elle m'accuse aujourd'hui d'avoir tué ma pauvre sœur, moi qui l'aimais tant!

— Il ne faut pas y faire attention, — reprit le jeune homme, — elle est en démence, il faut lui pardonner. Tu es heureuse : voilà le motif de sa colère. Si ta sœur avait eu à se plaindre de toi, t'aurait-elle regardée comme elle l'a fait tout à l'heure? Tu vois bien qu'il ne faut pas t'affecter de cela.

— Tu as raison, mon ami, et me voilà rassurée. Mais Claire?... le lendemain de notre mariage....

— Qui sait ce qui l'a porté à cette extrémité?...

Sa tante l'avait rendue ambitieuse.... C'est un secret que je crois connaître....

— Et que tu me diras ?

— Oui, plus tard....

Pourtant ce suicide avait frappé Georges : un doute bizarre qui ne pouvait naître que du trouble causé par la première impression et dans un cœur honnête comme le sien, le tourmentait. En dépit de la voix intérieure qui lui affirmait qu'il n'avait aucun reproche à se faire, sa conscience était troublée en regard de cette catastrophe arrivée dans de pareilles circonstances, et il eût payé bien cher l'éclaircissement de son doute, la preuve convaincante après laquelle il eût pu se dire en toute sécurité : Je ne suis pour rien dans ce malheur.

Le hasard vint à son secours.

Au détour d'une rue, le vieux séducteur dont nous n'avons pas parlé depuis si long-temps et que nous croyions pour toujours avoir perdu de vue, M. Morissot aperçut Fanny, et se présentant à elle avec le ton d'amabilité galante qui lui était ordinaire :

— Madame, — lui dit-il en souriant, — permet-

tez-moi de vous féliciter. J'ai appris il n'y a pas longtemps votre mariage chez votre ancienne patronne, la bonne madame Mollier.... C'est là sans doute votre mari.... Monsieur, recevez mes sincères complimens.... ravi de vous rencontrer, en vérité! D'autant plus enchanté que je ne m'attendais pas à ce plaisir-là.

Georges et sa femme s'inclinèrent.

— Mais que vois-je? — continua-t-il alors changeant de ton: — Des yeux rouges, des pleurs le lendemain d'une noce.... Que peut signifier?...

— Monsieur!... dit Georges.

— Monsieur est une ancienne connaissance, — interrompit-elle, — et ses questions ne prouvent que de l'intérêt.... Vous connaissiez ma sœur, M. Morissot?...

— Oui.... oui.... certainement.

— Eh bien! elle est morte, et ce qu'il y a plus douloureux, c'est que c'est elle qui s'est tuée... Vous le sauriez par d'autres, autant vaut vous le dire tout de suite. Vous concevez notre chagrin, vous qui avez été à même d'apprécier ses excellentes qualités, la bonté de son cœur!

— Elle s'est tuée ! — répéta-t-il.

Georges l'examinait. Il saisit sur son visage une pâleur imperceptible qui ne dura qu'un de ces instans qui n'ont pas d'expression dans la langue.

— Et sait-on pourquoi ? — demanda-t-il avec assez d'assurance.

— Nous croyons, — répondit le jeune homme en fixant sur le vieillard un regard scrutateur, — qu'elle aimait quelqu'un, que ce quelqu'un l'a abandonnée après lui avoir fait des promesses qu'un homme d'honneur tient toujours sous peine d'être un lâche...

— Ah ! c'est donc là ton secret ? — dit Fanny.

Georges poursuivit :

— Mais vous, Monsieur, qui avez été reçu chez madame Féret, admis dans son intimité, peut-être pourriez-vous nous en apprendre davantage ?

Il parlait ainsi poussé par l'instinct ; l'autre se croyait deviné. Pourtant il prit un air d'aisance en répondant.

— Ce que vous me dites-là m'étonne et me confond. Je ne sais rien, et même j'ai peine à supposer... mon cher monsieur, on ne se tue guère pour si peu

aujourd'hui. Il y a d'autres causes que ni vous ni moi ne pouvons pénétrer, que probablement nous ne connaîtrons jamais.... Adieu! Désolé de vous avoir arrêtés.... Pauvre jeune fille, nul ne la plaint plus que moi!...

Et il les quitta.

Nous ne savons si Georges lut en effet une révélation dans le ton et sur la physionomie de Morissot, mais, de plus en plus convaincu à mesure qu'il rappela ses souvenirs, il ne tarda pas à se croire tout à fait étranger aux causes de ce funeste événement. Pour Fanny, il ne fut pas moins facile à son mari de lui persuader que l'apostrophe de la tante n'était que l'expression de sa haine injuste, aigrie encore par le sentiment de sa perte; et les deux jeunes gens pensèrent long-temps à Claire, mais pour la regretter seulement et pour la plaindre.

Restée seule, le visage inondé de larmes, les yeux attachés sur le corps déjà froid de sa nièce infortunée, madame Féret s'écriait dans l'amertume de son ame:

— C'est pourtant son bonheur que je voulais, Dieu le sait bien !

Puis, sourde aux leçons de la mort comme autrefois elle l'avait été aux conseils de l'expérience, incorrigible jusqu'à la fin :

— Et je l'aurais fait, — ajoutait-elle, — si je n'avais pas rencontré sur mon chemin son hypocrite de sœur !

—

Épilogue.

Sachez-le bien, hommes superbes, toutes vos théories politiques ne valent pas une goutte de sang.

Vers la fin de la première quinzaine du mois de juin 1832, Baudin, le serrurier de Chef-Boutonne, sortait de sa boutique, solitaire maintenant et déserte, où l'on n'entendait plus ni le bruit du soufflet

de forge ni le marteau des apprentis, et se rendait chez une pratique, sans doute pour recevoir quelque commande concernant sa profession. A quelques pas de la porte il rencontra son ancien protecteur, celui dont les conseils raisonnables avaient été, quatorze ans auparavant, si peu écoutés par le père ambitieux de procurer à son Charles un brillant avenir.

— Ah! monsieur!.... — lui dit-il en réponse à une poignée de main donnée avec une compassion affectueuse.

Dans l'accent de ces simples paroles, il y avait de la douleur, du regret, du repentir. Puis il resta un instant silencieux et immobile, comme affaissé sous le poids d'une pensée cruelle. Sa mâle figure, sillonnée de rides creusées par le chagrin plus que par la vieillesse, exprimait un de ces désespoirs naïfs qui navrent à contempler, parce qu'on sent qu'il n'est pas pour eux de consolation.

— Du courage, mon ami!....

Baudin secoua la tête d'un air tristement négatif.

— Et votre femme, comment va-t-elle?

— Mal.

— Je vais la voir.

— Vous êtes notre bon ange, vous! Ah! pourquoi?....

Sans attendre la fin de la phrase, l'autre le quitta brusquement et le serrurier continua sa route. Bientôt il arriva chez M. Garnaud, ce philantrope de la petite ville que nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié, quoiqu'il n'ait fait qu'apparaître, pour ainsi dire, au lever du rideau, sur la scène de notre histoire.

— Monsieur, — dit-il en entrant, — vous m'avez envoyé dire de passer ici, et je viens vous prier de chercher un autre ouvrier; je ne travaille plus.

— Comment donc cela, mon brave?

— Je n'en ai plus besoin, voyez-vous: pour moi et ma femme je suis assez riche, même trop, car il se pourrait bien.... Enfin, à la volonté de Dieu!

— Je comprends.... je comprends.... mais il s'agit d'être homme.

— On est père avant tout, M. Garnaud.

— Je ne dis pas le contraire, et c'est précisément ce qui doit vous consoler: quand on a eu un fils comme

le vôtre, un sujet aussi distingué, un fils plein de qualités et de talens, qui a tenu tout ce qu'il promettait....

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Baudin.

— Oui, mon cher, tout ce qu'il promettait; car quel but plus glorieux que celui qu'il vient d'atteindre? La mort pour la liberté, pour la patrie opprimée, pour les droits du peuple foulés aux pieds, la mort d'un héros, d'un martyr, qui donne son sang à sa cause, à la France, qui pour elle a fait abnégation de lui-même, s'est dévoué aux persécutions d'un pouvoir despotique, qui a découvert sa poitrine devant les balles des assassins, et qui leur a dit : Tuez-moi ! j'aime mieux tomber libre que de vivre en traînant la chaîne de l'esclavage! Charles avait des idées grandes et généreuses, il sentait vivement l'humiliation dans laquelle on nous a plongés, dans laquelle on veut nous forcer à croupir; son cœur énergique a bondi d'une sainte colère, il a crié : Vengeance! Mais notre époque est molle et corrompue : bien peu ont répondu à sa voix. Lui et ses compagnons, voilà des hommes ! Mais c'est beau, c'est admirable, c'est sublime !

Le républicain philanthrope s'échauffait en parlant.

— Je ne les plains pas moi, je leur porte envie. Ah! si je n'avais pas une famille, des biens qui réclament ici ma présence, j'irais comme eux.... Les journées de juin sont glorieuses, allez, quoiqu'on les calomnie ; et votre courage est abattu parce que votre fils a succombé? Mais il y a des défaites qui sont plus belles que des victoires : soyez fier plutôt, soyez heureux!

Le serrurier avait voulu interrompre à deux ou trois fois différentes ces consolations d'un nouveau genre, qui ravivaient la blessure de son amour paternel; mais M. Garnaud, qui tenait probablement à terminer sa tirade, lui imposait toujours silence du geste.

— Je ne suis pas un savant, —put-il dire enfin,— et je ne pourrais pas vous répondre; mais mon bon sens me fait voir que tout ça n'avance à rien. Ah! si je n'avais pas écouté mes idées de gloriole, je n'en serais pas où j'en suis. Au lieu de me laisser aller à de belles phrases.... Non, c'est ma faute à moi seul.... J'étais fou, et ma folie a conduit mon pauvre Charles.... C'tte idée-là me tuera. Ça ne s'rait pas arrivé

si je lui avais mis un bon état en main.... il vivrait, nous serions heureux ; il se serait marié ; j'aurais eu des petites *marmailles* qui m'auraient appelé grand-père... Ah !....

Après avoir tenu un instant sa tête pressée dans ses mains, il reprit :

— J'vous salue, j'm'en vas. Ne comptez plus sur moi, je vous l'ai dit : à qui ça servirait-il ?

— Ces gens-là ne comprennent rien, — murmura entre ses dents le philanthrope désappointé.

— Si fait, M. Garnaud, — répliqua douloureusement le brave homme qui l'avait entendu, — je comprends que j'n'ai plus d'enfant, que ma femme est malade, et que si elle suit son fils, comme je le crains, il ne me restera plus qu'à les suivre tous deux.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.



